



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LE TIERS-ORDRE
DE
SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
OU
EXERCICES SPIRITUELS

ET PRATIQUES

Pour une Retraite de huit jours et une Retraite de trois jours

A L'USAGE DES MEMBRES DU TIERS-ORDRE ET DES
PERSONNES DU MONDE

Traduit de l'italien du P. Gaétan de Bergamo

Approuvé par S. É. Mgr. le Cardinal DE DONALD,
Archevêque de Lyon.



LYON

GIRARD ET JOSSEMERAND, IMPRIM.-LIBRAIRES
Place Bellecour, 4.

—
1856

BIBLIOTHECA S. J.
Maison Saint-Augustin
ENGHIEN

BIBLIOTHEQUE
Les Fontaines
CH - CHANTILLY

A 410/619

EXERCICES SPIRITUELS.



BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

Même Librairie :

BIBLIOTHÈQUE DES AMES INTÉRIEURES

Par le P. A.-M. HUCURT, Mariste.

Gloires et Vertus de saint Joseph, modèle des âmes intérieures, ou Méditations pour le mois de mars et tous les mercredis de l'année, suivies d'un petit office et de belles prières en l'honneur de saint Joseph. 2^{me} édition revue avec soin, approuvée par S. E. Mgr le cardinal de Bonald. 1 beau vol. in-18 de 450 pages. 1 fr. 50 c.

Guide de la vraie piété au milieu du monde, ou Règles de conduite propres à diriger les jeunes personnes pieuses dans leur rapport avec Dieu, avec les pauvres, avec la famille et la société. 1 beau vol. in-18 de 420 pages. 1 fr. 50 c.

Élévations sur l'Eucharistie, contenant trente et une considérations affectueuses pour les associés de l'Adoration perpétuelle, avec des prières pour la Messe, la sainte Communion et la visite au saint Sacrement. 2^{me} édition améliorée et augmentée. 1 beau vol. in-18 de 432 pages. 1 fr. 50 c.

Les Délices de l'oraison, ou Instructions pratiques sur la prière, ouvrage approuvé par NN. SS. l'archevêque d'Alby et l'évêque de Cahors. 2^{me} édition entièrement refondue. 1 beau vol. in-18 de 468 pages. 1 fr. 50 c.

Le Bouclier des enfants de Marie, ou Instruction sur la confiance en la sainte Vierge et sur ses quatre Scapulaires, avec un choix des plus belles prières et des principales indulgences en son honneur, approuvé par S. E. Mgr le cardinal de Bonald. 1 beau vol. in-18 de 400 pages. 1 fr. 50 c.

Le Livre de Messe des âmes pieuses, contenant l'explication des offices et des principales cérémonies de l'Eglise, avec des exercices pour entendre la Messe chaque jour de la semaine, etc. 1 beau vol. in-18 de 436 pages. 1 fr. 50 c.

L'Eucharistie méditée, ou Jésus, mon amour et ma vie, méditations pour se préparer à la sainte Communion, suivies d'actions de grâces; par l'Auteur du *Trésor des Associés du Sacré Cœur de Jésus*. Approuvé par Mgr l'Evêque d'Autun. 1 beau vol. in-18 de 500 pages. 1 fr. 50 c.

Trésor des Associés du Sacré Cœur de Jésus, ou le premier vendredi de chaque mois sanctifié par la méditation et la communion, ouvrage approuvé par Mgr l'Evêque d'Autun. 2^{me} édition. 1 beau vol. in-18 de 432 pages. 1 fr. 50 c.

LE TIERS-ORDRE
DE
SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
OU
EXERCICES SPIRITUELS
ET PRATIQUES

Pour une Retraite de huit jours et une Retraite de trois jours

A L'USAGE DES MEMBRES DU TIERS-ORDRE ET DES
PERSONNES DU MONDE

Traduit de l'italien

DU P. GAÉTAN DE BERGAME

*Ducam eam in solitudinem, et
ibi loquar ad cor ejus.*

Je la conduirai dans la solitude, et
là je parlerai à son cœur.



BIBLIOTHÈQUE S. J.

Les Fontaines

60 - CHANTILLY

LYON

GIRARD ET JOSSE RAND, IMPRIM.-LIBRAIRES

Place Bellecour, 4.

1836

1

PROPRIÉTÉ.

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
YALE

1

AUX MEMBRES DU TIERS-ORDRE

DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

En vous offrant ces *Exercices spirituels*, œuvre d'un religieux qui a rempli l'Italie de l'éclat de sa sainteté et de ses prédications, et qui était, comme vous, enfant de saint François d'Assise, je n'ai d'autre but que de vous faire participer aux fruits qu'il a produits dans l'Italie entière.

Ces *Exercices*, sublimes d'onction et de simplicité, et pleins de l'esprit de notre saint fondateur, sont utiles à l'homme qui vit dans le monde

comme à celui qui garde la retraite. Mais ils le sont surtout à ceux qui, en qualité d'enfants de saint François d'Assise, doivent, dans le tiers-ordre, faire revivre, au sein de la corruption du monde, les vertus de leur bienheureux patriarche.

Dans ce siècle d'indifférence et de luxe, nous frères et sœurs du tiers-ordre, nous avons besoin de nous retirer souvent dans la solitude du cœur pour secouer la poussière des vanités terrestres et pour ne songer qu'à la grande affaire du salut, que nous oublions trop souvent dans le tumulte du monde. C'est avec raison que le prophète Jérémie s'écriait : *Desolatione desolata est terra, quia nullus est qui recogitet corde*. Oui, la terre est couverte de désolation, parce qu'il n'est personne qui médite en son cœur. Aussi dans tous les siècles les personnes désireuses de leur salut ont consacré plusieurs jours à la méditation des vérités éternelles.

Ouvrez l'Évangile, et vous verrez que Jésus-Christ, notre souverain Maître et notre divin mo-

dèle, se retira pendant quarante jours dans le désert avant de commencer le cours de ses prédications, et que souvent, pour se dérober à la foule et à ses disciples, il se retirait dans la solitude pour prier : *Secedebat in desertum et orabat* (Luc, v, 6). Lisez la vie de notre séraphique père saint François d'Assise, et vous verrez qu'il avait contracté l'habitude de passer dans la retraite des carêmes entiers, désirant, comme le disent les *Chroniques*, que ses frères se retirassent tour à tour de temps en temps dans des lieux solitaires appelés oratoires. Son exemple, suivi par tous ses premiers disciples, le fut encore par un saint Antoine de Padoue, un saint Bonaventure, un saint Bernardin de Sienne, un saint Pierre d'Alcantara, et tant d'autres de ses vrais enfants, si illustres par leur sainteté et par leurs lumières.

C'est par de fréquentes retraites qu'un saint Louis, qu'une sainte Elisabeth de Hongrie, et tant d'autres princes et princesses qui ont illustré le tiers-ordre, ont échappé aux séductions du trône.

Les souverains pontifes ont recommandé la retraite comme un des moyens les plus efficaces pour atteindre à la perfection. Alexandre VII a accordé une indulgence plénière aux frères et aux sœurs du tiers-ordre qui suivraient pendant huit jours les exercices spirituels.

Puisse donc cet opuscule, qui a produit tant de fruits abondants de salut en Italie, produire le même bien en France ! Tel a été notre unique but en le traduisant.

AVIS DES ÉDITEURS.

On a publié beaucoup de livres de retraite ; mais nous croyons que ce livre seul peut convenir parfaitement aux membres du tiers-ordre de saint François d'Assise. La plupart ne renferment que des méditations. Celui-ci, outre les méditations, contient pour chaque jour deux examens pratiques qui ont rapport aux méditations du jour et des maximes qui peuvent servir pour la lecture spirituelle. Les pratiques de sentiments sont comme un bouquet spirituel de toutes les saintes inspirations de la journée.

Les personnes du monde qui ne pourraient pas

faire une retraite de huit jours pourront laisser les méditations, examens et pratiques qui ne conviennent qu'aux religieux. Les frères et les sœurs du tiers-ordre pourront substituer l'examen de leur règle et de leurs constitutions à l'examen des vœux et des constitutions des Frères Mineurs.

Nous ne doutons pas que cet ouvrage ne réponde au pieux désir du traducteur, et qu'il n'obtienne en France le même succès dont il a été couronné en Italie.

EXERCICES SPIRITUELS.

POUR LE JOUR QUI PRÉCÈDE LES EXERCICES.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Sur le malheureux état d'une âme tiède.

1^{er} POINT. — Mettez-vous en la présence de Dieu, et considérez-vous comme un pauvre infirme, phthisique ou hydropique, qui prend souvent des remèdes, mais des remèdes infructueux, et n'a qu'autant de forces qu'il lui en faut pour le faire souffrir et l'approcher de la tombe. Demandez au Seigneur votre Dieu la grâce de connaître l'état de votre âme et la nécessité où vous êtes de raviver votre vie.

1^{er} POINT. — Considérez d'abord ce que veut dire ce mot : être tiède. Être tiède dans le service de Dieu, c'est être comme l'eau tiède, qui n'est ni froide ni chaude, mais renferme un peu de l'un et de l'autre. De même une âme tiède n'est ni bonne ni mauvaise, mais elle se tient dans le juste milieu. Elle ne voudrait pas commettre des péchés mortels, mais elle ne se gêne pas le moins du monde pour en commettre de véniels. Elle voudrait suivre Jésus-Christ, mais sans renoncer à elle-même ; obéir aux avertissements de sa conscience, mais sans cesser de satisfaire ses passions.

Quoiqu'elle se soucie peu de faire ce qui est bien, elle se croit permis tout ce qui lui semble n'être pas mal. Elle aime les opinions larges et les met en pratique dans toutes les rencontres, sans vouloir en éprouver du remords, se flattant bien souvent qu'il n'y a pas péché là où il y a réellement péché. En deux mots, l'âme tiède est celle qui n'a plus ni ferveur, ni dévotion, ni recueillement, ni désir d'aspirer à la perfection ; qui fait les choses de Dieu comme par nécessité et par manière d'acquit, avec une

négligence, avec une distraction continuelle dans l'oraison, avec langueur d'esprit dans l'usage des sacrements ; qui est infirme et ne connaît pas son mal, mal en quelque sorte incurable, puisque tout ce qu'il y a de plus saint dans la religion n'est pas un remède suffisant pour le guérir. Examinez si ce n'est point votre état.

Comparez votre état actuel avec celui d'autrefois, alors que vous aviez depuis peu fait profession. Vous cheminieiez avec simplicité et droiture en la présence de Dieu ; maintenant ce n'est plus cela. Vous aviez du scrupule de certaines choses qui devraient encore vous en donner, et vous ne l'avez plus. Vous faisiez les exercices de la religion avec sentiment et avec goût ; maintenant rien de tout cela. Vous accusez toujours dans la confession les mêmes défauts, défauts griefs, mais sans jamais vous appliquer sérieusement à vous corriger.

Sous le prétexte qu'il y en a d'autres qui sont plus relâchés que vous, vous vous vantez d'être bon chrétien. Mais, en vérité de conscience, êtes-vous bon chrétien avec si peu d'obéissance et de fidélité envers Dieu ?

Ah ! malheureux que je suis ! ai-je encore la pensée de suivre un tel genre de vie ? Quelle confusion pour moi, au moment de la mort, de voir que j'ai vécu pendant si longtemps dans une religion sainte, avec un habit saint, en compagnie des saints, dans la profession d'une règle sainte, et d'être si loin de la sainteté ! Mon état est très-dangereux, et d'où vient que je ne crains pas ? C'est parce que la vanité me distrait, et que je ne pense pas aux vérités éternelles. Recueillons-nous donc, ô mon âme, et pensons à nous dans les jours de salut. Il est temps de réformer notre vie, en commençant, quoique bien tard, à vivre comme nous devrions toujours avoir vécu.

II^e POINT. — Une âme tiède n'a qu'un pas à faire pour tomber dans la dureté de cœur et être abandonnée de Dieu au point de ne jamais revenir à la ferveur. Il est effrayant ce sentiment de saint Paul, qu'il est plus facile au pécheur le plus endurci de se convertir dans le siècle qu'à une âme tiède dans la religion. Et telle est la menace que Dieu fait dans l'Apocalypse : Parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous vomir de ma

bouche. Le vomissement de Dieu, est-ce autre chose que son éternel abandon, puisqu'on ne reprend jamais ce qu'on a vomi une fois ? Menace horrible !

Et toi, mon âme, tu ne crains pas ? Il y a déjà longtemps que le Fils de Dieu te souffre et attend ta conversion. Peut-être est-il proche le moment fatal qu'il a désigné pour t'abandonner, si tu ne sors pas de cette torpeur. Eh ! que veux-tu donc faire ? N'as-tu pas honte de poursuivre toujours la vanité et la bagatelle ? Et tu serais fâchée maintenant d'obéir à la voix de ton Dieu qui t'appelle avec tant d'amour ! Dieu te le dit clairement : il est sur le point de te vomir, c'est-à-dire de te laisser vivre et de te laisser mourir dans ce malheureux état.

Non, mon Dieu, ôtez-moi du monde, privez-moi même du paradis ; mais ne me vomissez pas de votre cœur, ne m'abandonnez pas. Je me repens de ma tiédeur passée, et je vous demande votre protection à deux genoux, pour commencer en ces jours une vie meilleure.

Faites, ô mon Dieu, que dans ces jours de salut et dans toute ma vie s'accomplisse en

moi votre sainte volonté. Faites-moi connaître ce que vous désirez de votre serviteur, et donnez-moi la grâce de l'accomplir.

Recommandez-vous à la bienheureuse Vierge, à votre saint fondateur, à votre ange gardien et à vos saints patrons.

SECONDE MÉDITATION.

Sur le bienfait des exercices.

1^{er} POINT. — Considérez combien de grâces vous avez reçues jusqu'à présent de la part de Dieu : lumières intérieures, inspirations, remords, avis des supérieurs, livres spirituels, bons exemples, etc. Combien de fois Dieu ne vous a-t-il pas appelé de cet état de tiédeur à une vie plus parfaite ! Vous ne pouvez pas le nier : Dieu a souvent dit à votre cœur que votre vie n'était pas la vie d'un chrétien, beaucoup moins d'un religieux ; et si maintenant vous aviez à comparaître devant votre Juge éternel, que lui répondriez-vous, quand il vous demande-

rait compte de tant de grâces dont vous avez abusé pendant tant d'années de votre vie religieuse ?

A tant de grâces le Seigneur votre Dieu , ajoute encore celle de vous appeler à une retraite de dix jours ; faveur bien précieuse, puisque d'elle peut dépendre votre salut éternel. Combien en est-il à qui une aussi grande grâce ne sera jamais accordée ! Dieu vous l'accorde dans son infinie miséricorde, quoique vous en soyez extrêmement indigne. Proposez-vous donc de coopérer avec fidélité à votre vocation.

II^e POINT. — La fidélité consiste à se donner parfaitement à Dieu. Pendant ces dix jours, vous ne devez avoir que ces trois pensées : Dieu, mon âme, l'éternité. Vous ne devez pas, comme par le passé, vous borner à certaines velléités, mais il faut prendre de fermes résolutions.

Vous ferez fidèlement les exercices , si vous vous persuadez que cette grâce est peut-être la dernière que Dieu a le dessein de vous accorder, et que ces dix jours peuvent être les derniers de votre vie.

Figurez-vous à l'article de la mort, le

cierge à la main, et qu'il ne vous reste que quelques instants à vivre. Si dans cet état un ange venait vous apporter la grâce d'un sursis de dix jours, en vous annonçant que, ce terme expiré, vous mourrez immédiatement, comment vous proposeriez-vous de les passer? Faites donc maintenant ce que vous feriez dans une telle supposition, et entreprenez les exercices comme si, par révélation divine, vous saviez n'être qu'à deux doigts de la tombe.

Mon Dieu, je m'abandonne entre vos mains. Je ne cherche point des consolations. Je me propose de vous obéir dans tout ce qu'il vous plaira de m'inspirer; mais je ne suis bon à rien et j'implore votre assistance. Si vous ne m'assistez pas, je ne retirerai aucun fruit de ma retraite, et après ces jours je serai encore aussi tiède et aussi paresseux qu'auparavant.

Faites, ô mon Dieu, que pendant ces dix jours et dans toute ma vie en moi s'accomplisse votre sainte volonté. Faites-moi connaître ce qui vous plaît, et accordez-moi la grâce de l'accomplir.

Recommandez-vous à la bienheureuse

Vierge, à votre bienheureux fondateur, à votre ange gardien et à vos saints patrons.

Si vous voulez ajouter une troisième méditation pour vous exciter davantage, vous pouvez répéter les deux méditations précédentes.

PREMIER JOUR DES EXERCICES.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Sur la fin dernière.

I. Pourquoi êtes-vous au monde? Vous y êtes peut-être pour faire ce que vous voulez et chercher vos satisfactions? Cela n'est pas vrai, dit la foi; mais vous y êtes précisément pour faire ce que Dieu veut et travailler en tout pour sa gloire. C'est là une obligation qui vous est essentielle; Jésus-Christ vous a enseigné, dans la personne de Marthe, qu'une seule chose est nécessaire : c'est d'aimer, d'adorer et de servir Dieu. Fin sublime!

Examinez comment votre conduite a répondu à cette fin, et, songeant à vos misères, confondez-vous d'avoir si mal correspondu à cette fin, d'y avoir si peu réfléchi, et de n'en avoir jamais remercié votre Dieu.

Qu'ai-je fait depuis que je suis au monde? Tout ce que je devais faire, c'était d'aimer Dieu avec toute l'activité de mon cœur et de lui obéir avec toute l'énergie de mes forces; et pourtant non seulement je n'ai eu pour lui ni obéissance ni amour, mais je l'ai même grièvement offensé. Dieu d'une majesté infinie, comment avez-vous pu me souffrir si longtemps? Je connais que vous ne voulez pas me perdre, puisque vous m'avez attendu avec tant de miséricorde. Je me repens de mes fautes, et je me propose de toujours vous obéir.

II. Non seulement Dieu vous a créé pour observer ses commandements, mais il a particulièrement jeté les yeux sur vous pour le servir dans une religion sainte. Que veut dire servir Dieu? rien autre que faire sa volonté. Et sa volonté, par rapport à vous, quelle est-elle? C'est que vous observiez la règle, les constitutions et les pieuses coutumes de la religion dans laquelle sa providence vous a placé. Que ce soient des choses importantes ou légères auxquelles vous soyez employé dans cette observance, elles sont toutes pour vous autant de volon-

tés expresses de Dieu. Et, dans cette observance, comment vous êtes-vous comporté? Repentir et ferme propos, etc. Volonté de mon Dieu, je vous adore, et je m'abandonne entièrement à vous. Oh ! combien pourtant je m'épouvante en considérant ma vie passée et comme j'ai travaillé pour toute autre chose que pour ma dernière fin !

Voici venir le terme de mon existence, et je n'ai en quelque sorte pas fait un pas pour atteindre à ma fin dernière. Combien y a-t-il de temps que je suis au monde, que je suis dans la religion? Comment ai-je vécu jusqu'à présent? Ah ! mon Dieu, pardonnez-moi mes désordres passés. Je vous promets de vouloir mieux vivre à l'avenir. J'ai été créé par vous, pour vous, je veux être tout à vous.

Faites, ô mon Dieu, que pendant ce jour et toute ma vie en moi s'accomplisse votre sainte volonté. Faites-moi connaître ce qui vous plaît, et accordez-moi la grâce de l'accomplir.

Que cette oraison jaculatoire vous soit familière au commencement et à la fin de l'oraison, de la lecture spirituelle, de l'examen

et de toutes vos actions, sans qu'il faille la répéter ; comme aussi une fois pour toutes souvenez-vous, au commencement et à la fin de toutes vos actions, de vous recommander à la bienheureuse Vierge, à votre saint fondateur, à votre ange gardien et à vos saints patrons.

EXAMEN PRATIQUE

Pour le matin du premier jour.

Sur la vertu de religion par rapport au culte de Dieu.

N. B. Là où vous trouverez des points, arrêtez-vous un moment pour réfléchir.

Examinez 1° si vous vous rappelez souvent la fin pour laquelle Dieu vous a mis au monde, pour laquelle il vous a admis dans son Eglise et vous a appelé à la religion. C'est pour que vous vous appliquiez uniquement à le servir dans l'espoir de son éternelle jouissance. Du souvenir de cette fin dépend toute la perfection, comme aussi de son oubli proviennent toutes sortes d'imperfections.

Ne servir que Dieu, c'est ne travailler que

pour lui et en vue de sa gloire; et partant examinez 2° comment vous vous souvenez pendant le jour de votre Dieu...

Dans les actions même les plus indifférentes, dirigez-vous vers lui votre intention, comme saint Paul enseigne qu'on doit le faire, dans le manger, dans le boire, et toute autre action honnête?... Dirigez-vous vers lui votre intention, comme vous y êtes surtout obligé, dans vos actions principales, telles que l'assistance au chœur, l'étude, la prédication, et autres emplois de la sainte obéissance?...

Vous ne devez dans tout regarder que Dieu seul. Examinez donc 3° comment vous vous comportez sur ce point : si vous travaillez par manière d'acquit... parce qu'ainsi font les autres... par nécessité et par la seule crainte du châtiment... par respect humain, ou en faisant le bien pour être vu, être estimé, ou en fuyant le mal seulement pour ne pas faire parler de vous et ne pas laisser une mauvaise opinion sur votre compte... si, en matière de piété, vous vous contentez de l'apparence extérieure, vous souciant peu que votre intérieur soit dépourvu de la sub-

stance de la piété. C'est là une espèce d'hypocrisie que Dieu déteste souverainement.

Il ne suffit pas de ne servir que Dieu, mais il faut encore le servir fidèlement, c'est-à-dire faire ce qu'on fait avec la ponctualité et la diligence convenables, surtout en ce qui regarde directement l'honneur de Dieu, puisque, comme nous le lisons dans les divines Ecritures, maudit est celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence. Examinez donc 4^e comment vous célébrez la sainte Messe, qui est l'œuvre la plus excellente qu'on puisse faire pour la gloire de Dieu. Si vous ne dites pas la sainte Messe, faites la même application à la sainte communion.

Comment vous y préparez-vous? Quelles sont vos actions de grâces pour un si grand bienfait?... On doit se recueillir au moins un quart d'heure avant la communion et un quart d'heure après. En disant la Messe, observez-vous avec exactitude les rubriques prescrites par l'Eglise pour maintenir le *decorum* du sacrifice? Au moins une fois l'an vous devriez les revoir avec attention pour corriger les fautes que vous faites contra

elles. Célébrez-vous le saint sacrifice avec dévotion... avec gravité... avec respect?... Ecoutez-vous les pensées importunes qui viennent de temps en temps vous assaillir? Vous souvenez-vous pendant la Messe de prier pour vos morts et pour les bienfaiteurs, comme vous y êtes obligé?... Pour quoi, pour qui et comment appliquez-vous vos messes, indépendamment de celles qui vous sont imposées par le supérieur?... Vous n'êtes pas le maître d'appliquer les mérites du corps et du sang de Jésus-Christ dans le sacrifice comme il vous plaît, mais seulement comme il plaît à Dieu ; et vous aurez à rendre au tribunal de Dieu un compte très-rigoureux. C'est non seulement la célébration de la Messe, mais encore l'assistance à la Messe qui demande du respect ; et partant y assistez-vous comme vous le devez?... en méditant sur les sacrés mystères?... en l'offrant avec le prêtre au Père éternel?... en faisant la communion spirituelle?... Epreuvez-vous de l'ennui et du déplaisir, s'il vous semble que le prêtre est long?... Désirez-vous qu'il se hâte?... Le sacrifice qui se célébra sur le Calvaire dura trois

heures. Ah ! si vous pensiez ce que c'est que la sainte Messe !

Après la Messe, examinez 5° comment vous faites oraison ; si vous y êtes volontairement, fréquemment ou habituellement distrait... si vous êtes négligent à chasser les distractions volontaires... si dans les moments d'aridité vous vous laissez surprendre par le dégoût... si vous fournissez quelque prétexte à vos distractions et à vos aridités... en négligeant de préparer avant la méditation les points de la méditation... en ne faisant aucune mortification pendant la journée... si vous faites l'oraison avec plaisir... si vous cherchez à la fuir ou toute ou en partie... si vous vous excitez aux affections et si vous vous appliquez à en retirer le fruit... Vous vous plaignez parfois de ne pouvoir pas vous tenir recueilli dans l'oraison ; savez-vous pourquoi ? Cherchez-le, et vous trouverez peut-être soit un manque de foi, en ne pas vous mettant en la présence de Dieu ; soit un manque d'humilité, en presumant de vous-même... soit de ferveur, parce que vous vous êtes égaré dans des pensées et des discours oiseux. Mais prenez-y garde, etc.

M A X I M E

Pour le matin du premier jour.

*Se rappeler la fin pour laquelle nous sommes
entrés dans la religion.*

C'est ce que se demandait souvent à lui-même le saint abbé de Cîteaux : Pourquoi es-tu venu ? C'est l'oubli de cette fin qui fait qu'on change de fin. Nous avons quitté le monde, nous sommes venus en religion pour servir Dieu et nous sauver. Tel a été l'unique but que nous ayons eu en vue ; autrement nous n'aurions pas fait le choix d'une vie austère, [où le premier don est le don de sa liberté, où l'on doit incessamment dépendre de la volonté d'autrui. Mais d'où vient que cette religion après laquelle nous avons autrefois tant soupiré, dans laquelle nous avons supplié d'être admis avec tant d'instance et de prière, nous semble maintenant étrange et si désagréable ? D'où vient que pendant le noviciat nous avons supporté toutes les épreuves avec tant de joie, qu'au

moment de la profession nous avons prononcé avec tant de courage et de ferveur les dures mais pourtant douces paroles : Je fais vœu, et que maintenant nous sommes changés au point de n'être plus que l'ombre de ce que nous étions alors ? La religion pourtant n'est point changée ; c'est toujours la même règle, ce sont toujours les mêmes constitutions, les mêmes coutumes. Pourquoi dans la religion cette observance qui plaît à tant d'autres et qui autrefois nous plaisait tant à nous-mêmes nous paraît-elle maintenant si ennuyeuse ? Pourquoi n'y a-t-il plus en nous, je ne dis pas le désir, mais même la pensée de tendre à la perfection ? *L'or s'est obscurci, et l'on a vu se ternir la couleur la plus belle.* La cause de tout le mal, c'est que nous avons oublié notre vraie fin, et partant nous ne travaillons plus à devenir de saints religieux. Nous nous sommes arrêtés à une autre fin perverse, toute conforme à nos passions et à nos sens ; et c'est pourquoi, la fin étant pervertie, perverties ont été aussi nos actions.

Nous ne pouvons pas parler autrement, si nous rentrons bien en nous-mêmes, et si, je-

tant un coup d'œil sur le passé, nous examinons jusqu'à quelle époque nous avons vécu en bons religieux. Nous concluons que c'est tant que nous nous sommes souvenus de notre fin, et que c'est en la perdant insensiblement de vue qu'insensiblement aussi nous nous sommes relâchés de sa stricte observance.

Répétons-nous donc tous les jours à nous-mêmes ce que saint Bernard se disait : Pourquoi es-tu venu ? Suis-je venu dans la religion pour chercher les commodités et les satisfactions du corps, pour devenir un grand savant ? Non, mais purement pour servir Dieu et acquérir la béatitude éternelle. C'est pour cela que j'ai dit adieu au monde. Pourquoi donc dans la religion m'égarer encore au milieu de ce misérable monde par tant de pensées et tant d'affections ? Pourquoi dans la religion chercher autre chose que Dieu, si Dieu seul a été le but de mon entrée en religion ? Le salut éternel, c'est là le grand centre vers lequel du matin jusqu'au soir doivent converger toutes mes pensées. Si je me sauve, j'ai tout fait, quand même je n'aurais rien fait

pour le monde. Si je ne me sauve pas, je n'ai rien fait, quand même je serais heureusement venu à bout de tous mes autres projets.

SECONDE MÉDITATION

Pour le matin du premier jour.

Sur les moyens qui nous conduisent à notre dernière fin.

I. Non seulement Dieu m'a créé pour le servir en cette vie, mais pour jouir de lui pendant toute l'éternité. Ah ! combien de moyens ne m'a-t-il pas donnés pour atteindre à cette fin ! combien de grâces générales et particulières, extérieures et intérieures ! O mon Dieu , quel abîme de confusion pour moi dans la pensée que vous avez tant fait et que vous faites tant pour me sauver, tandis que je fais tous mes efforts pour me damner !

Si je descends pour mon malheur en enfer, quel sera mon désespoir en pensant

que j'avais tant de voies et tant d'aides pour gagner le paradis ! En effet , tant de sacrements, tant de livres spirituels, tant d'oraisons, d'abstinences, de pénitences, et tant d'autres actions de la vie religieuse sont autant de moyens efficaces pour arriver à ma dernière fin. C'est pour cela qu'en faisant profession, on m'a dit : Si vous observez ces choses, je vous promets, de la part de Dieu, la vie éternelle. Mais les ai-je bien observées ? Comment ai-je observé mes vœux ? Comment ai-je observé mes constitutions ? Comment ai-je fait oraison ? Comment me suis-je approché des sacrements ? etc. Je l'avoue, ô mon Dieu, c'est par ma seule malice que j'ai abusé de tout. Et tout m'a été en quelque sorte inutile, à mesure que je suis devenu de jour en jour plus tiède. Oh ! que j'en ai des remords ! Je me propose désormais de m'appliquer à la parfaite observance de tous mes devoirs, en accomplissant avec ponctualité et avec un esprit droit les exercices même les plus minutieux de la vie commune.

II. Toutes les créatures ne sont pour moi que des moyens dont je dois me servir

pour louer et glorifier Dieu, puisque toutes m'aident et m'invitent, dans un langage intelligible, à connaître et à aimer la divine et infinie bonté. C'est ainsi que notre saint fondateur était accoutumé à puiser de bonnes pensées et de saintes inspirations dans les mille objets divers de cette vie mortelle. Si donc les créatures ne sont que des moyens, je dois éviter d'en faire ma fin, et ne m'en servir que conformément à la fin pour laquelle elles me sont accordées, et qui est de servir Dieu. Si les sens de mon corps sont sains, si les puissances de mon âme sont saines, ce n'est que pour cela que Dieu me conserve la vie, pour cela que je dois et que je veux vivre.

Dans les occasions qui s'offriront à moi de regarder des objets illicites, de m'entretenir de choses inutiles, etc., je me dirai à moi-même : Ce n'est pas pour cela que m'ont été donnés les yeux, les oreilles, la langue, etc. ; si je mange, si je bois, si je dors, ce n'est pas pour manger, pour boire, pour dormir, mais pour obéir à Dieu, qui l'a ainsi disposé et le veut ainsi. Toute ma perfection consiste en cela, et si je ne tends

pas à cela, c'est en vain que je suis venu occuper une place dans une religion aussi sainte, et où l'on fait une profession particulière de sainteté.

Allumez, ô mon Dieu, dans ce cœur de glace, un vrai désir de cette perfection que vous exigez de moi. Pardonnez-moi mes fautes ; je voudrais n'avoir eu ni yeux, ni oreilles, ni langue, ni cœur, ni talents, plutôt que de m'en être servi si mal, et de m'être éloigné de vous, tandis que je ne devais m'en servir que pour m'unir plus étroitement à vous. Je prends désormais pour moi les paroles que vous avez dites à Abraham : *Marche en ma présence, et tu seras parfait* ; mais assistez-moi de votre grâce.

TROISIÈME MÉDITATION

Pour le soir du premier jour.

Sur l'indifférence dans l'usage des moyens.

I. Si les créatures ne sont pour moi que des moyens, je ne dois donc m'en servir

qu'autant qu'elles m'aident à atteindre ma dernière fin ; au point que je ne dois pas plus me soucier d'une chose que de l'autre, seulement en tant que l'une serait pour moi plus agréable que l'autre.

Que je sois dans un couvent ou dans un autre, dans un office ou dans un autre, sous le gouvernement d'un supérieur ou d'un autre, qu'importe ? dans l'un comme dans l'autre je puis me sauver, et cela suffit. Que j'aie plus ou moins de santé, plus ou moins de science, de talent, d'activité, je ne dois pas en faire cas, parce que je puis également servir Dieu en me soumettant en tout à sa volonté. Je laisse donc, ô mon Dieu, je laisse mon cœur indifférent entre vos mains, sans vouloir plus m'embarrasser pour aucune chose de la terre ; et si parfois je suis maître de choisir un lieu ou un autre, un emploi ou l'autre, je ne m'arrêterai pas à examiner lequel sera le plus commode, le plus honorable, le plus utile à mes intérêts temporels, mais uniquement lequel sera pour moi le plus profitable pour obtenir ma dernière fin ; et si je vois qu'il me soit un obstacle, je le laisserai, quelque avantageux qu'il soit

pour mon honneur et pour mon plaisir ; et, avec l'aide de Dieu, je choisirai l'autre, en dépit de tout ce qui me persuaderait le contraire avec toutes les raisons du monde.

II. Considérez s'il y a quelque créature à laquelle vous ayez un attachement excessif, au préjudice de la pauvreté... de la chasteté... de l'obéissance... ou de la piété religieuse, et proposez-vous de la laisser.

Hélas ! je suis loin de la bonne voie, ô mon Dieu, et il n'est que vous qui puissiez me remettre sur la bonne. Arrachez-moi par force à ces créatures que je ne puis sans danger ni posséder ni aimer, ou donnez-moi le courage nécessaire pour m'en séparer. Ne permettez pas que ce que vous m'avez accordé pour subvenir à ma nécessité serve d'aliment à ma sensualité.

Renoncez aux inquiétudes que vous avez pour la recherche de vos commodités... de votre estime. Tout est vanité : c'est une vanité que l'amitié des séculiers ; c'est une vanité que l'amitié particulière des religieux ; c'est une vanité que le bon temps de ce monde ; et pour votre dernière fin tout cela ne sert à rien. Que vous servira d'avoir dans

cette vie des charges, des honneurs, des attachements, si vous avez le malheur de vous damner ? Après la mort de tant et de tant de religieux, on n'entend jamais dire : Bienheureux celui qui était doué d'un grand génie ; bienheureux celui qui était un grand philosophe, un grand théologien. Non ; mais seulement : Bienheureux celui qui était un bon religieux. C'est là toute notre affaire, et sans cela le reste n'est rien ; et partant à tout prix je veux devenir un bon religieux. Arrive tout ce qui voudra, survienne tout ce qui peut survenir, périsse même le monde, je veux être un bon religieux, puisque c'est là l'unique voie de mon salut.

MAXIME

Pour le soir du premier jour.

Ne se conduire que d'après les maximes éternelles.

Le jour de notre profession, nous avons, par le vœu de pauvreté, renoncé au monde ; par celui de chasteté, renoncé à la chair ;

par celui d'obéissance, renoncé à notre propre volonté; et rien n'est resté en nous que l'esprit; partant nous ne devons pas nous régler avec d'autres inspirations ou d'autres principes que ceux de l'esprit, c'est-à-dire de cet esprit évangélique par lequel, mourant à nous-mêmes, nous faisons vivre Jésus-Christ seul en nous.

Toute maxime de l'Evangile est une maxime d'une éternelle vérité, et on ne peut jamais se tromper en la suivant; au contraire, toute maxime du monde, de la chair, des passions est un mensonge, et, en la suivant, on ne peut que se tromper. Donc, pour agir comme le doit, je ne dirai pas un homme ou un chrétien, mais un religieux, on doit ne se conduire que d'après les maximes éternelles. Et même je vais jusqu'à soutenir que le seul amour-propre devrait nous engager à cela, puisque l'expérience nous montre que Dieu veille pour confondre de diverses manières tôt ou tard ceux qui prennent pour règle de conduite la prudence ou la politique humaine.

En vérité, si nous considérons bien l'Evangile, nous n'aurions jamais besoin d'aller

demander conseil à personne, puisque dans le seul Evangile sont renfermées toutes les règles nécessaires à la conduite de notre vie. Supposé qu'on ait à choisir entre un emploi honorable et un emploi abject ; si nous consultons le monde, il nous dira de prendre l'honorable ; mais, à égale gloire de Dieu, nous devons choisir l'abject, parce que c'est là ce que demande de nous l'humilité qui nous est enseignée dans l'Evangile. S'il arrive qu'on nous fasse quelque tort, que nous soyons la victime de quelque calomnie, nos passions nous conseilleront le ressentiment ; mais nous devons nous en tenir aux maximes de l'Evangile, qui sont des maximes de patience, de mansuétude et de charité. Quiconque, dans la religion, veut se conduire d'après d'autres maximes que les maximes évangéliques, sera toujours malheureux , parce qu'il nourrira toujours au dedans de lui-même la confusion et le repentir.

Il en est de même pour les circonstances où vous devrez donner conseil aux autres, soit religieux, soit séculiers. Quelqu'un vient vous demander conseil et vous confier une passion qui lui est survenue par je ne sais

quel funeste accident. Écartez loin de votre esprit et plus encore de votre langue certaines maximes pernicieuses du monde qui suggèrent des empêchements et enseignent de mauvais moyens pour les soutenir. Mais tenez-vous-en toujours à ces maximes évangéliques : qu'il faut recevoir les travaux des mains de Dieu, et, dans l'adversité, se résigner à la volonté de Dieu, être patient et se mortifier pour l'amour de Dieu. De cette manière, vous ne vous repentirez jamais d'avoir donné un tel conseil, et les autres de l'avoir reçu ; ils ne pourront que se repentir de l'avoir rejeté.

QUATRIÈME MÉDITATION

Pour le soir du premier jour.

(On répète les trois méditations précédentes, qu'on a déjà faites dans la journée.)

EXAMEN PRATIQUE

Pour le soir du premier jour.

On continue sur la vertu de la religion en ce qui concerne le culte de Dieu.

Au culte de Dieu appartient directement la récitation des heures canoniques ; et par-

tant examinez 1° avec quelle attention... quelle dévotion... quelle gravité... vous les récitez ; que se soit au chœur... ou en particulier... Etes-vous du nombre de ceux à qui Jésus-Christ fait ce reproche : Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi?

C'est une fonction angélique que la récitation de l'office, et, pour la remplir dignement, êtes-vous diligent et ponctuel à vous rendre au chœur... de suite après avoir entendu le premier signal... laissant inachevée toute autre affaire qui ne vous est pas prescrite par l'obéissance?... Avant de commencer l'office, vous préparez-vous en élevant votre âme à Dieu et en lui demandant l'aide de sa grâce?... En le récitant, êtes-vous prompt à chasser les distractions?... Après l'avoir récité, faites-vous un peu d'examen en demandant à Dieu le pardon des fautes que vous y avez commises?...

Les autres prières vocales, bien qu'elles ne soient pas d'obligation, mais simplement de dévotion, dès lors que vous les dites, vous devez les dire comme il est convenable. Ainsi comment vous acquittez-vous des dé-

votions que vous entreprenez en l'honneur de la bienheureuse Vierge et de vos saints patrons?... les omettez-vous facilement, soit par paresse, soit par négligence? les pratiquez-vous avec les affections d'une vraie piété, ou seulement par manière d'acquit?...

Quant à la lecture spirituelle, examinez 2^o si vous la faites tous les jours... et comment vous la faites; si c'est à la hâte ou posément et avec réflexion... si c'est par curiosité ou avec le sentiment d'en tirer du profit... laquelle des deux vous cherchez plus à nourrir, de l'intelligence ou de la volonté... en trouvant plus de charmes dans le style et dans l'érudition que dans la substance du livre...

Une action, quelque bonne qu'elle soit, ne peut être glorieuse à Dieu, si elle n'est pas rapportée à Dieu avec une bonne intention et faite avec pureté de conscience. Ainsi examinez 3^o quelles sont vos intentions dans ce que vous faites... si elles sont mêlées de respect humain... si vous agissez d'après les principes intérieurs de l'esprit et des motifs surnaturels.

Pour maintenir la conscience pure, on a

institué l'examen de tous les soirs pour voir comment on a passé la journée ; mais le faites-vous tous les soirs, en scrutant vos actions, vos paroles, vos pensées et les omissions de votre état?... en demandant avec douleur pardon à Dieu?... en vous proposant et en tâchant de vous corriger?... en remerciant Dieu des bienfaits que vous avez reçus... et surtout celui de la vocation religieuse par le plaisir que vous en éprouvez ?

C'est aussi pour conserver la conscience pure que la confession est ordonnée. Examinez 4^e comment vous vous préparez à ce sacrement... si vous employez une diligence convenable dans la recherche de vos fautes... si vous avez recours à Dieu pour en avoir la douleur... si vous faites tous vos efforts pour la concevoir... si vous vous accusez avec sincérité, sans excuse pour couvrir ou diminuer la malice de vos fautes... si vous êtes de ceux qui ont toujours une même légende à réciter, par manque d'examen ou faute de prendre les moyens de se corriger... si vous laissez passer la semaine sans vous confesser... En somme, quelles confessions ont été les vôtres?... Vous semble-t-il que

vous puissiez compter sur elles, en sorte que, sans autre préliminaire, vous puissiez comparaître devant le tribunal de Dieu?... Prenez bien garde de vous abuser sur ce point; c'est le plus essentiel.

En général, examinez 5^o si vous donnez le temps convenable aux choses spirituelles... si vous leur préférez d'autres emplois, comme l'étude, le travail, etc.: c'est expressément contre l'intention de votre saint fondateur... si vous goûtez les choses qui arrivent pour la gloire de Dieu, et si les outrages qu'on lui fait vous déplaisent... si vous avez honte de paraître spirituel... si vous vivez avec délicatesse de conscience, ou avec une conscience large, commettant toutes sortes de péchés véniels et vous contentant qu'ils ne soient pas graves.

Reconnaissez vos fautes, surtout vos mauvaises habitudes; proposez et déterminez les moyens de vous en corriger...

PRATIQUE DE SENTIMENTS

Pour le premier jour.

D'abord je choisis la très-sainte Vierge pour protectrice de ma vie, et, dans tous les

devoirs que je lui rendrai, j'entends la prier qu'elle m'assiste et me conduise à ma dernière fin.

Dans ce premier jour, je vois au dedans de moi comme un chaos tout rempli de ténèbres et de confusion par le bouleversement de mes trop dominantes passions ; mais c'est cet aveuglement lui-même qui me fait connaître ma grande misère : *la nuit l'annonce à la nuit* ; et j'espère qu'avec l'aide de Dieu, dans les saints exercices, la nuit sera illuminée comme le jour.

Mon Dieu, j'ai besoin d'un miracle de votre miséricorde ; encouragez-moi à l'espérer ; qu'il soit pour réformer en moi le vieil homme.

Si maintenant, je venais à mourir, quelle épouvante pour moi de voir comment pendant tant d'années d'existence, c'est-à-dire du voyage que j'ai fait dans ce monde, au lieu de me rapprocher de ma dernière fin, je m'en suis plutôt éloigné !

Je désire la paix du cœur, mais je la cherche où elle n'est pas. Ce bon cœur n'est pas fait pour les créatures, mais pour Dieu seul, et pourtant en Dieu seul je puis trou-

ver la paix , c'est-à-dire dans une soumission parfaite à sa volonté. Et il est impossible que je sois jamais tranquille, en ne voulant pas être où je dois être, c'est-à-dire en Dieu, et en ne voulant pas faire ce que je dois faire, la volonté de Dieu.

Je connais évidemment que j'ai été aussi longtemps inquiet, que je ne me suis pas borné à mes devoirs envers Dieu. Combien de chagrins n'ai-je pas éprouvés en m'abandonnant à mes passions indiscrètes ?

Je parle donc mal quand je dis que quelqu'un me persécute ? Puis-je mettre en doute que tout ne soit pas une miséricorde de Dieu , qui cherche par là à m'humilier, à me faire rentrer en moi-même, et à me guider vers la perfection ? Voilà, ô mon Dieu, le superbe abattu et humilié ; vous avez humilié, en le frappant, le superbe. Je crie maintenant vers vous, ô Seigneur ; que voulez-vous que je fasse ?

Qu'ai-je besoin d'aller chercher ce que Dieu veut de moi ? La volonté de Dieu, c'est ma sanctification ; il veut que je tâche de me sanctifier moi-même, en accomplissant mes devoirs dans l'état de chrétien, de re-

ligieux, de prêtre, de prédicateur : de chrétien, en obéissant à ses saints commandements ; de religieux, en gardant mes vœux ; de prêtre et de prédicateur, en pratiquant les vertus propres au saint ministère. Ainsi soit-il. Mon Dieu, hâtez-vous de venir à mon aide.

Ce qui rend bonne une chose, ce n'est que sa fin. Un couteau fait pour couper, s'il ne coupe pas, est un couteau qui n'est bon à rien ; une plume taillée pour écrire, et qui ne forme pas de beaux caractères, n'est plus une plume. L'unique fin pour laquelle j'ai été créé, c'est de servir Dieu ; si je ne le sers pas, je suis un homme de néant, je suis un arbre infructueux, qui ne puis attendre que d'être jeté au feu.

Dieu concourt à toutes mes œuvres, paroles et pensées, en donnant par un tel concours une gloire infinie à lui-même ; et c'est pourquoi je forme l'intention de donner à Dieu, dans toutes mes œuvres, paroles et pensées, toute cette gloire qu'il se donne à lui-même en travaillant, en parlant et en pensant en moi. Ainsi, surtout en disant la Messe, j'offrirai à Dieu cette Messe qu'il dit

avec moi ; en disant l'office, je lui offrirai cet office dans lequel je parle avec lui et lui m'écoute, et le lui offrirai avec ses intentions et celles de Jésus-Christ.

C'est Dieu qui me réchauffe dans le feu, qui me nourrit dans les aliments, qui dans l'air me donne la respiration, etc. Cette pensée doit servir à me recueillir pour glorifier toujours mon Dieu dans toutes les créatures.

Que je sois dans un lieu ou dans un autre, cela doit m'être indifférent, puisque partout, à la montagne et dans la plaine, je puis trouver mon Dieu ; et partout il est ce même Dieu qui me connaît et qui m'aime, et que je dois et veux seul aimer. Que tout le monde m'aime, cela ne sert à rien pour mon salut éternel ; que tout le monde me veuille du mal, cela ne porte pas le moindre préjudice à mon salut. Dans toutes les vicissitudes de ce monde, quel contentement pour moi de pouvoir me sauver partout ! Dans l'affaire de mon salut éternel, je ne puis rien faire sans Dieu, et Dieu ne fera rien sans moi. O mon Dieu, travaillez en moi, et donnez-moi la grâce de coopérer en tout à vos saints desseins.

DEUXIÈME JOUR DES EXERCICES.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Sur le péché mortel.

C'est aussi pour servir Dieu que les anges furent créés; et parce qu'ils péchèrent en refusant de le servir, ils furent soudain précipités dans l'enfer, sans avoir ni temps ni secours pour se repentir, et pourtant ils étaient les plus beaux ouvrages de la toute-puissance de Dieu, et pourtant leur péché ne fut qu'un péché de pensée, ce ne fut qu'un seul péché, et il ne dura qu'un moment. Quelle haine faut-il donc que vous portiez, mon Dieu, au péché, puisque pour un seul vous avez châtié si rigoureusement tant d'illustres citoyens du ciel? Et moi j'ai commis, non pas un péché seul, mais des milliers et des milliers en pensées, paroles et actions; et il est certain qu'au premier

péché que j'ai commis, votre justice demandait, ô mon Dieu, que vous me fissiez subitement mourir et que vous m'envoyassiez en payer la peine pendant toute l'éternité dans l'enfer. Je n'aurais pu m'en plaindre, parce que si vous avez ainsi traité les anges qui étaient de très-nobles esprits, combien moins d'égards deviez-vous avoir pour moi, créature pétrie du sang le plus vil ? Toutefois, et depuis mon premier péché et depuis tant d'autres que j'ai commis avec tant de témérité, vous m'avez supporté, vous m'avez attendu. Ah ! vérité de Dieu, sainteté de Dieu, majesté de Dieu, comment avez-vous pu pendant si longtemps me souffrir ? J'adore votre miséricorde si partielle à mon égard, je déteste ma coupable faiblesse, et puisque vous m'avez accordé une grâce que vous avez refusée aux anges, de pouvoir faire pénitence, joignez-y encore la grâce de commencer tout de suite une pénitence vraie et constante, et qui soit efficace pour effacer, par les mérites de Jésus-Christ, mes péchés.

Adam aussi, après avoir été créé pour servir Dieu, parce qu'il s'écarta de cette fin

et qu'il pécha, fut condamné avec tout le genre humain à la mort et à tant d'affligeantes misères que nous voyons dans le monde. Les guerres, les famines, les pestes et tous les maux, les travaux, et même la damnation éternelle de tant d'âmes, ne sont que les funestes conséquences d'un seul péché mortel, parce que, n'était le péché mortel, le Seigneur notre Dieu nous aurait comblés de toutes sortes de félicités dans cette vie et dans l'autre. Quel grand mal est donc le péché, puisqu'il est la cause de tant de maux ? Et quelle haine ne faut-il pas que Dieu porte au péché, puisque, malgré sa bonté et sa miséricorde infinies, malgré cet amour si ardent qu'il porte aux hommes créés par lui à son image, il se résout à les punir d'une manière si épouvantable, dans le temps et dans l'éternité, pour le seul péché mortel ?

Je me confonds en pensant que je me laisse-surprendre par le chagrin, si j'entends dire que nous sommes à la guerre ou à la peste. O mon âme, que tu es aveugle ! Quelle comparaison peut-on établir entre tous les maux de ce monde et de l'autre et

le péché mortel ? Cela seul devrait m'arracher les larmes des yeux et les soupirs du cœur. Cependant qu'est-ce que cela veut dire, que mes yeux soient secs et mon cœur insensible ? Je ne connais pas la grandeur de ce mal. Aidez-moi à le connaître, ô mon Dieu, aidez-moi à le détester avec une résolution constante de souffrir plutôt toutes sortes de maux que de pécher jamais.

EXAMEN PRATIQUE

Pour le matin du deuxième jour.

Sur la vertu d'humilité.

L'humilité est une vertu qui réprime en nous le désir de l'honneur et nous porte à concevoir un bas sentiment de nous-mêmes par la connaissance que nous avons de nos propres misères. Elle est le fondement de toutes les autres vertus, et qui n'a pas cette vertu ne pourra demeurer dans la religion sans faire une scandaleuse et malheureuse chute, de même que, pour n'avoir pas eu l'humilité, Lucifer, lui aussi, ne put rester

au ciel. Il commit un péché d'orgueil en ne voulant pas se soumettre à Dieu, et cherchant à ranger à son parti les autres anges, il remplit le paradis de factions et de discordes.

Examinez donc si vous laissez régner cette superbe dans votre cœur en aspirant d'être élu... ou promu à quelque honorable emploi... et en faisant jouer des ressorts pour mettre à cette fin les autres de votre côté... Si vous vous efforcez d'occuper ce poste, votre ambition est une preuve évidente que Dieu ne vous y appelle point ; et tant qu'il ne vous y appelle pas, il ne vous y veut point. Donc vous tentez de faire la guerre à Dieu, si vous vous opposez à sa volonté, et vous changez la religion, qui est un lieu de paix, en un champ de bataille. Humiliez-vous, rentrez dans votre néant, et ne vous faites gloire que de la seule humilité.

Un religieux peut avoir les vertus de pauvreté, de chasteté, et en réfléchissant à la vertu qu'il possède, rester pauvre et chaste ; mais un religieux ne peut pas se croire humble et avoir une véritable humilité. L'humilité manque à celui qui croit la pos-

séder. Pensez-vous être humble?... Si cela est, vous êtes sans humilité. C'est une vertu plus facile à acquérir que facile à connaître. Mais je vous en donnerai les marques ; en voici sur lesquelles vous avez à vous examiner. Le vrai humble soumet sans peine son jugement à celui des autres et beaucoup plus à celui de ses supérieurs. Il ne se fie jamais à lui-même et tient pour suspect tout ce que sa raison lui suggère... parce qu'il se reconnaît très-capable de se tromper. Il attribue à Dieu tout le bien qu'il a... et reconnaît qu'il n'a rien de lui-même que faiblesses et misères, et un si grand fonds de malice qu'il commettrait toutes sortes de péchés, si Dieu ne l'assistait pas de sa grâce... Il n'a jamais aucun ressentiment, de quelque travail, mépris ou blâme qu'on l'accable... dans la persuasion où il est qu'il n'y a pas de maux qu'il n'ait mérités. Il accepte volontiers les humbles emplois... Il fuit tant qu'il peut les emplois honorables, les louanges et les vains applaudissements, comme n'étant pas dus à un pécheur tel que lui. Il ne dit jamais une parole qui soit à sa louange pour faire com-

prendre qu'il est ou d'une bonne maison , ou d'un grand génie... Il va jusqu'à découvrir ses imperfections naturelles par amour pour son abjection... Il ne juge personne, parce qu'il pense que tout le monde est meilleur que lui... Il aime celui qui le corrige et le mortifie... Il choisit pour lui ce qu'il y a de plus mauvais dans les vêtements et la nourriture... Il craint toujours de tomber dans quelque faute... et s'il tombe, il ne se trouble ni ne s'inquiète, parce qu'il ne se connaît capable que de faire le mal et d'aller toujours de mal en pis... En tout il se recommande à Dieu, parce qu'il sait que sans son aide il ne peut rien faire de bien... Avez-vous les marques de cette vraie humilité du cœur, enseignée par le Christ et très-nécessaire à votre salut ?

MAXIME

Pour le matin du deuxième jour.

Veiller sur les ruses de l'amour-propre.

L'amour-propre est un vicieux instinct de la nature qui cherche en tout son plai-

sir, et comme il est très-rusé pour ourdir et exécuter ses projets d'autant plus contraires à l'esprit qu'ils sont favorables aux sens, si on ne veille pas à discerner ses illusions, il est impossible qu'on fasse aucun profit dans l'étude de la perfection. O mon Dieu, combien de fois semble-t-il que nous ne cherchions que vous seul, tandis que nous ne cherchons que nous-mêmes ! Combien de fois nous nous prenons à penser que nous suivons la vertu, et nous ne courons qu'après son ombre ! Tout cela est l'effet de l'amour-propre qui nous égare ou nous aveugle.

On ne saurait s'imaginer tous les artifices qu'il emploie pour nous faire rechercher notre seul intérêt, sans que nous nous en apercevions le moins du monde. Nous croupissons sans scrupule dans nos erreurs, parce que nous trouvons de beaux prétextes pour nous tromper. Si nous voulons examiner le fond de nos actions même les plus saintes, nous y trouverons une infinité de défauts, à cause de l'amour-propre qui à la dérobée nous enveloppe toujours dans ses replis tortueux.

D'où vient cette tiédeur qui fait que le religieux se contente parfois d'une vertu médiocre, sans plus se soucier de tendre à la perfection? De l'amour-propre, qui fuit le travail et empêche le religieux de faire ce qu'il doit sous le prétexte qu'il ne doit faire que ce qu'il peut. D'où vient cette grande sollicitude pour chercher et prendre toutes les commodités possibles, en ne soupirant qu'après les récréations, les divertissements, les soulagements, les exemptions? De l'amour-propre, qui exagère l'obligation où nous sommes de conserver notre santé, et qui, sous le prétexte que nous avons besoin d'user de discrétion et de modération, nous donne une indiscretion démesurée, et ne nous permet pas de voir que le zèle si jaloux que nous avons pour notre santé est un des plus grands obstacles à la sainteté. D'où vient que nous goûtons fort certaines doctrines modernes inventées pour favoriser la concupiscence en déchargeant la conscience? De l'amour-propre, qui rend probable toute opinion qui flatte les penchants, et, sous le prétexte que c'est prudence de se conduire d'après le probable, ne nous permet pas de distinguer la

prudence charnelle de la prudence de l'esprit.

C'est cet amour-propre qui fait une large conscience, en étouffant les remords sous les titres d'une vertu prétendue. De là vient que souvent l'envie, la malveillance, le ressentiment se métamorphosent dans notre estime en zèle, prudence, justice ; que la superbe n'est que le zèle de maintenir son honneur et la bienséance ; les familiarités suspectes, une honnête amitié ; l'avarice, une vertueuse pauvreté ; la désobéissance, une justice ; les coupables murmures, des plaintes équitables ; l'inobservance des règles, une liberté honorable et ennemie des scrupules, etc. C'est ainsi qu'on ne confesse pas, par amour-propre, ce qui est une véritable matière de confession, et qu'on s'expose à profaner les sacrements. Malheur à nous si nous ne veillons pas sur cet amour-propre avec toute notre attention ! Prions le Seigneur de nous éclairer et de nous enflammer de son saint amour ; car, à mesure que l'amour de Dieu croîtra dans notre âme, il y affaiblira l'amour-propre, de même que l'amour-propre grandit à proportion de l'affaiblissement de l'amour divin.

DEUXIÈME MÉDITATION

Pour le matin du deuxième jour.

Sur le péché véniel.

I. Considérez que le péché véniel n'est une bagatelle que pour une personne de peu de foi et qui n'a qu'un bien faible amour pour Dieu. C'est un véritable dégoût qu'on donne à Dieu ; et Dieu se regarde comme plus déshonoré par un seul péché véniel qu'il ne serait honoré par un nombre innombrable d'actions vertueuses. C'est pourquoi on ne devrait jamais le commettre, quand même ce serait au prix de la conversion de toute la terre. Je me trompe : périsse tout le monde plutôt que de commettre avec une malicieuse délibération un seul péché véniel ; car la ruine du monde ne serait que le mal de la créature, et le péché véniel est un mal du Créateur, à qui l'on manque de respect et de soumission. Crois-tu cela, mon âme ? Tout cela est de foi. Et comment le commençons-nous donc, ce mal, avec tant

de facilité et avec si peu de crainte? Comment le commettons-nous tant de fois par badinage et pour nous divertir? Ah! faire son plaisir d'un déplaisir de Dieu! vouloir donner à Dieu un dégoût volontaire plutôt que de se mortifier en réprimant une vanité, une curiosité, une oisiveté, une sensualité, une impatience, etc. ! quelle frénésie ! Dieu d'infinie bonté, qui méritez tout mon amour, prévenez-moi de votre grâce, afin que je déteste ma malice et que je ne vous offense jamais de propos délibéré.

II. Considérez les torts que le péché véniel fait à l'âme : il affaiblit la grâce, il endort la ferveur et nous dispose au péché mortel. Combien de grâces de plus n'auriez-vous pas reçues de la main libérale du Seigneur, si vous n'aviez pas mis obstacle à sa libéralité par vos péchés véniels ! Cette mollesse que vous apportez à résister à vos tentations et à dompter vos passions, cet ennui que vous éprouvez pour l'oraison, pour le recueillement, pour les choses de Dieu, n'est qu'un effet de vos péchés véniels ; et si vous n'en faites pas de cas, sachez qu'à la première occasion vous tomberez infaillible-

ment dans les mortels : c'est l'Esprit saint, qui le dit et l'expérience qui le prouve. Ça n'est pas tout d'un coup qu'on devient méchant, mais insensiblement. Dès qu'on se familiarise avec le péché véniel, on perd l'horreur du mortel, et on tombe d'abîme en abîme. Combien sont en enfer qui reconnaissent que la première cause de leur damnation a été un péché véniel, parce qu'il les a disposés à se précipiter dans l'énormité des péchés mortels ! Tant qu'il y aura en vous un seul péché véniel, dont par quelque attachement vous n'avez pas la volonté ou le souci de vous corriger, soyez sûr que vous ne sortirez jamais de la tiédeur et que vous ne ferez jamais le moindre pas pour avancer dans la perfection. Il suffit qu'un oiseau soit lié avec un fil de soie pour l'arrêter dans son vol. Appréhendez votre misérable état ; pour connaître à quels péchés vous êtes attaché, examinez quels sont vos péchés habituels, ceux dont vous apportez l'accusation dans toutes vos confessions, ou dont peut-être vous ne vous accusez jamais, grâce à votre large conscience, bien que ce soient des péchés de pleine advertance et de malice. Re-

commandez-vous à Dieu, et après avoir fait le propos de vous corriger de toutes vos fautes, appliquez-vous d'abord à détruire celle dont l'amendement vous cause le plus de peine et le plus de répugnance, et pour cela imposez-vous quelque pénitence.

TROISIÈME MÉDITATION

Pour le soir du deuxième jour.

Sur les péchés particuliers.

I. Jetez un coup d'œil général sur tous les péchés que vous avez commis depuis que vous êtes au monde et à toutes les époques de votre vie jusqu'à ce jour, soit par les sens, soit par les puissances de l'âme ; et considérant combien le nombre en est excessif et la difformité abominable, concevez toute l'indignité de votre vie. Puis savez-vous ce que c'est que chacun de ces péchés que vous avez commis ? C'est une véritable offense de Dieu. Je ne dis plus cela ; mais entendez-moi bien : toutes les fois que vous avez péché, votre pé-

ché a été l'offense de Dieu ; oui, de Dieu, souveraine bonté, beauté, puissance et gloire infinie. Et par qui a-t-il été offensé ? Par vous qui n'êtes que cendre, que poussière, que pourriture, que néant. Ah ! peut-il être vrai qu'un misérable vermisseau tel que moi ait été assez hardi pour offenser la sublime majesté de Dieu ? Que j'aie offensé Dieu, c'est une chose qui me paraît impossible ; elle est pourtant très-véritable. Je confesse ma malice en la présence de la terre et du ciel ; mais qui donnera à mes yeux une fontaine de larmes pour pleurer jour et nuit la grandeur de mes offenses ? qui me donnera un cœur assez contrit pour avoir une douleur suffisante de la félonie avec laquelle j'ai offensé un Dieu si aimable ? Offrez au Père éternel cette amère contrition qu'eut Jésus-Christ de tous vos péchés, et priez-le de vous donner un cœur assez contrit pour former des actes d'une douleur efficace.

II. Le péché est dans sa malice si brutal, si indigne, si blâmable, si abominable, si exécrationnable, que quand vous n'en auriez commis qu'un seul dans toute votre vie, vous devriez vous abîmer, pour ce seul péché, dans

la plus profonde humilité. Supposons que vous l'ayez confessé et que vous en ayez eu le repentir ; n'importe : si la pénitence efface le péché, elle n'efface jamais la honte et la confusion d'avoir péché. Il est très-vrai que vous êtes un infâme, indigne de tout bien, et digne de toutes les injures et de tous les mépris pour avoir été rebelle à Dieu et coupable de lèse-majesté divine, et partant vous n'avez aucune raison de vous plaindre, quelque pénible accident qui vous arrive.

Suppliez Dieu de vous accorder un cœur contrit et humilié, et puisque vous ne pouvez pas faire que vous n'ayez péché, tâchez de faire servir votre péché à l'acquisition de l'humilité. J'ai partout été humilié, Seigneur ; je suis humilié de toutes parts, ô mon Dieu, et je veux rester humilié de toutes parts. Je consens que, pour punir mon orgueil passé, tout le monde me foule aux pieds et me méprise. Je m'estime trop heureux, ô mon Dieu, qu'un subit anéantissement n'ait pas suivi mon offense,

MAXIME

Pour le soir du deuxième jour.

Travailler à vaincre la passion dominante.

Nous avons tous une passion dominante, qui est la fille la plus chérie de notre amour-propre ; et il ne faut pas s'étonner ou se troubler de ce qu'elle soit inquiète et insolente, mais la supporter avec patience, comme une misère de l'humanité. Ce n'est pas à dire pour cela qu'on ne doive pas travailler à la combattre ; autrement elle peut être la cause de notre ruine complète. Informons-nous d'où sont venues les chutes extravagantes de tant de grands hommes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et nous trouverons que ce n'est que d'une passion mal domptée. Ce qui est arrivé à tant d'autres nous arrivera à nous-mêmes, si nous ne nous mettons pas sur nos gardes.

Si vous me dites que vous n'avez point de passion dominante, vous avez un beau front de faire de vous un homme de l'autre monde.

Lucifer eut sa passion dans le ciel, Adam eut la sienne dans le paradis terrestre ; ce fut un désir superbe, et nous savons ce qu'il coûta à l'un et à l'autre. Dites mieux, vous avez une passion, mais vous ne la connaissez pas. Désirez-vous la connaître ? Rentrez en vous-même, et considérez quels sont les péchés avec lesquels vous êtes le plus familiarisé et dans lesquels vous tombez le plus fréquemment, les péchés pour lesquels vous avez le plus d'inclination, vous cherchez le plus d'excuse, et dont vous avez le plus de peine à vous corriger ; et cette passion qui est la source de ces péchés, sachez que c'est celle qui vous domine, et que vous êtes obligé de vaincre, sous peine d'être exclu de la compagnie du Christ.

Peut-être cette passion n'est-elle qu'une inclination à l'oisiveté, à la curiosité, à la vanité ; une inclination à ambitionner l'estime, à chercher vos commodités, à censurer les défauts d'autrui. Vous direz : Quel mal y a-t-il donc là ? Mais vous vous en apercevrez, si vous n'appliquez pas le remède ; car des actes réitérés de cette passion naît la mauvaise habitude ; la mauvaise

habitude affaiblit le libre arbitre ; la volonté affaiblie ne résiste plus à la tentation ; en ne résistant pas, elle pèche, et pèche par la nécessité de son attachement ; au point que le désespoir naissant de la nécessité, et du désespoir l'impénitence, la menace du Christ, la mort dans le péché, vient à s'accomplir : Vous mourrez dans votre péché. Il ne dit pas : Vous mourrez dans vos péchés, mais dans votre péché. Et ce péché, quel est-il, sinon celui qui vient de votre passion dominante ? Ce n'est d'abord qu'un faible penchant qui nous porte au repos ; mais observez-le, le repos commence à nous dégoûter de la cellule. Quand la cellule déplaît, le couvent commence à déplaire ; quand le couvent déplaît, on veut sortir ; on contracte des amitiés, on prend plaisir à respirer l'air du siècle, et tout cela ne se termine pas sans qu'on soit plus séculier que religieux dans sa démarche et dans ses manières. Et puis allez dire : Quel mal y a-t-il là ?

Voilà le mal. Mais quel est le remède ? Recommandez-vous à Dieu et mettez en lui toute votre confiance. Concevez de l'horreur pour votre passion comme pour une ennemie

qui met en péril votre salut éternel. Efforcez-vous de la mortifier par des actes contraires, et que cette même passion qui est en vous un foyer de vice vous serve d'instrument pour exercer la vertu.

EXAMEN PRATIQUE

Pour le soir du deuxième jour.

On le continue sur la vertu d'humilité.

Dieu résiste aux superbes et ne donne sa grâce qu'aux humbles. Faites donc toujours un grand cas de l'humilité, et soyez scrupuleux sur tout ce qui s'y oppose, en examinant 1° si vous dédaignez d'apprendre quelque chose d'un autre et si vous n'agréez pas que quelqu'un vous instruisse... si vous tranchez avec les autres du maître ou du docteur, en affectant d'en savoir plus que tous les autres... si vous vous affligez quand on vous met après un inférieur... si, en recevant des politesses de la part des séculiers, vous pensez que c'est vous qu'ils honorent et non pas votre habit... si, en exposant vo-

tre raison, vous vous prenez à la soutenir avec arrogance... si, dans telle circonstance, vous cédez à l'opinion des autres, mais de manière à montrer que vous en avez du mépris... si vous vous comparez à quelqu'un pour vous préférer à lui par quelque don de la nature ou de la grâce... si vous faites l'original pour vous distinguer des autres... si, quand vous recevez quelque affront, vous attendez qu'autrui soit le premier à s'humilier devant vous, au lieu de le prévenir en lui demandant excuse pour lui avoir donné occasion de vous faire de la peine...

La religion est une école d'humilité ; mais, dans cette école, qu'avez-vous appris pendant tant d'années ? Examinez-vous, et vous trouverez peut-être que, bien loin de posséder l'humilité, vous la méprisez peut-être dans celui qui la possède, en sifflant les humbles comme des gens vils et sans esprit... en estimant les hardis, qui savent le mieux faire prévaloir leur raison... Tâchez-vous de vous rendre nécessaire dans telle ou telle occasion, afin qu'on voie le besoin que la religion a de vous?... Avez-vous accoutumé de vous produire dans la moindre circon-

stance, comme si vous étiez dans la religion un grand personnage, et que tous les autres dussent se modeler sur votre exemple?... Etes-vous marri de ce qu'on ne connaisse pas vos talents... vous regardant comme persécuté toutes les fois que vous n'êtes pas exalté?... Vous imaginez-vous avoir rendu à la religion un grand service en vous donnant à elle, tandis que vous lui êtes peut-être à charge, parce qu'elle a besoin d'hommes humbles et saints, et qu'elle ne sait que faire de ceux qui sont savants d'une science qui gonfle?... Oh ! combien vous êtes éloigné de l'humilité ! Si Dieu vous ôtait tout le bien qu'il vous a donné et ce qui est à lui, que vous resterait-il à vous-même ? Rien. Et c'est pourtant dans ce rien que vous trouvez un si grand sujet de vous enorgueillir.

Vous jouez bien quelquefois le rôle de l'humilité, mais vous n'êtes pas humble pour cela. Reconnaissez vos fautes en examinant 2^o si vous allez avec plaisir converser avec les simples, parce que vous savez qu'ils vous louent, ou parce que vous trouvez plus facilement parmi eux des gens qui

admirent l'affabilité et le talent... si parfois vous ne faites point de cas que certains parlent mal de vous, parce que vous les méprisez comme des langues malignes et satiriques... si, dans la vie de communauté et dans les œuvres de surérogation que vous faites, vous avez à cœur d'être vu et observé, et si vous usez d'artifice pour faire connaître que vous êtes un homme irréprochable... si, quand on vous attribue quelque faute, vous cherchez aussitôt à vous excuser, à vous justifier et à vous défendre, bien que vous soyez coupable... et si, quand vous soupçonnez que quelqu'un vous blâme ou ne vous loue pas, vous le regardez comme un rival qui vous porte envie... si vous vous mettez hors des rangs pour ne pas concourir à certains emplois honorables, mais en étant bien aise qu'on juge que vous vous êtes abstenu par humilité... si, étant sur le pivot des honneurs, vous vous mettez dans la tête que c'est une justice rendue à votre mérite... Souvent vous dites que vous êtes un misérable, un homme de rien, et vous paraissez avoir une basse estime de vous-même ; mais le dites-vous sans affectation et avec un sen-

timent de vérité?... Etes-vous pointilleux sur les préséances et le rang d'ancienneté?... Etes-vous prompt à dire qu'on vous manque de respect?... Refusez-vous de vous employer à certaines fonctions abjectes, en disant que cela regarde les plus jeunes et vos inférieurs?.... Vous mettez-vous à la dernière place dans l'attente qu'on vous fera monter à la première?...

Demandez pardon à Dieu de toutes les fautes que vous avez commises contre l'humilité. Priez-le et ne cessez jamais de le prier de vous accorder la sainte humilité, parce que sans elle toute vertu cesse d'être vertu et devient même la source d'un insupportable orgueil.

PRATIQUE DE SENTIMENTS

Pour le deuxième jour.

Je ne sais pas s'il y a au monde une créature qui ait été l'objet d'une aussi grande miséricorde de la part de Dieu que mon âme. Si je parviens, comme je l'espère, à me sauver, il me semble que dans le para-

dis il n'y aura pas un prédestiné dont la sanctification glorifie autant la miséricorde de Dieu que la mienne, parce que là où règne une plus profonde malice, là aussi éclate plus glorieux le triomphe de sa miséricorde.

Ce n'est pas seulement à la justice divine que j'ai à satisfaire pour mes péchés, mais encore à la miséricorde qui m'a tant supporté, malgré l'abus que j'ai fait de ses grâces.

Tout ce que je puis et que je pourrais faire, eussé-je devant moi la plus longue vie, ne suffira jamais pour satisfaire à la divine majesté que j'ai tant offensée. Mais je ne me désespère pas pour cela; au contraire, je me console, voulant par là attribuer la grâce de mon pardon non à mes mérites, mais aux mérites de Jésus-Christ, à qui je dois une éternelle obligation.

Tous les jours je commets quelque faute, et il n'est aucune de mes œuvres, quelque simple qu'elle me paraisse, dont les nombreuses imperfections ne méritent le purgatoire; c'est pour cela que je dois souvent faire des actes de contrition et faire grand cas des indulgences.

C'est ma volonté propre qui est la cause de tous mes péchés, et tout le mal de la volonté est l'orgueil. Il n'y a que l'orgueilleux qui pèche, et Dieu le laisse tomber même dans les péchés les plus honteux pour sa plus grande confusion. Ah ! faites, ô mon Dieu, que mes péchés portent en moi des fruits d'humilité.

Tout ce que Dieu veut de moi se résume en ce point, que je renonce à ma volonté propre par amour pour la sienne, et c'est ce que je veux faire ; si je n'ai pas l'occasion de l'abjurer dans de grandes choses, ce sera du moins dans les petites, qui ne peuvent manquer à tout moment de me survenir.

Autant les bienfaits de Dieu me montrent la grandeur de mes péchés, autant mes péchés me montrent la grandeur des bienfaits de Dieu. Vous avez été pour moi, ô mon Dieu, le plus bienfaisant des pères ; et moi je ne vous ai payé que par d'infinis outrages.

Si je connaissais la grandeur de Dieu et ma propre bassesse, il me serait non seulement facile de m'humilier, mais il me serait même difficile et comme impossible de

m'enorgueillir. Je ne cesserai donc pas de faire cette prière à Dieu : Faites, ô mon Dieu, que je vous connaisse et que je me connaisse.

Je voudrais en quelque sorte me glorifier d'avoir été pécheur, si cela me sert pour acquérir l'humilité. Je me glorifierai volontiers de mes infirmités, afin que la vertu du Christ habite en moi. Le souvenir de mes bonnes œuvres ne peut que me donner de la vanité, le souvenir de mes péchés ne peut que me donner de l'humilité. L'orgueil change le bien en mal, l'humilité change le mal en bien.

Les autres savent mieux m'apprécier sur cet article que je ne sais m'apprécier moi-même. Ceux que j'appelle mes rivaux parce qu'ils parlent mal de moi sont ceux qui me connaissent véritablement et disent la vérité ; encore restent-ils au dessous de la vérité, parce que toute ma malice ne leur est pas connue.

J'ai contracté de grandes obligations envers Dieu pour m'avoir supporté jusqu'à présent ; mais le plus grand bienfait que je reconnaisse avoir reçu de lui est la grâce

qu'il me fait maintenant de détester ma vie passée, avec le propos d'en commencer une toute nouvelle. J'espère qu'il fera dépendre de cette grâce mon salut éternel.

O miséricorde de mon Dieu, je vous ai jusqu'à présent combattue en ajoutant péchés sur péchés ; mais vous m'avez vaincu en ajoutant bienfaits sur bienfaits. Je me rends à vos amoureuses violences, et je ne veux plus être ce que j'ai été.

TROISIÈME JOUR DES EXERCICES.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Sur la mort.

I. La mort, c'est la sortie de l'âme de notre corps et de ce monde ; mourir, c'est tout laisser ici-bas pour aller dans une autre région toute différente de celle-ci et dans laquelle tout ce qu'on estime dans celle-ci ne sera de nulle valeur. Ainsi le moment de la mort sera pour moi le moment de la fin du monde, puisque le monde sera pour moi comme s'il n'eût jamais été. A ce moment tout changera autour de moi, et la scène du monde s'évanouira de mes yeux comme une ombre ; les études, les honneurs, les commodités, les amitiés, les conversations et les passe-temps auxquels je trouve maintenant tant de charmes ne me paraîtront dans ce moment que des fantômes et des illusions. Et

ce moment, il est certain qu'il doit bientôt venir pour moi par un décret infailible de la justice de Dieu.

Oui, il viendra bientôt ce jour dans lequel je serai vivant le matin et mort le soir ; on me mettra dans une bière, on me portera à l'église, on me jettera dans une fosse qu'on recouvrira d'une pierre. Une fois là, je serai dans un état où l'on ne fera pas plus de cas de moi, où l'on ne parlera pas plus de moi que si je n'eusse jamais été au monde, où mon corps, sale, dégoûtant, puant, ne sera qu'un lambeau de pourriture, la pâture des vers.

Qu'en dites-vous, mon âme ? C'est donc là la fin de cette chair putride que vous évitez avec tant de soin de faire ou de laisser souffrir ? C'est donc là que finit tout ce qu'on a de plus cher au monde, sans pouvoir rien emporter dans l'autre ? Oui, oui. Et s'il en est ainsi, quelle folie est-ce donc de s'attacher aux choses d'ici-bas ?

Examinez ce à quoi vous êtes maintenant le plus attaché, et accoutumez-vous à le regarder, tandis que la santé vous le permet, avec les yeux d'un moribond, c'est-à-dire

comme autant de vanités méprisables et indignes de votre amour. Seigneur mon Dieu, aidez-moi à me détacher avec mérite de tout ce que je dois un jour quitter par force. Aidez-moi à vivre maintenant, par un acte de vertu, détaché de tout, comme si j'étais actuellement mort.

II. La mort est encore pour vous le terme du temps, au point que, quelque vastes que soient les projets que vous aurez alors dans la tête, vous ne pourrez plus en exécuter aucun.

Tant de bonnes pensées, tant de bons propos que vous formez sont maintenant des semences pour l'éternité, si vous les exécutez ; mais au dernier moment ils ne vous serviront plus à rien. Alors vous ne pourrez plus faire des actes de contrition, plus vous approcher des sacrements, plus gagner des indulgences, plus faire des actes d'amour de Dieu, ni de toute autre vertu, puisque pour vous ce sera la fin du temps. Si vous avez fait le bien, vous l'emporterez avec vous ; si vous ne l'avez pas fait, il ne sera plus temps de le faire.

C'est pourquoi, tant que Dieu vous prête

le temps, tâchez de bien vous en servir, en tendant à cette perfection religieuse à laquelle vous êtes obligé ; autrement ce sera un amer chagrin pour vous, au moment de la mort, de voir le passé de votre vie dont vous avez si peu profité, le présent de l'agonie qui vous servira bien peu, l'avenir de l'éternité dans lequel vous ne saurez ce que Dieu fera de vous.

EXAMEN PRATIQUE

Pour le matin du troisième jour.

Sur la charité envers le prochain.

De même que l'humilité est le fondement de toutes les vertus, de même le lien de toutes les vertus, c'est la charité qui nous fait aimer le prochain pour l'amour de Dieu. Si je n'ai pas la charité pour aimer mon prochain, disait saint Paul, de quoi me sert tout le reste ? Sans cette charité, je ne suis rien, *nihil sum*. Examinez 1° si vous avez de la haine ou de l'aversion pour quelqu'un de vos frères... C'est un point sur lequel il est

facile de se tromper, et où l'erreur porte sur une matière grave. Si vous vous éloignez de ce religieux qui appartient à la même famille que vous, si vous ne voulez ni converser ni parler avec lui, et si vous dites que vous le faites avec indifférence et par le seul effet d'une antipathie naturelle. Gardez-vous-en bien : vous êtes obligé à la bienveillance commune, c'est-à-dire à traiter ce religieux comme vous traitez communément les autres de la même qualité... Si vous regardez de mauvais œil cet autre dont vous avez déjà reçu je ne sais quel dégoût... si vous prenez plaisir à entendre mal parler de lui... si vous voudriez que tous partageassent vos sentiments à son égard... si la bienveillance que les autres ont pour lui vous fait de la peine... Ce sont là des marques évidentes que vous nourrissez la haine dans votre cœur, et vous devriez prendre garde à la manière dont vous vous approchez des sacrements.

Examinez 2^o si vous fomentez dans les autres les aversions, les discordes, les factions, en rapportant çà et là ce que vous avez entendu ou vu, en semant des nuages, des méfiances et des soupçons... Celui qui

sème la discorde, celui-là, sachez-le, est abominable à Dieu, comme un destructeur de la communauté et de la religion, qui ne tend qu'à l'amour.

Examinez si vous interprétez facilement en mal les actions d'autrui... Quand on ne peut excuser l'action, on doit au moins excuser l'intention ; et si on ne peut excuser l'intention, on doit avoir la compassion, en faisant un retour sur nos misères qui sont plus grandes que celles d'autrui. Examinez si vous portez envie à celui qui est loué, honoré, et qui réussit mieux que vous dans son office... si vous parlez mal de quelqu'un, en découvrant ses défauts à qui ne les connaît pas... ou en les exagérant plus que ne le permet la vérité... ou en devenant la cause qu'on prenne pour une vérité ce qui n'est qu'un simple soupçon de votre part... La réputation des religieux est bien plus précieuse que celle des séculiers, comme servant directement à l'édification de l'Eglise et à la gloire de Dieu ; et le murmure, dans ses conséquences, peut être une faute grave, bien qu'il semble que ce soit dans des choses légères. Et vous avez beau dire que vous n'a-

vez découvert de tels défauts qu'à des personnes prudentes, cette excuse ne vous justifie pas, mais vous rend plus coupable, puisqu'on porte un plus grand préjudice au prochain, en diminuant son honneur dans l'estime des sages. Examinez 3° si vous rapportez aux supérieurs les fautes de vos frères avec les précautions requises, après avoir fait précéder votre rapport de la correction fraternelle... avec un pur sentiment de zèle... sans passion... sans altérer la vérité... sans désir de les voir châtiés ou mortifiés, en les excusant autant qu'il est en votre pouvoir. On peut être zélé pour la justice sans manquer à la vérité, c'est très-vrai; mais dans la pratique c'est très-difficile, parce que la charité consistant à vouloir pour autrui ce qu'on désirerait pour soi-même, si vous aviez commis une faute semblable à celle qu'a commise votre frère, seriez-vous bien aise qu'on fût aussi zélé pour la justice à votre égard?...

Vous vous faites quelquefois un scrupule de certaines choses qui sont de peu d'importance ou qui n'en ont aucune; faites de la charité votre affaire capitale, et que tout

ce qui s'oppose à la charité vous cause des regrets et des remords.

M A X I M E

Pour le matin du troisième jour.

Ne pas s'attacher aux vanités.

Nous avons, dans notre baptême, renoncé au monde, sans savoir ce que c'était que le monde ; et après avoir connu, aux lumières de la raison et de la foi, ses dangereuses vanités, nous avons, dans notre profession religieuse, avec toute la maturité de la raison, renouvelé la même abjuration. Quelle misère pourtant, après avoir tourné le dos au grand monde avec un œil de dédain, en méprisant les richesses, les honneurs et les plaisirs, de nous fabriquer dans notre cœur un petit monde de vaines affections ! Nous avons eu le courage de voguer contre les tempêtes du siècle, en nous retirant dans la religion comme dans un port assuré ; comment donc, après avoir refusé de mourir en pleine mer, nous contentons-nous mesquinement de nous noyer dans un verre d'eau ? Si nous avons

en la force une fois de briser des chaînes, qu'est-ce que cela veut dire que nous n'ayons pas même maintenant assez de pouls pour rompre ces fils? Ah! c'est que dans la religion, ou notre esprit est aveuglé, ou certainement notre volonté est dépravée. Nous avons beau dire que les séculiers sont aveugles en s'attachant à tant de vanités, telles que l'amas des richesses, la pompe des vêtements, la magnificence des palais, la somptuosité des ameublements; mais ne serions-nous pas plus aveugles nous-mêmes et en vérité plus ridicules de nous attacher à certaines vanités monastiques, qui, comparées à celles du siècle, ne sont pas seulement une vanité, mais la vanité des vanités, *vanitas vanitatum*?

Quelles sont-elles, ces vanités? C'est une vanité que cette excessive élégance dans ce qui concerne l'habit et le maintien; c'est une vanité qu'un beau livre, un beau petit coussin, un beau mouchoir, un beau chapelet, un beau couteau, etc. Ce sont pour nous des vanités que les rapports de guerre, les raisonnements sur les nouveautés du monde, et beaucoup plus les amitiés des mondains.

C'est une vanité que de tirer complaisance et de se glorifier d'une naissance illustre, de ses bonnes grâces, de sa civilité, de son activité, de sa capacité, de sa courtoisie et de ses talents; d'avoir l'amitié et les faveurs de personnages honorables. C'est une vanité que le désir de se faire aimer, de se porter en avant, de se gagner des louanges et des honneurs. C'est une vanité que l'inclination pour cette nation, pour ce pays, pour ce couvent, pour cette cellule, pour cette personne. Ce sont des vanités que tant d'autres choses semblables. Et pourquoi des vanités? Parce qu'elles ne nous servent ni ne peuvent nous servir de rien pour notre dernière fin. O mon Dieu! et nous attachons nos affections à ces bassesses?

Ces choses sont absolument les mêmes maintenant qu'elles le seront à l'heure de la mort; et si dans ce moment nous les traiterons de vanités, ce n'est que parce que ce sont des vanités encore à présent. Traitons-les donc maintenant de ce qu'elles sont; rougissons d'y être attachés, et glorifions-nous d'avoir le cœur supérieur à ces bagatelles. Le langage que nous tiendrions à des

séculiers en les exhortant à mépriser les vanités du siècle, tenons-le à nous-mêmes en nous persuadant le mépris de ces vanités qui constituent un monde plus pernicieux que celui que nous avons quitté.

DEUXIÈME MÉDITATION

Pour le matin du troisième jour.

Sur les sentiments que nous aurons au moment de la mort.

I. Représentez-vous sur son lit de mort un religieux qui, oubliant ses vœux, aura vécu dans le relâchement de l'observance régulière. Désespéré des médecins et prévenu qu'il doit mourir, ah ! de quelles angoisses ne se sent-il pas surpris ? de quels remords de conscience ne se sent-il pas inquiété ? Il voit tous les désordres de sa vie et le compte que dans quelques instants il doit en rendre au tribunal de Dieu. Accablé de crainte, confus, bouleversé dans les puissances de son âme, il regarde autour de lui : où est le fruit

de cette liberté qu'il a prise pour satisfaire ses passions? Ah! s'il pouvait renouer le fil de son existence! Ah! s'il pouvait retourner en arrière quelques années ou seulement encore quelques mois! Il confesse de s'être trompé, mais c'est trop tard : il fallait y penser plus tôt.

Au contraire, un religieux qui a vécu pauvre, chaste, obéissant, et en vrai religieux, dans l'observance de ses constitutions, oh! quelle consolation n'a-t-il pas en entendant la nouvelle de sa mort! Résigné à la volonté de Dieu, confiant dans la divine bonté, il se réjouit de savoir que voici venir la fin de ses travaux et le commencement de cette éternelle vie qui lui fut promise alors qu'il fit profession. Il n'est point affligé de laisser les choses de ce monde, parce qu'il n'y a jamais eu aucun attachement, et il surabonde de tant de joie qu'il lui semble que le paradis vient à sa rencontre pour le prévenir de la douceur de ses plaisirs.

Que dites-vous de ces deux morts si différentes? Or, il est en votre pouvoir de choisir celle que vous désirez. Si vous voulez mourir en bon religieux, il faut vivre en bon

religieux. Il n'y a pas d'autre moyen : votre vie tiède ou fervente est ce qui doit rendre la mort amère ou douce. Etonnez-vous d'avoir vécu jusqu'à présent avec tant de paresse et tant de négligence pour l'accomplissement de vos devoirs ; priez Dieu de vous aider à vivre de la manière dont vous voudrez mourir.

II. A l'article de la mort, de combien d'actions ne vous repentirez-vous pas ? Quel déplaisir de n'avoir pas fait ce que vous deviez et pouviez faire ! Quel désespoir de ne pouvoir plus faire ce que vous n'avez pas fait ! O Dieu ! quelle peine de penser que vous avez vécu tant d'années dans la religion, mais selon les maximes du monde ; de vous trouver à la fin de la vie, sans avoir rien eu de religieux que l'habit ! Pourrez-vous, dans ce moment, espérer le secours de ce Dieu que vous avez servi si mal, l'assistance de notre saint fondateur, à qui vous aurez fait si peu d'honneur ?

Pesez sérieusement ces considérations, et proposez-vous de ne rien faire à l'avenir dont vous puissiez être mécontent à l'article de la mort, mais au contraire de faire tout

ce qu'alors vous désirerez avoir fait. Alors ce qui vous donnera de l'allégresse, ce ne sera pas d'avoir soutenu vos pointilleries, ni d'avoir fait dédire vos rivaux, ni d'avoir satisfait votre ambition, votre gourmandise, votre paresse; mais seulement d'avoir servi Dieu avec simplicité d'esprit et pureté de cœur, dans une ponctuelle observance. Résolvez-vous donc à tout cela, en implorant le secours divin, et en vous repentant de votre vie passée.

TROISIÈME MÉDITATION

Pour le soir du troisième jour.

Sur la nécessité de se préparer à la mort.

I. Mourir, c'est sortir de ce monde pour aller dans la maison de son éternité. De quelle éternité? Mais qui peut le savoir? Il y a deux éternités, l'éternité du paradis et l'éternité de l'enfer; c'est l'une de ces deux qui doit être inévitablement notre partage, et tout ce que nous savons, c'est que si nous

5.

faisons une bonne mort, nous serons éternellement bienheureux, et si nous faisons une mauvaise mort, nous serons damnés à tout jamais. Donc faire une bonne mort, c'est ce qui doit passer avant tout; mais puisqu'on ne peut se consoler dans l'espérance de bien mourir qu'en se préparant à bien mourir, d'où vient donc qu'on n'y pense pas?

Je me suis fait religieux pour me préparer à la mort; j'ai choisi cet ordre, parce que j'ai jugé que dans cet ordre il y avait plus de facilité pour s'y préparer. D'où vient que je songe aussi peu à cette grande affaire que si j'étais persuadé que, pour faire une bonne mort, il suffit d'avoir revêtu cet habit? Crois-tu donc, ô mon âme, qu'il n'y a pas de religieux qui fassent une mauvaise mort? Dans toute religion, on meurt comme on a vécu, et celui qui vit avec la tiédeur d'un religieux relâché meurt dans la tiédeur. Comment n'appréhendes-tu pas de te voir dans ce péril de faire une mauvaise mort, vu la conduite tiède de ta vie?

Oh! qu'il est difficile, même pour un religieux, de faire une bonne mort! Car bien

mourir, c'est mourir après avoir fait une vraie pénitence de ses péchés, après s'être exercé dans la vertu, avec une extrême horreur de tous les vices, avec un total détachement du monde et une parfaite conversion de cœur à Dieu. Or, serais-je dans une telle disposition, si je devais mourir aujourd'hui? Non, mon Dieu, si j'avais à mourir aujourd'hui, je crierais vers vous et je vous demanderais du temps pour me préparer à la mort. Et pourquoi ne m'y préparé-je donc pas, puisque peut-être elle me talonne de plus près que je ne le pense? O mon Dieu, vous me dites de veiller, et je dors. Ah! que je suis stupide! que je suis aveugle!

Ouvrez-moi les yeux, et faites-moi comprendre, au flambeau de la foi, l'importance de ce point d'où dépend mon salut; faites-moi comprendre mes besoins, et que votre grâce m'excite à ne plus différer mes devoirs, d'autant plus qu'on ne meurt qu'une fois, et si c'est d'une mauvaise mort, la faute est irréparable, et c'est inutile de dire : Je n'y pensais pas.

II. Vous mettez de l'application à vous faire honneur dans votre emploi; appli-

quez-vous, au nom de Dieu, appliquez-vous mille fois plus à bien mourir.

Vous ne savez quand vous mourrez, si c'est de jour ou de nuit, pendant l'hiver ou pendant l'été; ni comment vous mourrez, si c'est d'une manière subite ou des suites d'une maladie. Vivez donc chaque jour comme si vous deviez mourir ce jour-là. De même qu'un chrétien ne peut rien désirer de plus que de mourir en bon chrétien, de même un religieux ne peut rien désirer de plus que de mourir en bon religieux. Pour mourir en bon chrétien, un séculier doit vivre en bon chrétien, et pour mourir en bon religieux, un religieux doit vivre dans le cloître en bon religieux. O le doux contentement de vivre de manière à pouvoir dire en tout temps et en tout lieu : Je mourrai, Seigneur, comme et quand il vous plaira !

MAXIME

Pour le soir du troisième jour.

Aspirer à la perfection.

Bien que nous soyons religieux, nous ne sommes pas obligés pour cela d'être parfaits ; mais nous sommes obligés, sous peine

de péché mortel, de tendre et d'aspirer à la perfection, c'est-à-dire de nous efforcer incessamment de plaire à Dieu, d'extirper nos vices, et d'acquérir les vertus qui sont le plus propres à notre état. Tous les théologiens et les maîtres de la vie spirituelle sont unanimes sur ce point, par la raison que nous n'avons abandonné le monde et fait une profession solennelle de mépriser ses maximes, par l'émission publique de nos vœux, que pour travailler à l'acquisition de cette perfection qui est annexée à l'institut religieux. C'est pour cela que nous avons fait les trois vœux de religion, qui sont les moyens propres pour arriver à la perfection; et partant vouer les moyens, c'est, par une conséquence rigoureuse, faire le vœu de tendre de toutes ses forces à cette même perfection. Voilà ce à quoi nous oblige notre état, en sorte que ce qui, avant le lien des vœux, n'était pour nous que de simple conseil, nous est devenu, après un tel engagement, de nécessité et de précepte, et nous manquons à notre vocation et à notre promesse, nous sommes en mauvais état, si nous méprisons cette perfection.

Il méprise la perfection, celui qui ne la veut pas, qui n'en a ni souci ni estime, et qui, étant plein d'imperfections, n'apporte ni diligence ni soin à s'en corriger ; et qui méprise la perfection méprise en même temps la volonté formelle de Dieu, qui nous a appelés à la religion, qui est un lien de sainteté, à la condition expresse, comme dit saint Paul, que nous devenions des saints : *Vocavit nos ut essemus sancti*. Il méprise l'Esprit saint, qui nous envoie tant d'inspirations, tant de lumières et de mouvements secrets, pour accroître toujours de plus en plus en nous le règne de son amour. Il méprise Jésus-Christ, ce modèle qui nous a été proposé par le Père éternel, afin que nous l'imitions ; et pour l'imiter, nous avons les secours les plus abondants. Il méprise notre saint fondateur, qui, étant honoré de la société de ses enfants, désire qu'ils avancent toujours du bien au mieux. Enfin il méprise la religion, qui fournit à tous les besoins de notre vie, pour la nourriture et le vêtement, pour le temps de la santé et celui de la maladie, afin que nous ne pensions pas à autre chose qu'à

nous sanctifier ; elle est frustrée de son attente et discréditée auprès des séculiers, qui ne peuvent se persuader que cette religion soit sainte, dans laquelle on ne voit pas des saints.

Réfléchissons donc à la grandeur du péril auquel notre négligence nous expose. Nous sommes obligés de tendre à la perfection sous peine de péché mortel. Je ne veux pas dire qu'on pêche mortellement toutes les fois qu'on manque actuellement à cette obligation ; mais, appuyé sur la doctrine des saints, je soutiens et je soutiendrai constamment que l'âme religieuse se met dans un état de péché mortel toutes les fois qu'elle commet des fautes habituelles par une habituelle insouciance de son profit spirituel. On ne peut pas s'arrêter dans la voie de la perfection : ne pas avancer, c'est reculer ; et reculer, on ne le peut jamais sans malice et sans faute. C'est pour cela que les bons religieux, au sacré tribunal, s'accusent toujours par précaution d'avoir manqué à l'obligation de tendre à la perfection, parce qu'il est assez facile d'y manquer ; et si les fervents y manquent, que devra-t-on dire des tièdes ?

EXAMEN PRATIQUE

Pour le soir du troisième jour.

Sur la charité à l'égard du prochain.

La règle de la charité fraternelle, c'est de nous conduire à l'égard des autres comme nous voulions que les autres se conduisent à notre égard. Voilà ce que la nature nous enseigne, et si nous ne le faisons que par un motif naturel, notre vertu n'est que païenne; si nous le faisons pour l'amour de Dieu et avec tous universellement, alors cette vertu devient une vertu chrétienne. Examinez 1^o, indépendamment de ce que nous avons déjà marqué dans l'autre examen, si vous reprenez vos frères avec des paroles de supériorité ou peu de respect... si vous racontez aux autres ce qui vous a été dit dans le secret de la confidence... si vous sifflez, raillez ou baptisez de quelques surnoms quelqu'un de vos frères, en prenant plaisir à vous récréer aux dépens d'autrui... si vous dédaignez les conversations de vos inférieurs comme de gens

qui ne sont pas à votre hauteur... si vous fuyez ceux qui ont des défauts comme des objets d'ennui... si vous êtes facile à vous irriter en tombant dans l'impatience avec des paroles pénibles et piquantes... si vous défendez la réputation d'autrui quand elle est déchirée... ou si vous aidez vous-même à la déchirer... sinon par paroles, du moins par l'encouragement que vous donnez au murmureur de poursuivre, en montrant que vous prenez goût à ce qu'il dit... si vous faites quelque chose en dépit de qui peut s'en froisser... si vous traversez les desseins des autres en faisant avorter leur réussite, pour ne pas être témoin du contentement qu'elle inspirerait... si vous avez un air revêché et chagrin en vous retirant avec mélancolie dans votre cellule pour montrer qu'on vous a offensé... si vous vous mettez à épier les faits des autres ou à écouter à la dérobée ce qu'ils disent... si vous faites des réponses sèches et brusques... Vous n'aimeriez pas qu'on se permit rien de tout cela à votre égard, et la charité vous oblige à ne rien faire de tout cela aux autres. La charité dont Jésus-Christ a fait un précepte nouveau, c'est

d'aimer notre prochain comme le Christ nous a aimés : *Sicut dilexit vos*. Et comme l'amour de Jésus-Christ est principalement dirigé vers le bien des âmes, examinez 2° ce que vous faites pour l'âme de votre prochain... si vous priez pour lui... surtout pour les pécheurs, en demandant la grâce de leur conversion, et pour les pauvres âmes du purgatoire, en vous souvenant de les soulager par vos suffrages... si vous pratiquez les œuvres de miséricorde... en instruisant les ignorants, en consolant les affligés... en compatissant aux faibles... en voulant du bien aux pauvres... en visitant les infirmes... Les infirmités des religieux leur sont pour la plupart envoyées par Dieu pour les exercer dans la vertu ; et partant, quand vous les visitez dans leurs maladies, coopérez-vous aux desseins de Dieu en les exhortant à la résignation et à la patience, ou vous bornez-vous à les distraire ou à les divertir par des contes inutiles ?

Par dessus tout, examinez 3° si vous êtes d'un mauvais exemple ou un objet de scandale pour une âme, ou en la retirant du bien ou en l'excitant au mal par des maximes

perverses, par d'iniques conseils, et beaucoup plus par des œuvres indignes... Dieu vous en demandera le compte le plus rigoureux, et si vous connaissez avoir été pour une âme la cause d'un seul péché, sachez que vous êtes obligé de recommander cette âme à Dieu pendant tout le temps de votre vie; car qui sait si ce péché ne sera pas pour elle la cause de sa perdition ?

Bref, pour connaître si la vraie charité fraternelle règne dans votre cœur, examinez 4^o si vous aimez véritablement tout votre prochain, sans faire aucune exception. De même que celui qui ne croit pas un article du *Credo* manque dans la substance de la foi, bien qu'il croie fermement tous les autres, de même il manque dans la substance de la charité celui qui, aimant tous ses frères, en excepte un seul. Examinez si vous les aimez par intérêt, ou par inclination, ou par quelque autre motif naturel, ou bien si c'est pour l'amour de Dieu... de même qu'on honore autant un crucifix de bois qu'un crucifix d'or, parce que l'on considère dans l'un comme dans l'autre l'image même du Christ, de même on doit aimer autant l'ignorant

que le savant, autant le pauvre que le riche, autant l'ami que l'ennemi, parce que dans tous se reflète également l'image même de Dieu. Priez Jésus-Christ de vous donner un cœur nouveau, un cœur semblable au sien, tout rempli de charité, et proposez-vous de vouloir toujours la paix avec tous, et de faire vos efforts pour la mettre là où elle n'est pas, et de la maintenir même avec qui ne la veut pas : *Cum his qui oderunt pacem eram pacificus*, et de prier pour tous ceux qui vous ont offensé en quelque manière que ce soit.

PRATIQUE DE SENTIMENTS

Pour le troisième jour.

Ce qui, à l'article de la mort, pourra le plus m'affliger, ce sera la vue de mes péchés. Mais je les réunis tous en un faisceau, et je les jette dans les plaies de Jésus-Christ pour qu'il les consume au feu de sa miséricorde ; et plus ils sont énormes, plus j'ai de plaisir à les lui offrir, comme des objets plus dignes de sa miséricorde.

C'est une erreur que de désirer une lon-

gue vie : on ne doit pas désirer de vivre une minute de plus que Dieu ne le veut. Néanmoins je la désire longue, et mon amour-propre me cache l'erreur sous cet autre désir de vivre longtemps pour pouvoir faire pénitence et mériter le paradis par un long exercice de bonnes œuvres. Pourtant cette erreur devient pour moi une évidence, puisque l'expérience me prouve qu'à la fin de chaque journée j'ai plutôt accru mes démerites avec le nombre de mes imperfections, comme aussi parce que, quelque bien que je puisse faire, c'est, au bout du compte, la seule miséricorde de Dieu qui doit me sauver.

Je me propose en particulier de vouloir célébrer tous les jours la sainte Messe, comme si ce devait être la dernière ; et un jour ce sera assurément la dernière, quand j'y penserai le moins. Cette pensée m'aidera à la dire dans de plus grands sentiments de ferveur.

Je le connais, ô mon Dieu, et une expérience continuelle me le prouve : je vais en me relâchant insensiblement. D'où vient que je ne suis plus ce que j'étais pendant mon noviciat ? Je crois peut-être avoir assez fait et

être déjà arrivé à la perfection. Je sais que maintenant j'ai reçu bien des grâces nouvelles que je n'avais pas dans mon noviciat, je sais maintenant que je suis plus voisin de la mort ; je devrais donc augmenter ma reconnaissance par une plus grande ferveur. La première occasion me fait oublier toutes mes bonnes résolutions, parce que je ne prévois pas, je ne réfléchis pas, je vis dans une trop grande distraction et dans le désœuvrement.

N'espérez pas une douce mort, si vous n'êtes pas tout détaché du monde et si vous ne vous êtes pas donné à Dieu sans réserve. Je veux en effet, et avec affection, me dés-approprier de tout ce qui est en mon pouvoir : il me semble que c'est là une des meilleures préparations à la mort.

Je ne vous demande pas, ô mon Dieu, une longue vie ; faites seulement que le peu de jours qui me restent encore soient bons.

J'aime tant ma santé, que c'est chose surprenante. Il semble que je ne sois venu en religion que pour m'efforcer de ne pas mourir ; et pourtant je sais au contraire que j'y suis venu pour me préparer à mourir, et à

mourir pour Jésus-Christ. Je dois tenir pour certain que tant que je vivrai dans la crainte de perdre la santé, je ne profiterai de rien.

La pensée de la mort a été jusqu'à présent pour moi une pensée importune, et j'ai toujours dit en moi-même : Je ne voudrais pas mourir maintenant. Mais aujourd'hui cette pensée me console, et si je devais mourir dans le temps de ces exercices, il me semble que la mort ne me ferait pas trop de peine. Je ne sais pourtant, quelque chose me dit que s'il était en mon pouvoir de mourir quand je veux, j'y renoncerais, en m'abandonnant à la miséricorde de Dieu, bien persuadé qu'il m'enverra la mort dans le moment qui sera pour moi le plus propice.

A quoi bon étudier tant de morale pour la conduite de ma conscience et de la conscience des autres ? Tout doute est facile à résoudre avec cette seule pensée : Si j'étais à l'article de la mort, que ferais-je ? que voudrais-je avoir fait ?

De même que le monde a existé si longtemps sans moi, de même il existera encore sans moi après ma mort. Je ne suis en rien

nécessaire à ce monde ; si j'y suis utile pour quelque chose, c'est pour la gloire qui peut par mon moyen en résulter à Dieu ; mais Dieu sait bien où trouver des personnes qui sauront le glorifier mieux que moi.

Pour mourir dans le Seigneur, je dois d'abord être mort à moi-même et au monde : *Beati mortui qui in Domino moriuntur*. Un mort ne se réjouit ni ne s'afflige de tout ce qui se passe autour de lui ; qu'on le loue ou qu'on le blâme, qu'on le mette dans un lieu ou dans un autre, c'est tout un pour lui. Tel je dois être en religion, telle est l'obligation que je me suis imposée par mes vœux.

QUATRIÈME JOUR DES EXERCICES.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Sur le jugement particulier.

I. Dans le moment où votre âme sortira de votre corps, elle sera présentée au redoutable tribunal de Jésus-Christ, qui siégera en qualité de juge, juste, inflexible, et dont les jugements seront sans appel. Et comme sa miséricorde aura été le premier de ses attributs que vous aurez méprisé, ce sera aussi à sa miséricorde que vous aurez à rendre le premier compte.

Comment avez-vous correspondu à tant de bonnes inspirations et à tant de secours que vous avez eus pour tendre à la perfection? On vous demandera compte de tant de confessions, de tant de communions, de tant d'oraisons, etc. Que répondrez-vous au Juge éternel? Quel trafic avez-vous fait de tant

de talents qu'il vous a confiés? Quelle sera votre confusion en voyant que vous avez abusé de tout? O mon âme, quand même vous n'auriez à rendre compte que de trois cent soixante et plus de communions que vous recevez chaque année, que de plus de six cents heures qui vous sont assignées tous les ans pour faire oraison, que de tant de milliers d'actions religieuses que vous faites ou sans aucun sentiment de Dieu ou avec un sentiment bien faible, quelle serait déjà votre épouvante!

Mais devoir de plus rendre compte de tant d'années que vous aurez vécu en religion; savoir que dans cette religion tant d'autres sont devenus de grands saints, bien qu'ils aient vécu moins que moi, et me voir moi-même si loin de la sainteté! Que dirai-je? que répondrai-je à mon Juge éternel?

Repentez-vous de toutes vos ingratitude envers un Dieu si plein d'amour et si bien-faisant. Tombez maintenant devant sa miséricorde pour ne pas tomber alors sous les rigueurs de sa justice. Un regard à Jésus crucifié : ces bras étendus, ces plaies ouvertes vous donnent toute confiance et vous

font connaître qu'il est votre Père, et qu'avec une larme de compassion vous pouvez l'attendrir. Oui, vous pouvez maintenant l'attendrir; mais dans le jugement, non.

II. Vous aurez ensuite à rendre compte à la justice de Dieu de toutes vos paroles, de toutes vos pensées et de toutes les mauvaises actions que vous aurez commises ou que vous aurez fait commettre aux autres, et ce sera inutile de dire pour votre justification : J'ai lu dans tel livre que cela pouvait se faire ; c'était une opinion probable ; je l'ai vu faire aux autres. On vous mettra sous les yeux l'Evangile, la règle, les constitutions, et c'est en confrontant votre conduite avec ces livres qui sont la clarté même que vous serez jugé. Et alors qu'en sera-t-il de vous qui verrez d'un côté de la balance tant et tant de péchés que vous aurez commis dans tout le cours de votre vie, et de l'autre une pénitence si imparfaite ?

Vous vous imaginez peut-être qu'on ne jugera que les fautes graves ; mais l'Evangile vous assure que vous aurez à rendre compte même de toute parole oiseuse qui sera sortie de votre bouche. On examinera tous vos

regards, toutes vos pensées, quelque rapides et légers qu'ils aient été. On examinera non seulement les œuvres inutiles, mais même les plus saintes, les sacrements, les offices, les jeûnes, etc. Et quelle sera celle de vos bonnes œuvres qui aura été faite avec toutes les conditions nécessaires pour la rendre parfaite ?

Prévenez la sévérité de cet examen et de ce jugement en vous examinant vous-même avec plus de diligence et en ne vous jugeant plus avec tant d'indulgence. Prenez la résolution de veiller avec plus d'attention sur toute votre conduite, et de vous familiariser davantage avec les actes de contrition. Humiliez-vous, priez devant le crucifix, priez Jésus-Christ de vous remettre vos dettes avant qu'il vienne les exiger avec rigueur : *Juste Judex ultionis, donum fac remissionis ante diem rationis.*

EXAMEN PRATIQUE

Pour le matin du quatrième jour.

Sur le vœu de pauvreté.

Le vœu de pauvreté est un dépouillement volontaire de tous les biens du monde, avec

une solennelle et irrévocable promesse à Dieu de n'avoir et de ne jamais pouvoir posséder rien en propre. Cette pauvreté a été la vertu la plus chérie de notre séraphique père, qui l'a souverainement recommandée à ses enfants. Par rapport à ce vœu, examinez 1° si vous tenez, si vous enseignez, si vous pratiquez des doctrines larges en matière de pauvreté... si vous donnez parfois quelque chose sans la licence de vos supérieurs... ou si vous donnez plus que ce qui convient à votre état et peut vous être accordé par les supérieurs... si vous recevez pareillement quelque chose sans permission... si, recevant quelque chose en l'absence des supérieurs, vous le leur présentez ensuite... si dans la visite vous mettez tout à découvert sans rien tenir caché... si de temps en temps vous avez eu l'intention de cacher... si, ayant reçu la permission d'avoir quelque chose en général, comme objets de dévotion, etc., vous en faites un amas beaucoup plus considérable qu'il ne convient à des pauvres... si vous avez trop d'affection pour ce qui est à votre usage, reconnaissant que vous seriez marri si on vous en privait... si

vous avez soin des choses communes et qui vous sont accordées pour votre usage... si, contre la volonté des supérieurs, vous tenez des clefs de cellule, de buffet... si vous avez disposé d'aumônes pécuniaires par l'entremise des séculiers, pour vous pourvoir de quelque chose que vous ne vouliez pas mettre à la disposition de votre supérieur... si vous avez donné ou prêté des choses du couvent sans permission... si vous tenez quelque chose en dépôt hors du couvent, comme livre ou autre objet, à l'insu du supérieur... si, dans l'usage des objets de dévotion et autres choses licites, vous avez été dissipateur prodigue et non religieux dispensateur... si en parlant vous employez des termes qui démontrent propriété et maîtrise... si vous voulez être servi comme si vous étiez un riche du siècle, en commandant à qui vous sert avec empire et peu de charité... si vous faites le délicat quand il s'agit de souffrir ce qui est le propre de votre éclat, comme la faim, la soif, les jeûnes, un lit dur, des mets mal apprêtés... si, n'étant pas content d'une nourriture commune, vous en demandez une autre qui soit de votre goût... Ah ! n'est-

ce pas une chose indigne qu'un pauvre demande à satisfaire son palais... qu'un pauvre se plaigne ou du pain, s'il est noir, s'il est dur, ou du vin, s'il n'est pas généreux, ou des mets, s'ils ne sont pas dans la quantité ou la qualité que demande un appétit sensuel?... On aura peine à trouver un pauvre qui ait faim et qui fasse le dégoûté ; qu'on lui porte une soupe dans laquelle nagera une mouche, il n'en a point de nausées et ne repousse pas pour cela son écuelle, mais il ôte délicatement la mouche et mange ce qu'on a préparé pour lui.

Examinez 2^o si vous avez des choses superflues dans votre chambre... Notre pauvreté est très-haute, et pour l'offenser il n'y a pas besoin de grand'chose : il suffit de ce peu qui est plus que le rien ; et de tout ce peu que vous avez, considérez même si vous en avez un véritable besoin... une véritable permission... puisque l'absence d'une de ces deux conditions suffit pour vous rendre prévaricateur de la pauvreté. J'ai dit *véritable*, car tout ce que la concupiscence désire n'est pas une vraie nécessité, et tout ce que l'on interprète être l'intention du supérieur n'est pas une véritable permission.

Examinez 3^e si vous avez une inquiète jalousie d'avoir tous vos besoins... en vous plaignant, en vous montant la tête, toutes les fois que vous n'êtes pas ponctuellement pourvu de tout... en vous couvrant du manteau de la charité pour violer la pauvreté... et en prétendant que les supérieurs aient des scrupules de conscience pour vous refuser ce que vous devriez avoir plus que du scrupule vous-même de leur demander. Salomon fit à Dieu cette prière : Ne me donnez la ni pauvreté ni les richesses, mais seulement ce qui est nécessaire pour ma subsistance. Seigneur, je ne vous prie pas de m'accorder la pauvreté ou les richesses, mais seulement tout ce dont j'ai besoin. Par là il distingua ces trois choses : les richesses, la pauvreté et la médiocrité. Et de même qu'on ne peut pas dire que celui-là soit riche qui n'a que l'honnête nécessaire, de même on ne peut pas dire que celui-là qui a l'honnête nécessaire soit pauvre. Il n'est pauvre que d'opinion et de nom, le religieux qui veut contenter tous ses besoins. La nature se contente de peu ; la sensualité est insatiable.

MAXIME

Pour le matin du quatrième jour.

Se comporter en religieux.

C'est ce que saint Paul voulait nous rappeler et nous recommander, en écrivant aux Ephésiens : *Obsecro vos ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis*. Je vous prie de maintenir par des mœurs vertueuses l'honneur de votre état, et de vous comporter de manière que votre vie soit conforme à la dignité de votre vocation. Voilà pourtant ce que veut dire se comporter en religieux ; ce n'est pas autre chose que de penser en religieux, parler en religieux, agir en religieux, et dans tout lieu, soit en particulier, soit en public, avoir des procédés convenables à une personne qui, appelée du siècle à la religion, s'est obligée à une haute perfection par l'émission des vœux.

Nous religieux, nous sommes, comme sur un théâtre, en spectacle à la terre comme au ciel, et nous pouvons tirer des théâtres la

règle de toute notre conduite. Sur les théâtres, chacun s'efforce de bien jouer son rôle, et celui qui le joue le mieux, c'est celui qui agit et parle de la manière la plus convenable à la qualité de la personne qu'il représente. Un acteur qui paraît en scène sous les habits de prince est attentif à faire tous ses gestes en prince ; un acteur qui doit faire le bouffon étudie tout le répertoire du bouffon pour bien faire sa partie ; et l'honneur d'un comédien ne consiste pas à représenter plutôt un personnage que l'autre, mais à représenter ce qu'il représente, quel qu'il soit, au naturel et au vif. Or, quel personnage représentons-nous, nous religieux ? Certes, pas d'autre que celui d'un parfait imitateur du Christ, de notre saint fondateur ; et c'est pour cela que nous professons sa règle, que nous portons son habit, et que de lui notre ordre tire son nom. Mais le représentons-nous vraiment comme il convient ? Pensons-nous, parlons-nous, agissons-nous comme pensait, parlait et agissait notre bienheureux père ?

Pour bien remplir notre partie dans quelque lieu que nous nous trouvions, au chœur, dans la cellule, au réfectoire, soit que nous

soyons seuls ou accompagnés, avec des religieux ou avec des séculiers , figurons-nous à nos côtés notre saint patriarche, et tâchons de nous régler en tout avec cette décence, cette modération et cette modestie que nous savons nous imaginer qu'il nous enseignerait par son exemple.

Nous nous trompons si nous pensons plaire aux mondains en semant nos entretiens avec eux de badinages et de traits d'esprit, et en nous façonnant à leurs conversations. C'est avec raison qu'ils attendent d'hommes qui sont déjà étrangers aux modes du monde par la forme de leur habit, qu'ils le soient encore par les mœurs ; d'hommes qui ont déjà volontairement choisi la croix, qu'ils se comportent en crucifiés. Et si nous faisons autrement , ce qu'ils diraient eux-mêmes dans le théâtre en voyant sous le manteau d'un prince des manières de paysan , ils le disent d'un religieux qui , sous les livrées de son ordre , a des manières toutes mondaines. Ils vont plus loin , et d'un seul qui ne se comporte pas en religieux , ils concluent ou que les autres sont sans piété, ou qu'il n'y a en eux qu'une

piété affectée. Les séculiers n'ont pas raison de porter ce jugement , mais pourtant ils le portent , et puisqu'il n'est pas possible de réformer le monde, qui sera toujours monde, c'est-à-dire toujours malin, c'est à nous d'ôter un but à ses traits en nous conduisant en bons religieux.

DEUXIÈME MÉDITATION

Pour le matin du quatrième jour.

Sur le jugement universel.

C'est dans la vallée de Josaphat que nous devons tous nous réunir ; c'est là que Dieu manifestera à tous les hommes la bonté et la miséricorde dont il aura usé à notre égard, et par opposition la noire ingratitude dont nous aurons payé ses bienfaits. Alors les pensées et les intentions les plus cachées seront manifestées ; les œuvres de ténèbres paraîtront au grand jour, et chacun lira dans nos consciences tous nos péchés. Quelle confusion lorsqu'exposés à la face du monde

entier, nous verrons se tourner vers nous les yeux de tous les hommes, de tous les anges et de Dieu même ! Ah ! si maintenant dans certaines actions nous craignons la vue d'un seul homme, si elle suffit pour arrêter les mouvements de toutes nos passions, quelle crainte ne devons-nous pas concevoir en sachant que Dieu doit manifester aux yeux de tout l'univers toutes nos fautes, quelque intérieures, quelque secrètes qu'elles soient !

Examinez ce dont alors vous pourrez avoir le plus de honte, surtout en ce qui regarde l'orgueil, l'ambition et l'hypocrisie, qui sont et seront dans ce dernier jour les vices les plus honteux ; et si vous ne voulez pas que vos péchés les plus cachés deviennent publics à votre éternelle confusion, efforcez-vous maintenant de les effacer par une véritable pénitence.

Proposez-vous de ne rien dire, faire ou penser que vous n'aimeriez pas qui fût exposé à la connaissance de tout le monde ; mais de vivre de manière que vos actions brillent pour votre gloire. Elles ne vous mériteront des éloges qu'autant qu'elles seront conformes à la vie de Jésus-Christ et

des saints. Quelle gloire pour vous, si vous avez vécu en bon religieux ! Quelle honte, quelle ignominie, si vous avez vécu en religion sans religion ! Il n'y aura pas d'excuse qui puisse vous justifier, parce qu'on vous dira : Pourquoi n'avez-vous pas pu ce qu'ont pu tant d'autres ?

Dans cette réunion générale, les élus seront placés à la droite du Juge, et les réprouvés à sa gauche. O Dieu ! de quel côté serai-je ? Je sais que maintenant dans la religion je vis en compagnie de beaucoup d'âmes élues ; mais serai-je encore avec elles au jour du jugement ? Si je m'attirais le malheureux sort des réprouvés, quelle confusion ce serait pour moi de voir beaucoup de séculiers à la droite, et de me voir, moi religieux, à la gauche !

Le Juge prononcera ensuite la sentence finale et dira aux élus : Venez, ô les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé. Puis se tournant vers les réprouvés : Retirez-vous, maudits, et allez au feu éternel. Pesez ces deux sentences. Voici s'ouvrir le ciel ! Les élus vont en procession à la gloire, chantant des louanges

au Très-Haut , bénissant les travaux, les humiliations, les abnégations de la volonté, par lesquels ils se sont rendus dignes du paradis. Voici s'ouvrir l'enfer ! Les réprouvés disparaissent dans ce gouffre avec des hurlements et des gémissements, en maudissant leurs faux plaisirs. Ni les uns ni les autres ne se verront jamais plus, car il y aura entre eux un interminable chaos. De quel côté voulez-vous être ? Le choix est à votre volonté. Le sort des saints vous plaît-il ? Sachez qu'il ne faut pas le dire en plaisantant, mais vous exciter à une véritable ferveur et vous mettre à vivre en saint. Prenez des résolutions, formez de bons propos, recommandez-vous à Dieu.

TROISIÈME MÉDITATION

Pour le soir du quatrième jour.

Sur l'enfer.

Figurez-vous au centre de la terre une vaste prison pleine de feu et de ténèbres, et

de toutes sortes de tourments les plus cruels. Là se précipitent les âmes qui , amantes de leur volonté propre, n'ont pas voulu se soumettre à la volonté de Dieu. C'est là qu'elles souffrent toutes sortes de maux dans les sens du corps et dans les puissances de l'âme, et ces maux sont sans mélange d'aucun bien. Vous vous plaignez maintenant tantôt de la pénitence, tantôt de la pauvreté, tantôt des torts qu'on vous fait ; mais si vous vous damnez, quelle pénitence ce sera d'être toujours dans le feu ! Quelle pauvreté de n'avoir que du feu ? Quelle patience d'être toujours insulté et foulé aux pieds par les démons ! Oh ! que la pensée de ces peines donne maintenant de la douceur à toutes les peines d'ici-bas.

La plus grande de toutes ces peines est que les âmes damnées ne verront jamais la belle face de Dieu ; en un même instant elles se connaissent créées pour Dieu et toujours éloignées de Dieu ; à chaque instant elles souffrent toute l'éternité, c'est-à-dire le poids accablant d'un *toujours* et d'un *jamais* : toujours damnées et jamais bienheureuses. Si pourtant l'oubli de vos devoirs vous préci-

pite en enfer, vous serez toujours en guerre avec Dieu ; il jouira toujours en lui-même de toutes sortes de biens, vous souffrirez toujours toutes sortes de maux. O Dieu, qui m'avez créé pour vous, est-il possible que je ne doive jamais vous voir ? O éternité, est-il possible que tu ne doives jamais finir ? Moment de plaisir, que tu as été court ! O éternité de peines, que tu es longue ! Ces pensées feront votre enfer, mais ce n'est pas encore tout.

Ce qui vous tourmentera le plus, ce sera surtout la réflexion que vous avez eu, et tant de raisons de prétendre au ciel, et tant de moyens de le conquérir. Le paradis vous avait été promis dans le baptême, il vous avait été promis dans la profession religieuse, il vous avait été ouvert dans l'absolution sacramentelle, et le gage vous en fut donné dans la sainte communion. Pour aller en paradis, combien de grâces et combien de secours n'avez-vous pas eus ? Et avec tout cela vous trouver damné ! Votre conscience vous dira pendant toute l'éternité : Tu devais et tu pouvais être bienheureux ; tu étais sur le bon chemin, et c'est par le chemin

du ciel que tu as voulu venir à l'enfer. Tu avais toutes les commodités pour te sauver : il suffisait de mortifier cette passion dominante, il suffisait d'écouter tes supérieurs et d'imiter tant de bons religieux qui te précédaient avec leur exemple ; et cependant, martyr du démon pendant tant d'années, tu as plutôt voulu travailler à te damner !

Si vous vous damnez, comme il n'est que trop probable, en continuant cette vie tiède, les démons vous cracheront toujours ces reproches au visage : De quoi t'a-t-il servi de quitter le monde ? de quoi t'a servi l'austérité religieuse ? de quoi t'a servi de recevoir tant de fois le corps du Christ ? etc.

Je frémis d'effroi, ô mon Dieu, en méditant ces choses ; que sera-ce, si je dois jamais les éprouver ? Gravez dans mon cœur une profonde crainte de cet enfer : c'est cette crainte qui a métamorphosé tant de grands pécheurs en grands saints. Oh ! qu'elle soit encore efficace pour changer ma vie. Oui, je veux la changer ; je vous demande, ô mon Jésus, votre secours par les mérites de votre précieux sang, de ce sang

que vous avez répandu pour me délivrer de l'éternité de l'enfer.

MAXIME

Pour le soir du quatrième jour.

Se garder par dessus tout de l'hypocrisie.

J'ai dit de s'en garder par dessus tout, parce qu'en lisant les saintes Ecritures, on trouve des pécheurs de toute sorte qui par un moyen ou l'autre sont rentrés en eux-mêmes et se sont sauvés ; mais pour les hypocrites, on a peine à en trouver un qui ait fait une bonne fin. C'est d'un hypocrite que saint Matthieu écrit qu'il voulut suivre Jésus-Christ, mais Jésus-Christ le rejeta de sa compagnie en protestant qu'il ne voulait pas des renards de cette sorte. Et qu'est-ce que le Sauveur n'a pas dit contre eux ? Quelles invectives, quelles malédictions, quels anathèmes n'a-t-il pas fulminés contre eux ? Combien de fois n'a-t-il pas recommandé de veiller avec toute l'attention possible pour ne pas se laisser souiller par ce vice ? Il semble qu'il n'ait rien eu de plus à cœur

que de nous prémunir contre lui. On lit aussi de notre séraphique père qu'il l'avait en abomination ; et c'est avec raison , puisque ce vice est une espèce d'athéisme qui tend à nier en effet la vérité et la sagesse de Dieu, en nous donnant à croire ou qu'il n'y a pas de vrai Dieu, ou que c'est un Dieu à courte vue qui ne pénètre pas les replis du cœur et se contente des apparences.

Je vous donnerai le portrait d'un hypocrite ; mais gardez-vous de l'appliquer à quelqu'un en particulier, parce que c'est chose très-facile de faire des équivoques et des méprises ; prenez-le pour vous, pour vous en servir au besoin ou par mesure de prudence. L'hypocrite est un homme qui, se trouvant dans un lieu où la vertu est accréditée, louée, honorée, s'étudie avec artifice et avec dissimulation à passer pour vertueux pour acquérir l'estime des hommes vertueux. Il ne se soucie pas d'être un bon religieux aux yeux de Dieu pour en avoir le mérite, mais seulement de passer pour tel aux yeux des hommes pour gagner du crédit. De même que les faux monnayeurs

cachent le bas aloi sous des feuilles d'or ou d'argent, de même il cache son intérieur vicieux sous les dehors de la piété et de la dévotion. Avec lui-même, il est fort complaisant pour prendre en secret toutes ses commodités ; en public, c'est un homme austère qui donne à deviner qu'il est scrupuleux par mille minuties, et qui trouve à se scandaliser pour tout. Il dit bien ce qu'on doit faire, mais il fait peu ce qu'il dit ; et même il ne fait rien de ce qu'il semble faire. Il semble s'adonner à l'oraison et à l'exercice des vertus ; mais tout est faux, parce que tout est affectation, ostentation, vanité, et qu'il ne désire par là que de passer pour ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire pour un homme spirituel, zélé, intègre, avec les yeux toujours attentifs sur ses propres intérêts.

Quelquefois on ne se prostitue à l'hypocrisie que par un seul désir de vaine gloire, se contentant de cette secrète complaisance qu'on a de passer pour saint dans l'esprit des autres, et ne cherchant rien de plus, comme un vil plébéien qui aime à se vêtir en patricien pour avoir ce nom aux yeux de ceux qui ne le connaissent pas. Mais le

plus souvent le motif de l'hypocrisie est l'ambition. Il y a certains emplois dans les ordres religieux pour lesquels on a soin de ne choisir que des religieux observants et de bon exemple. Et que fait l'ambitieux qui aspire à ce poste ? Il s'applique à une observance extérieure, sans se soucier le moins du monde de l'accompagner de la pureté de l'intérieur, qui est chez lui tout corrompu ; il singe la régularité, mais avec des intentions dépravées. En attendant, les simples, qui sont prompts à croire que l'esprit est en harmonie avec ces démonstrations extérieures qui sont mensongères, ne cessent de le mettre sur les rangs. Mais grâce à Dieu, si dans notre religion il y a quelques simples qu'on peut facilement tromper, il y a encore beaucoup de professeurs de la véritable vertu, qui ont assez de pénétration pour discerner la fausse. Chez nous, un hypocrite ne peut pas se masquer long-temps sans être connu : dans les cas imprévus, qui sont fréquents, on voit clairement si sa conduite est toujours égale, s'il a la vraie humilité, la vraie observance, la vraie patience, qui sont les marques essentielles du religieux ; et quand

il n'est pas tel qu'il doit être, il retrouve la confusion au moment même où il pensait trouver l'honneur. Dieu même a soin de confondre l'hypocrisie pour ôter le scandale et le préjudice qui en résulte pour la véritable vertu, puisque les hypocrites sont cause que souvent le monde traite d'hypocrites les vertueux eux-mêmes. Gardez-vous donc de ce vice, et fouillez tous les plis et les replis de votre cœur pour voir si vous n'êtes point de ceux qui se trompent eux-mêmes, par une feinte spirituelle, pour pouvoir plus sûrement tromper les autres. Il est difficile de se connaître sur ce point, parce qu'un religieux, tout en se connaissant éloigné de la vertu, à force pourtant d'en pratiquer extérieurement les œuvres, peut facilement, par une subtilité de l'amour-propre, se cacher à lui-même son hypocrisie, qui est le motif de sa conduite; mais priez Dieu de vous faire marcher à la lueur de son flambeau.

EXAMEN PRATIQUE

Pour le soir du quatrième jour.

On le continue sur le vœu de pauvreté.

Il a les bénédictions de notre bienheureux père, le religieux qui vit en pauvre, et par cette bénédiction il ira en persévérant et en avançant toujours dans la perfection jusqu'à la fin. Au contraire, il a les malédictions de notre saint patriarche, le religieux qui méprise la pauvreté, et par cette malédiction on voit se vérifier ce que disent nos constitutions, que le prévaricateur de la pauvreté tombe dans tous les vices les plus énormes et les plus abominables. Pour être un vrai pauvre, non seulement vous devez fuir ce qui est contraire à la pauvreté, mais encore vous devez chérir la haute pauvreté. Ainsi examinez 1° quelle estime vous faites de la doctrine de Jésus-Christ, qui dit : Bienheureux les pauvres d'esprit : *Beati pauperes spiritu*. Les mondains regardent cette éternelle vérité comme une folie, et c'est pourquoi ils sont tant passionnés pour

les richesses ; mais vous qui avez déjà abandonné le monde, quelle estime en faites-vous ?... Avez-vous un véritable amour pour la pauvreté ?... La marque de cet amour est de recevoir avec allégresse les occasions de pratiquer la pauvreté, et de s'en réjouir par amour pour Jésus-Christ, qui de riche qu'il était s'est fait pauvre pour nous, et d'en rendre grâces à Dieu. Ainsi examinez 2° si vous cherchez des vanités et des choses superflues... Le superflu est tout ce qui ne sert ni à la charité ni à la nécessité, et de quoi l'on peut religieusement se passer. Souvenez-vous de faire de temps en temps l'inspection de votre cellule pour voir s'il y a quelque chose dont vous puissiez vous passer, afin de vous en désapproprier... Et même dans les choses nécessaires recherchez-vous la curiosité ou le prix, comme dans la cellule, dans les livres, dans les habits et autres objets... en dédaignant les choses pauvres... en désirant les commodités que vous avez laissées dans le siècle... en prétendant dans vos besoins être servi avec la même ponctualité qu'on servirait un riche du siècle... en recherchant dans vos mala-

dies des délicatesses de prix... et en vous plaignant pour le moindre rien dont on vous laisse manquer?

Examinez 3^e si vous murmurez contre les supérieurs qui vous donnent occasion d'éprouver la pénurie dans la nourriture... si vous condamnez en eux, comme une espèce d'avarice, ce qui peut être un sentiment de pauvreté... si vous rougissez de paraître pauvre dans l'habit, dans le manteau, aux yeux du monde... si, devant quelquefois loger dans les maisons des séculiers, vous allez à dessein dans celles où vous serez le mieux traité...

Examinez en somme si, dans le cas où la mort viendrait maintenant frapper à votre porte, vous êtes vraiment pauvre, comme vous l'avez promis à Dieu par un vœu solennel, et comme vous voudriez l'être au dernier instant. Combien de choses vous pensez maintenant vous être nécessaires qu'à la lumière du cierge bénit vous reconnaîtrez superflues ! Combien vous vous repentirez alors de n'avoir pas fait pour être pauvre ce que font les mondains pour être riches ! Gardez-vous bien d'être de ceux qui ont les

afflictions de la pauvreté sans en avoir le mérite, ou de ceux qui voudraient les honneurs de la pauvreté sans en souffrir les désagréments, c'est-à-dire être pauvres de manière que rien ne leur manque. Combien de choses cependant n'ont pas les riches du siècle qui seraient nécessaires au décor de leur état ! Quelle pauvreté est donc celle qu'on ne ressent que lorsqu'on est complètement pourvu de tout ? Peut-on croire que ce soit la très-haute pauvreté commandée par notre bienheureux père aux professeurs de sa règle ? En recherchant les commodités des riches, comment pourrez-vous avoir le courage d'espérer la récompense que Jésus-Christ a promise aux pauvres ? Apprenez à aimer la pauvreté, qui est le caractère propre des vrais enfants de notre saint fondateur.

PRATIQUE DE SENTIMENTS

Pour le quatrième jour.

Si d'autres avaient cette abondante mesure de grâces que j'ai reçues de Dieu, oh !

avec combien plus de fidélité n'y correspondraient-ils pas ! Il y a beaucoup de saints qui n'ont pas eu autant de grâces que j'en ai eu. Je devrais être maintenant un grand saint, et pourtant je suis encore, par ma seule malice, un misérable pécheur. Mais au jugement, on me demandera le compte le plus rigoureux de toutes ces grâces.

Je m'épouvante en considérant le cours de ma vie, ô mon Dieu ! Quelle œuvre ai-je faite avec toutes les circonstances qui l'eussent rendue bonne, qui n'ait pas été corrompue par quelque notable manquement ? Combien d'actions n'ai-je pas faites, bonnes à l'extérieur, mais viciées à l'intérieur, par une intention dépravée ? Les vertus n'ont été le plus souvent en moi que des aiguillons d'orgueil, parce que j'ai plus cherché à paraître bon religieux qu'à l'être. Ah ! mon Dieu, vous avez été le témoin et vous serez aussi le juge de toutes mes vanités et de mes mensonges.

Si j'ai scandalisé quelque personne, je sais certainement avoir été la vraie cause de ce mal ; mais si j'ai été l'instrument dont Dieu s'est servi pour convertir quelque per-

sonne, je n'ai pas été la vraie cause de ce bien. Le scandale est mon œuvre, la conversion est l'œuvre de Dieu. Cent mille âmes qui se convertissent par le moyen de mon ministère ne suffisent pas pour compenser le scandale par lequel j'ai causé la ruine d'une âme seule.

Quand bien même j'aurais mérité l'enfer plus que tous les démons, il me semble qu'en toute manière je ferais tort à la miséricorde de Dieu de vouloir me tourmenter l'esprit, avec l'idée que j'ai conçue de son infinie bonté.

Si certains religieux ne m'estiment point et me traitent mal, je ne dois pas en avoir du ressentiment ; ils ont raison ; ils sont en cela d'accord avec Dieu et avec les anges. Une âme qui a mérité l'enfer pense qu'on ne lui doit que le mépris, et que c'est lui rendre justice que de la mépriser.

Le démon me dit quelquefois que je suis du nombre des réprouvés ; mais je veux opposer à sa tentation cette pensée, que, quel que soit sur moi le décret de Dieu, j'adore en toute manière sa très-sainte volonté, qui dispose toujours tout pour sa plus grande

gloire. Et puis, je pense encore que si dans sa prescience Dieu m'a condamné à l'enfer, puisque je ne pourrai plus aimer Dieu dans cette éternité désespérée, je dois donc mettre maintenant tous mes soins à l'aimer autant qu'il me sera possible, parce qu'il est très-aimable.

Vous êtes le Dieu de la miséricorde et de la justice, ô mon Seigneur Jésus-Christ ; et de quelle miséricorde n'userez-vous pas maintenant envers moi pour n'avoir pas à exercer contre moi votre justice ? Ah ! oui , mon doux Sauveur, puisque vous voulez être pour moi un père plein d'amour afin de n'être pas obligé d'être pour moi un juge sévère, je vous accepte maintenant pour mon père, et, avec le secours de votre sainte grâce, je veux vous aimer comme un bon père, vous obéir comme à un bon père, en me comportant en tout à votre égard comme un bon fils.

Si je me sauve, ce sera une grande joie pour moi, dans le paradis, de voir en enfer le lieu où devait me précipiter ma malice. Mais si je me damne, ce sera un horrible supplice pour moi, en enfer, de voir dans le pa-

radis le lieu qui m'était destiné, si je m'en étais rendu digne par une conduite religieuse. Quelque certitude que j'aie que mes péchés sont pardonnés, je suis néanmoins obligé d'en faire pénitence, tant que je vis, pour honorer, autant qu'il est possible, la miséricorde de Dieu, et satisfaire à sa justice. Quelqu'austère que soit la religion, elle me sera toute douce, si je pense à ce lieu de tourments où je devrais déjà être, si je n'avais pas été préservé par la divine bonté.

CINQUIÈME JOUR DES EXERCICES.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Sur l'imitation de Jésus-Christ.

I. L'une des causes pour lesquelles le Fils de Dieu a voulu se faire homme a été de nous enseigner le chemin du ciel par sa doctrine et par ses exemples. Il s'est fait lui-même notre voie, comme il le dit de lui-même dans son Evangile; voie sensible, puisqu'il était homme; voie droite et sûre, puisqu'il était notre Dieu. Le meilleur moyen d'assurer votre salut, c'est de cheminer par cette voie; hors de là, sachez-le bien, il ne peut y avoir pour vous de salut éternel. Jésus-Christ est le modèle de tous les prédestinés, et qui veut se sauver doit nécessairement lui être conforme et lui ressembler en l'imitant. Proposez-vous donc sa vie et sa doctrine pour modèle, et réglez votre con-

duite sur ces deux maximes : Jésus-Christ a parlé ainsi, donc il faut le croire ; Jésus-Christ a fait ainsi, donc il faut le faire. O Jésus, mon Sauveur, mon Maître et mon Dieu, quelle occasion n'ai-je pas de me confondre en confrontant avec votre vie ma vie passée ! Je devrais être doux et humble de cœur comme vous, pauvre et détaché du monde comme vous, obéissant comme vous, etc., et cependant je suis tout le contraire ; je suis vain, superbe, impatient, excessivement attaché à ma propre volonté et aux plaisirs même les plus dangereux de cette vie. Ma croyance, et il me semble que c'est vrai, est conforme à celle que vous m'enseigniez par votre doctrine ; mais mes œuvres ne sont pas conformes à celles que vous m'enseigniez par votre exemple. Et de quoi me servira-t-il de croire votre doctrine, et de ne pas suivre les exemples de votre vie ? Ma croyance ne fait qu'aggraver ma malice, et justifiera elle-même ma damnation éternelle. Je veux donc vous imiter en effet, et m'efforcer désormais de me conformer en tout à vous. Vive Jésus dans mon âme ! vive Jésus dans mon cœur ! vive Jésus même dans mon corps !

II. Toute la perfection à laquelle, comme religieux, vous êtes obligé d'aspirer, se réduit à aimer Jésus-Christ de toutes vos forces. Mais comment pouvez-vous vous imaginer qu'il a votre cœur, si vous ne voulez pas vous appliquer à l'imiter ? Cette imitation, persuadez-vous-le bien, est en toute façon nécessaire ; et pour vous y appliquer, figurez-vous que le Père éternel vous dit ce qu'il disait à Moïse : *Inspice, et fac secundum exemplar*. Regarde, religieux, mon Fils comme ton modèle, et tâche d'imiter sa vie. Proposez-vous de lui ressembler dans toutes vos actions.

Entrons dans les détails. Dans les œuvres qui regardent le culte divin, ayez Jésus-Christ devant les yeux, en considérant avec quel respect, avec quelle humilité, avec quelle ferveur, avec quelle attention il faisait les choses qui regardaient l'honneur de son Père. Dans la conversation, considérez avec quelle modestie, quelle douceur, quelle affabilité, quelle discrétion il se comportait, civil, agréable, charitable pour tous. Et les actions naturelles elles-mêmes, comme le boire, le manger, le dormir, considérez de

quelle tempérance, de quelle modération et de quelles nobles intentions il les accompagnait. Priez-le de vous assister de sa grâce, afin que vous ne le perdiez jamais de vue, et que vous le preniez en tout pour votre modèle, en mettant votre vie en parfaite harmonie avec la sienne.

EXAMEN PRATIQUE

— Pour le matin du cinquième jour.

Sur le vœu de chasteté.

Le vœu de chasteté est un sacrifice que nous faisons à Dieu de notre corps en lui promettant solennellement de nous abstenir de tous les plaisirs charnels, même de ceux qui pourraient être permis. Par ce vœu, l'âme devient l'épouse de Jésus-Christ. Or, de même qu'une épouse n'est pas maîtresse de disposer ni de son corps ni de son cœur, mais les doit tous deux à son époux, de même l'âme religieuse ne peut ni salir son corps par des plaisirs déshonnêtes, ni salir son cœur par un amour profane, sans violer

la fidélité qu'elle doit à son céleste époux. Et comme de toutes les vertus c'est celle qui a les ennemis les plus furieux à combattre, examinez 1^o si, pour garder sans tache le lis de la chasteté, vous vivez dans la crainte, connaissant le péril où vous jette l'ennemi que vous portez toujours avec vous et qui n'est autre que vous-même dans votre propre corps... si vous veillez... et si vous vous fortifiez contre les tentations par l'oraison... la mortification... et la garde des sens.

Examinez 2^o, par rapport à vos sens, si votre langue s'échappe quelquefois en paroles mondaines... non entièrement chastes, ou équivoques, qui puissent présenter un sens immodeste... Certains mots dans la bouche d'un séculier ne sont que des lazzi ; mais dans la bouche d'un religieux, dit saint Bernard, ce sont autant de blasphèmes... Examinez si vous tenez des discours qui ne soient pas convenables à votre état : par exemple, si vous parlez de la beauté de quelque personne, surtout d'un autre sexe... si, quand vous traitez des cas de conscience qui ont rapport à cette matière, vous ne dites absolument que ce que la nécessité exige,

avec horreur de la volonté, en peu de paroles qui soient modestes, et toujours dans les bornes de la bienséance, aimant mieux ne pas comprendre ou n'être pas suffisamment compris que de trop l'être... On peut enseigner le mal dans le moment même qu'on en a parlé pour le détester.

Examinez 3°, par rapport à vos oreilles, si vous prenez des précautions pour ne pas écouter certains discours qui pourraient souiller la pureté de votre cœur... Il n'est rien, dit saint Paul, qui puisse plus facilement corrompre les bonnes mœurs que les mauvais discours, parce qu'ils sont prompts à transmettre les objets des oreilles à l'imagination, de l'imagination à l'entendement, et de l'entendement à la volonté. Et partant s'il vous arrive d'entendre certain conte obscène, bien que facétieusement débité, sachez que c'est de votre part un scandale que d'en rire... Il ne suffit pas de montrer à l'extérieur que vous n'avez pas de l'inclination pour de telles plaisanteries ; mais vous devez donner des marques de votre déplaisir et de votre dégoût, et changer de discours ou corriger les parleurs imprudents.

Examinez 4°, par rapport à vos yeux, si vous les laissez s'évertuer en toute liberté ou à lire des livres qui traitent d'impureté ; même pour étudier ces matières, si vous ne le faites que par un seul motif de curiosité, et si, quand la nécessité l'exige, vous prenez les précautions nécessaires... ou à considérer des peintures déshonnêtes quand vous allez chez les séculiers, ou à regarder en face des femmes et d'autres objets dangereux... Un regard suffit pour faire à l'âme une plaie mortelle. Faites avec vos yeux le pacte que Job avait fait avec les siens, de ne jamais fixer aucune femme.

Examinez 5°, par rapport au toucher, si vous vous abstenez de toucher sur vous-même, sans nécessité, ces parties que la modestie vous défend de toucher, ou sur les autres les mains et la face, que la bienséance pourrait vous permettre de toucher, mais ce que vous défend la pureté, dans la crainte d'allumer par cet acte une tentation. Pour avoir la précaution de ne jamais porter les mains sur les autres, tenez-vous sur vos gardes non seulement pour ne jamais vous toucher d'une manière déshonnête, mais encore

pour ne pas vous découvrir ni vous regarder, rougissant de vous-même, et vous rappelant toujours que votre corps est votre plus grand ennemi et que d'un coup d'œil il peut vous donner la mort. Quelquefois un religieux se plaindra que son corps se révolte malgré lui ; ce n'est pas merveille, s'il ne songe qu'à le flatter par mille délicatesses et des commodités superflues... Ce serait un miracle que la chasteté dans un religieux qui n'est pas soigneux de fuir les excès dans le manger, dans le boire, dans le dormir ; c'est ainsi que le sang s'enflamme et que les sens se révoltent. Ce qui rend très-propice à la chasteté notre genre de vie, c'est la multiplicité des jeûnes et l'assiduité aux offices : êtes-vous diligent et ponctuel sur ces deux points ?

MAXIME

Pour le matin du cinquième jour.

Faire attention à soi-même.

Attende tibi : faites attention à vous-même. C'est ce qu'écrivit saint Paul à son

cher Timothée, et c'est ce que nous devons nous dire à nous-mêmes. Vouloir s'ingérer dans les affaires d'autrui, lorsque ni la charité ni la nécessité ne l'exigent, c'est la marque d'un esprit ou superbe, qui veut faire le suffisant pour tout, ou du moins fort imprudent, qui ne pense pas à ce qui lui peut advenir. On croit quelquefois bien faire en s'ingérant dans certaines affaires du monde, surtout quand les séculiers le demandent par charité et sous le prétexte de la gloire de Dieu ; mais il ne faut pas se fier aux apparences, parce que peu à peu on s'embarasse, et on se met sur les bras des affaires dont la réussite est bien épineuse. La gloire que Dieu attend et veut de nous, c'est que nous vivions en religieux, et ce n'est pas l'affaire d'un religieux que d'entreprendre des mariages, des négociations, des arrangements de procès. Deux disciples ayant demandé la permission à Jésus Christ d'aller assister leur vieux père et de terminer certains arrangements de famille, le Sauveur leur répondit : Laissez aux morts le soin des morts, c'est-à-dire laissez aux séculiers le soin des choses du siècle ; et quiconque,

après avoir mis la main à la charrue, tourne la tête en arrière, n'est plus apte au royaume de Dieu. Précautionnons-nous donc contre les intrigues du siècle, sous quelque prétexte que ce soit, et dans le cas où notre intervention serait nécessaire, ne la donnons jamais qu'après une mûre délibération et avec le mérite de la sainte obéissance.

Attention à nous non seulement en évitant de nous mêler des affaires du monde, mais même de jamais les savoir. Elle est trop indigne d'un religieux cette démangeaison de vouloir connaître tout ce qui se passe dans le monde ; et si nous ne mettons pas tous nos soins à la réprimer, elle deviendra en nous une habitude, au point que nous n'aurons rien autre à la bouche en abordant qui que ce soit que de demander ce qu'il y a de nouveau : demande honteuse dans un religieux, qui doit rougir qu'on lui demande des nouvelles, mais bien plus encore d'aller à la quête des nouvelles. *Quid ad te ? tu me sequere*, nous dit Jésus-Christ, comme à saint Pierre. Qu'il en soit ce qu'on voudra des actions d'autrui ; *quid ad te ?* que nous importe ? Appliquons-nous à servir Dieu, c'est

là notre affaire. Que vous importe de savoir les traités des princes, l'issue de la guerre, les nouveautés du pays?

Faisons attention à nous-mêmes non seulement en réprimant la curiosité pour les choses du siècle, mais encore pour celles du cloître. Quelle misère dans un religieux que d'être sans cesse aux écoutes pour savoir tout ce qui se passe dans un couvent, où est allé un tel, avec qui, pour quelle affaire ! Quelle misère dans un religieux que de vouloir connaître tout ce qui se dit, et, s'il était possible, tout ce qui se pense ; qui s'ingère dans le gouvernement, dans l'économie, dans les dispositions, et jusque dans les intentions des supérieurs ! Mais *quid ad te ? attende tibi.*

O la belle maxime, plus propre que toute autre à maintenir la paix dans l'âme, que de savoir se dire à soi-même dans les circonstances : *Quid ad te ?* Deux religieux parlent en secret, et vous seriez curieux de savoir quelles affaires ils traitent ; dites-vous à vous-même : *Quid ad te ?* Un tel va dans la cellule du supérieur : *Quid ad te ?* Ce bâtiment n'est pas bien, on devrait le faire autrement ;

Quid ad te? Il faudrait que le supérieur envoyât, que le clerc fît, etc. : *Quid ad te?* Dites-vous à vous-même : Que m'importe tout cela? Pourquoi veux-je faire le docteur? *Attende tibi* : faisons attention à nous-mêmes, n'examinons que nous-mêmes, ne censurons que nous-mêmes, ne jugeons que nous-mêmes ; nous avons peut-être assez de quoi nous occuper de nous-mêmes, sans perdre le temps à ce qui ne nous regarde pas.

La racine de tout cela, c'est la curiosité, et la racine de la curiosité, c'est l'oisiveté. Quand un marchand est occupé dans sa boutique, il ne demande jamais : Qu'y a-t-il de nouveau? On ne l'entend jamais dire : Oh ! quelle chaleur ! oh ! quel froid ! parce qu'il est tout absorbé dans le gain ; et si quelqu'un s'avise de lui demander ce qu'il y a de nouveau, il lui répond qu'il n'a pas le temps, qu'il a d'autres choses à faire. Il en est de même du bon religieux, qui a toujours de quoi s'occuper en trafiquant pour l'éternité.

DEUXIÈME MÉDITATION

Pour le matin du cinquième jour.

Sur l'incarnation du Verbe.

I. L'homme devait une satisfaction à la justice divine pour le péché qu'il avait commis, et l'unique remède à ce mal, c'était qu'un Dieu se fit homme. Réunissez ensemble les mérites de tous les anges, et les pénitences passées, présentes et futures de tous les hommes; tout cela n'a qu'une valeur bornée et ne suffit pas pour compenser la malice d'un seul péché, qui est infinie, en tant qu'offense de Dieu. Si Dieu ne s'était pas fait homme, l'homme ne pouvait pas se sauver; car l'incarnation du Verbe était l'unique moyen d'obtenir le pardon du péché, puisque c'était l'unique moyen de satisfaire à la justice divine. Or, qui aurait jamais cru qu'un Dieu dût se faire homme pour le salut de l'homme? L'homme ne le méritait pas, Dieu ne le devait pas. L'homme étant une créature si vile, comparée à Dieu,

qu'importait à Dieu que tout le genre humain se damnât? Supposé qu'il n'y ait pas d'autre moyen pour ressusciter une mouche que de vous faire mouche; quand même vous le pourriez, vous diriez : Que m'importe à moi une mouche? Ce que vous diriez d'une mouche, Dieu avait mille fois plus raison de le dire de vous, et pourtant il ne l'a pas dit. Vous étiez mort par le péché, il n'y avait point d'autre moyen pour vous faire revivre à la grâce, sans blesser les droits de la justice divine, que l'incarnation d'un Dieu, et ce Dieu pour votre amour a voulu s'incarner. Quel excès de charité!

Quid est homo quod memor es ejus? Et que suis-je, ô mon Dieu, pour que vous daigniez tant avilir en ma faveur votre infinie majesté? Sans doute vous avez reçu ou vous recevrez de moi quelque service signalé qui vous a engagé à me payer de retour par un tel bienfait? Hélas! vous n'avez reçu de moi que des offenses, et vous daignez pour moi descendre sur la terre! J'adore et je remercie votre incompréhensible bonté; mais que vous rendrai-je en échange de tant d'affection? Vous protester de ne vouloir plus

vous offenser, c'est trop peu, et d'ailleurs c'est un devoir pour moi. Mon Dieu, en dépit de toutes les difficultés et de toutes les répugnances, je suis disposé à tout faire pour vous, bien convaincu que tout ce que je fais et puis faire pour vous n'est absolument rien en comparaison de ce que vous avez fait pour moi.

Considérez pour quel acte de vertu vous auriez le plus de répugnance, et disposez-vous à le faire ; à vous taire, par exemple, sans vous défendre, dans le cas où l'on vous accablerait sous le poids d'une grave calomnie ; à souffrir les plus atroces tourments plutôt que de dire un seul mensonge, etc.

II. Pesez les circonstances de l'incarnation en entrant avec les yeux de l'esprit sous le chaume de Nazareth, et vous n'y trouverez que les sentiments de la plus profonde humilité. L'archange Gabriel, un des premiers esprits qui entourent le trône éternel de Dieu, s'humilie aux pieds d'une Vierge. Marie, destinée à être la mère du Verbe et partant la reine du ciel, s'humilie en qualité de pauvre servante. Le Verbe, vrai Fils de Dieu, prend la nature de l'esclave et s'a-

néantit devant son Père éternel de la plus parfaite manière qu'on puisse l'imaginer. Que dites-vous, ô mon âme, en voyant de si excellents personnages s'humilier si profondément devant Dieu dans le temps même qu'ils reçoivent tant d'honneur de la part de Dieu ? Apprenez de là que plus les grâces que Dieu vous accorde sont signalées, plus votre humilité doit être profonde ; et ce n'est que par l'humilité que vous devez correspondre aux bienfaits de Dieu.

Humiliez-vous donc ; et, pour vous exciter à l'humilité, tâchez de pénétrer les sentiments d'humilité qu'eut surtout Jésus-Christ au moment où il s'incarna dans le sein de la Vierge Marie. Dans ce moment, il s'abîma jusqu'au dernier degré de l'anéantissement, et, par l'acte d'humilité le plus glorieux à Dieu, il commença à réparer le tort que l'orgueil des hommes avait fait à la divine majesté.

Offrez au Père éternel l'humilité de Jésus, et reconnaissez dans cette humilité un puissant motif de rabattre votre orgueil : le Fils de Dieu s'est humilié, s'est abaissé, s'est anéanti devant son Père ; quelle insolence

n'est-ce pas de ma part, infect vermisseau, de vouloir m'enorgueillir, me priser, m'estimer ! Demandez au Seigneur une véritable humilité.

TROISIÈME MÉDITATION

Pour le soir du cinquième jour.

Sur la naissance de Jésus-Christ,

I. Considérez Jésus dans la crèche ; voyez à quelle misère il s'est réduit pour votre amour. Il est le maître de tout l'univers, il n'a qu'à ouvrir la main pour remplir toutes les créatures de bénédictions ; et pourtant dans quelle extrême pauvreté n'a-t-il pas voulu naître ? Puisqu'il voulait naître pauvre, il pouvait bien naître à Nazareth, dans la maisonnette de ses parents, avec quelque une des commodités qu'ont tous les enfants pauvres ; mais il ne se contente pas d'une pauvreté ordinaire, il choisit pour le lieu de sa naissance une étable ; elle est écartée, ouverte de toutes parts aux intempéries de

l'hiver le plus rigoureux, et ne renferme qu'un peu de fourrage, un râtelier, un âne et un bœuf. Visitez par la pensée la sainte grotte ; vous n'y trouverez rien de superflu, mais bien au contraire la plus affreuse privation de tous les objets nécessaires.

Souvenez-vous ici de votre vœu de pauvreté, et, pour mieux vous disposer à l'observer, priez Jésus-Christ qu'après vous avoir donné l'exemple, il vous donne encore un parfait détachement de toutes les choses du monde. Confondez-vous de n'être pas arrivé, depuis tant d'années que vous êtes religieux, à supporter la privation des choses temporelles, je ne dirai pas avec allégresse, mais même avec patience. Demandez-en pardon à Dieu, et proposez-vous, à l'exemple de Jésus-Christ, de bannir loin de vous toutes les inquiétudes et les impatiences, avec lesquelles, par un monstrueux accord, vous avez jusqu'à présent voulu vivre en pauvre sans que rien vous manque, et dans la recherche de certaines délicatesses et commodités que vous n'auriez peut-être pu avoir dans le siècle.

Contemplez-vous dans l'enfant de Beth-

léem, comme le faisait notre séraphique père, et que sa nudité vous apprenne à aimer la pauvreté, à mépriser le faste du monde, à supporter les incommodités et à purifier votre cœur de toute affection terrestre. O souverain Roi des pauvres, vous qui êtes descendu sur la terre exprès pour m'enseigner par votre exemple la sainte pauvreté, rendez-moi encore digne de l'imiter.

II. Considérez la Mère de laquelle Jésus-Christ a voulu naître, et qui unissait à la qualité de mère la prérogative de vierge ; vierge plus pure avant l'enfantement, dans l'enfantement, et après l'enfantement, que ne le sont les séraphins du ciel. Il s'est soumis à toutes les misères et à toutes les faiblesses de notre vie, excepté à celle de rester neuf mois dans un sein qui l'aurait conçu par voie de génération et de délectation charnelle, pour nous montrer combien il avait d'horreur même pour l'ombre de ce qui peut ternir la pureté.

Oh ! qu'elle plaît au cœur de Jésus cette belle vertu ! Vous lui en avez fait le vœu ; mais comment l'avez-vous gardée jusqu'à présent, soit pour le corps, soit pour l'âme ?

Si la pureté a souffert en vous quelque tache, examinez quelle en est la cause, et vous trouverez dans votre peu de ferveur, qui ne sait pas user de violence pour se mortifier, la source de tous vos désordres. Cette vertu est un lis qui fleurit au milieu des épines; et si vous avez à cœur de la conserver, prenez la résolution de ne plus caresser votre corps par votre trop de sollicitude pour sa santé, et de ne plus donner à vos sens autant de liberté. Proposez-vous de mortifier tous vos penchants, qui, tout naturels qu'ils vous paraissent, peuvent être ou peuvent devenir sensuels; et faites compte de toute chose, pour petite qu'elle soit, dans une telle matière. Invoquez pour cela le secours de la Reine des vierges.

MAXIME

Pour le soir du cinquième jour.

Être maître de sa langue.

Elle est vaine, dit saint Jacques, la religion de celui qui ne sait pas mettre un frein à sa langue. Il faut donc s'y appliquer comme à

un point essentiel de la dévotion. Le bon usage de la langue consiste en deux points : savoir se taire et savoir parler. Savoir se taire, c'est chose qui semble facile, mais de toutes les sciences c'est peut-être la plus difficile. Il y a beaucoup d'écoles parmi les hommes où l'on enseigne l'art de bien parler ; mais celui de bien se taire, en temps et lieux convenables, n'a pour maître que Dieu.

Les saints pères du désert avaient coutume de dire : Qui ne sait pas se taire ne sait pas faire oraison ; qui ne sait pas se taire ne sait être ni pauvre, ni chaste, ni obéissant, ni humble, parce que l'esprit de Dieu aime le silence, et ne peut habiter dans un cœur qui n'est pas gardé par le silence. Tenez l'esprit de vin dans un flacon mal bouché, il s'évapore et ne laisse que la lie au fond du vase ; il en est de même de l'esprit de Dieu. Nous pouvons plus perdre de cet esprit pendant une demi-heure de causerie que nous n'en avons acquis pendant un mois d'oraison. L'esprit de Dieu est très-subtil et s'évapore plutôt par la langue que par tout autre sens.

Savoir se taire, c'est encore un merveille-

leux moyen pour maintenir la paix avec soi-même et avec ses confrères ; de là le proverbe : Ecoute, vois et tais-toi, si tu veux vivre en paix. Dans une communauté, on ne peut pas moins faire que de voir et d'entendre ; mais si l'on veut dire ce qu'on a entendu ou vu, que de troubles, que d'inquiétudes naissent de cette intempérance de langue ! Nous prétextons souvent la confiance pour dire ce que nous devrions taire ; mais il faut bien nous mettre dans l'esprit que la plupart du temps les secrets confiés à un ami le sont encore par celui-ci à un autre, qui à son tour les confie à son ami ; au point que la confiance a bientôt appris à tout le monde ce que tout le monde devrait ignorer. Accoutumons-nous à nous taire dans les choses graves, et persuadons-nous que ce que nous avons à dire n'est jamais aussi beau que le silence.

C'est à l'école du silence qu'on apprend l'art de bien parler ; et si la science de bien se taire comme celle de bien parler dépend des règles de la prudence, voilà la première règle que nous donnent les saints : que dans nos discours il n'y ait jamais rien contre

Dieu; et tout cela est contre Dieu qui est contre notre prochain. C'est pourquoi nous devons bannir de nos discours les satires, les médisances, les railleries. Mais il ne suffit pas de bannir le mal de nos discours, il faut encore y introduire le bien; et un religieux, selon l'avis de saint Thomas, ne devrait jamais parler qu'avec Dieu ou de Dieu. La bouche parle de l'abondance du cœur; et quand on parle de vanité, c'est une marque évidente que le cœur est plein de vanité.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'on doive faire le prédicateur en tous lieux et avec tout le monde; c'est à la discrétion de régler nos discours. Nous devons nous conformer à l'inclination de celui qui nous écoute et contribuer dans telle circonstance au divertissement des autres; mais nous devons prendre garde à ne pas lier de fréquentes conversations avec qui n'aime pas à parler de Dieu.

Quand nous parlons avec nos supérieurs, faisons-le toujours avec respect; et si nous devons avoir avec eux de longs ou fréquents entretiens, nous devons nous précautionner contre le danger de blesser la vérité en flat-

tant quelque passion, ou la charité en rapportant les défauts des autres. Dans nos conversations avec nos égaux, douceur et modestie : certains airs ou de trop grande gravité, en se tenant sur le qui-vive et ne parlant que par sentences, ou de trop grande légèreté, en ne sachant que dire des paroles oiseuses et ridicules, sont deux extrêmes messéants dans un religieux. Quel que soit celui avec lequel vous vous entretenez, tâchez de lui donner à connaître que vous n'êtes ni de ceux qui disent du mal de leurs frères, ni de ceux qui écoutent avec plaisir le mal qu'on en dit ; que vous n'êtes ni de ceux qui rapportent les paroles et les actions d'autrui, ni de ceux qui aiment à entendre les rapporteurs. C'est ainsi qu'on vit en paix et qu'on laisse les autres vivre en paix.

EXAMEN PRATIQUE

Pour le soir du cinquième jour.

On le continue sur le vœu de chasteté.

Certains péchés, bien qu'ils soient mortels de leur nature, peuvent, par la légèreté

de la matière, devenir véniels ; mais l'impureté n'admet point de légèreté de matière ; les péchés en sont toujours mortels, sauf le cas où il n'y aurait ni advertance ni consentement ; et tout péché mortel de cette nature entraîne toujours un sacrilège par la raison du vœu de chasteté. Examinez-vous premièrement par rapport à la pensée : usez-vous de diligence pour prévenir et chasser les pensées déshonnêtes, et résister dès le commencement de la tentation, en vous recommandant à Dieu et en faisant des actes contraires?... Il n'est pas besoin de s'entretenir longtemps dans une pensée déshonnête pour faire le péché : on peut pécher en un moment, si à l'advertance on joint la délectation. Si ce malheur vous était arrivé, prenez bien garde de n'être pas du nombre de ceux qui dans la confession, soit par fausse honte, soit par tout autre sentiment de respect humain, au lieu de s'accuser de la délectation morose, s'accusent seulement de négligence à chasser les mauvaises pensées. Pour faire le péché mortel, il n'est pas même nécessaire de consentir à faire la mauvaise action que le démon vous suggère ; il suffit

que l'on consente à s'arrêter avec plaisir à ce qu'il vous suggère. Ainsi on commet un péché mortel toutes les fois qu'on arrête volontairement les yeux de son âme sur un objet qu'on ne pourrait sans péché mortel regarder avec les yeux du corps, toutes les fois qu'on se figure délibérément de toucher ce qu'il serait un péché mortel de toucher avec les mains, toutes les fois qu'on entretient par la pensée des conversations qu'on ne pourrait tenir verbalement sans péché mortel. Ainsi examinez comment vous vous comportez sur ce chapitre... Une âme tiède conçoit facilement de mauvaises pensées, elle passe facilement de la pensée à la délectation, et toutes les fois qu'elle doute d'avoir péché, elle peut, à cause de sa tiédeur, résoudre son doute contre elle-même.

Examinez 2^o, par rapport à votre cœur, si vous portez à quelque personne de votre sexe ou d'un autre sexe un tendre attachement... sous quelque prétexte que ce soit... même de spiritualité... Plusieurs y ont été trompés à cause de la facilité avec laquelle un amour spirituel dégénère en amour sensuel. Si, en parlant ou en écrivant à une

personne, vous vous servez d'expressions d'amitié trop tendres ou trop brûlantes... De l'inclination on passe à la passion ; de la passion au mal il n'y a qu'un pas. Il y a inclination quand on voit avec plaisir telle personne ; quand on est fâché de ne pas la voir, il y a passion. Examinez où en est votre cœur là-dessus...

Il est facile de se complaire aux choses charnelles, si on n'en a pas de l'horreur, et on n'en a de l'horreur qu'autant qu'on chérit la chasteté. Ainsi examinez 3^e si vous aimez la chasteté ; si vous êtes jaloux de la conserver, en fuyant les occasions... et l'oisiveté, car les eaux même les plus pures ont coutume de se corrompre par la stagnation... en respectant votre propre corps comme un objet consacré à Dieu, comme un membre de Jésus-Christ, comme le temple de l'Esprit saint... et si, quand vous êtes le jouet d'une illusion nocturne, vous en avez de suite à votre réveil du regret et de l'horreur...

Examinez 4^e si vous avez quelque familiarité avec des personnes d'un autre sexe, entretenant des rapports particuliers avec

elles... des tête-à-tête dans un lieu d'où l'on ne puisse vous apercevoir, ou même avec des personnes de votre sexe que leur âge et leurs grâces puissent rendre suspectes... si vous êtes assidu à visiter certaines maisons, donnant par là occasion de parler aux personnes qui, connaissant vos assiduités, ne sont pas obligées de connaître votre innocence... Il ne suffit pas de se garder du mal, mais il faut encore se garder de l'ombre même de ce mal. On calomnia bien grossièrement Jésus-Christ, on le traita de blasphémateur, de sacrilège, de magicien, mais jamais on ne lui reprocha rien contre la pureté ; lui et ses disciples se tinrent si bien sur leurs gardes, qu'on ne put jamais former contre eux le moindre soupçon. Et vous?...

PRATIQUE DE SENTIMENTS

Pour le cinquième jour.

La vie de Jésus-Christ est un idéal de la plus sublime sainteté ; si je dois l'imiter, comme j'y suis obligé, il faut, ô mon Dieu,

que vous-même y mettiez la main, parce que je me sens entièrement incapable de faire aucun bien sans le secours de votre grâce.

Je ne désespère pas d'arriver au degré de sainteté que ma vocation exige ; mais, pour obtenir cette grâce de Dieu, il faut persévérer dans la prière. Je prierai donc et je prierai sans cesse tant que je vivrai ; c'est un bien si grand que le bien que je désire, et j'espère que pour l'obtenir tous les travaux ne sont rien.

Je prendrai pour sujet de mes méditations la vie de Jésus comme étant celle qui doit être la règle et le modèle de ma vie ; c'est là que je retrouverai toujours tout ce qui est nécessaire pour ma sanctification et mon avancement dans toutes les vertus.

Je ne trouve en Jésus-Christ qu'humilité, et je ne découvre en moi qu'orgueil. Quelques efforts que je fasse pour extirper la vaine gloire de mon cœur, je m'aperçois dans certaines rencontres qu'elle y règne plus que jamais. Que dois-je faire ? espérer en Dieu, lui être fidèle en combattant les mouvements de cette passion altière, et sa grâce ne permettra pas que je succombe.

Jésus-Christ est le modèle qui m'a été mis sous les yeux par son Père éternel, afin que je le retrace en moi-même. Je dois donc imiter ses vertus, et plus j'imiterai ses vertus, plus j'aurai de ressemblance avec ce divin modèle.

Ce divin portrait que je dois retracer en moi, je ne puis le retracer, ô mon Jésus; vous seul pouvez graver dans mon cœur votre parfaite image; faites-le donc comme un excellent peintre qui tire de ses mains son propre portrait.

Au jour du jugement, il n'y aura qu'une différence entre les élus et les réprouvés, c'est que les élus seront semblables à Jésus-Christ par l'imitation de sa vie, et qu'une vie opposée ne donnera aux réprouvés aucun trait de ressemblance avec ce divin modèle. C'est à cette imitation seule que ma prédestination est attachée. Pas besoin de chercher tant de moyens de sanctification, un seul est nécessaire; c'est de m'efforcer d'imiter Jésus-Christ.

C'est le désir, c'est la volonté, c'est le commandement de Dieu que j'imité l'Homme-Dieu dans l'humilité, la pauvreté, la

chasteté, l'obéissance et les autres vertus ; il sait bien lui-même que sans son secours je ne puis pas accomplir sa volonté, et s'il me le commande, c'est une preuve qu'il veut m'aider à accomplir son commandement. Mais ce secours je dois l'implorer et je l'implorerai sans cesse. Toutes les fois que je dirai au *Pater* : *Fiat voluntas tua*, ce sera pour demander que cette sainte volonté s'accomplisse en moi, que je sois humble, pauvre, chaste, obéissant, comme c'est mon devoir de l'être, à l'imitation de Jésus-Christ.

Je veux suivre mon Seigneur partout où il me conduira, soit au Thabor, soit au Calvaire, le suivre pendant la vie pour le suivre encore à l'article de la mort, puisqu'il est venu au monde pour m'enseigner à bien vivre et à bien mourir. Sa mort est la plus belle de toutes les morts, comme sa vie est la plus belle de toutes les vies. Quelle belle vie que de vivre avec Jésus-Christ ! avec Jésus-Christ qu'il est beau de mourir !

Je devrais mourir de confusion en voyant d'un côté le Dieu de majesté qui s'anéantit en prenant la forme de l'homme, le Dieu de

sainteté qui s'anéantit en prenant la figure de pécheur, le Dieu de gloire qui s'anéantit en revêtant notre misérable nature ; et de l'autre le plus vil vermisseau de la terre, un démon tel que moi, qui s'enfle d'orgueil et d'estime de soi-même, et qui veut passer pour un personnage, quoique pur néant.

Je sens un grand désir d'avoir l'humilité, puisqu'elle est la vertu la plus chère à Jésus, celle qui l'a le plus caractérisé, comme aussi parce que j'en ai un extrême besoin et qu'elle m'est absolument nécessaire. Quand même je ne retirerais d'autre fruit de ces exercices qu'un petit grain d'humilité, je devrais m'estimer heureux. C'est un pur don de Dieu, et je l'espère comme une grâce que Jésus-Christ m'a méritée par l'exercice continuel de la plus profonde humilité.

SIXIÈME JOUR DES EXERCICES.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Sur la vie privée de Jésus-Christ.

I. Bien que Jésus-Christ fût descendu du ciel pour travailler à la conversion du monde, il mène pourtant une vie inconnue et obscure, durant l'espace de trente ans, dans la boutique d'un pauvre artisan. Pourquoi laissait-il s'écouler un si long espace de temps sans exercer sa sublime mission, lui qui avait un champ si immense pour exercer ses merveilleux talents? Oh! qu'ils sont sublimes au cœur qui les pénètre, ces mystères! Il semblait que Jésus-Christ ne fit rien dans cette vie cachée; et cependant il ne cessait de faire l'action la plus grande et la plus glorieuse à Dieu, en accomplissant toujours la volonté de son Père éternel. Dès qu'il s'agissait de cette volonté, tout le reste lui était

étranger. C'est uniquement pour l'accomplir qu'il était venu au monde ; et c'est à l'exécution de cette seule volonté qu'il donnait une héroïque application : *In his quæ Patris mei sunt, oportet me esse*. Quelle leçon pour vous !

Dût le monde entier se révolter contre vous, vous bafouer, vous blâmer, vous devez néanmoins faire tout ce que Dieu vous commande et vous inspire pour sa gloire. Mais le faites-vous ? Combien de fois ne différez-vous pas d'accomplir les volontés de Dieu, soit par respect humain, soit par une malheureuse tiédeur ? Sachez que l'amour de Dieu ne consiste pas en pures paroles et en stériles affections, mais à faire sa volonté. Il est vrai que cela demande une grande vigilance ; mais recommandez-vous à Dieu : si vous êtes faible, sa grâce peut fortifier votre faiblesse.

Ainsi résigné à la volonté de son Père, et sans se soucier que sa vie fût brillante ou obscure, Jésus-Christ, nous dit l'Evangile, croissait en vertu et en âge. O mon Dieu, je vois en moi tout le contraire : plus je crois en années, plus je décrois en vertu ; plus

vous multipliez vos grâces, plus je multiplie mes infidélités. Où sont les vertus qu'on m'a enseignées au noviciat ? Je les ai perdues, au lieu de les accroître et d'en acquérir de nouvelles. O mon Dieu, faites-moi la grâce de me rendre au moins ce degré de ferveur que j'avais étant novice. Je veux commencer dès aujourd'hui une vie nouvelle, comme si je ne faisais que d'entrer en religion, et m'appliquer sérieusement à la pratique des vertus.

II. La vertu qui éclata le plus en Jésus-Christ jusqu'à l'âge de trente ans fut l'obéissance à la sainte Vierge et à saint Joseph : *Et erat subditus illis*. Sa vie se résume en ces deux mots de l'Evangile. Il avait l'autorité et le talent de commander, et néanmoins il a voulu obéir pour vous donner l'exemple, et par son exemple vous exciter à l'imiter.

Vous avez promis obéissance à Dieu par l'émission de ce vœu. Mais comment obéissez-vous ? avec quelle ponctualité ? avec quelle soumission de volonté et de jugement ? N'avez-vous jamais contrarié vos supérieurs en prétendant qu'ils s'accommodassent à vos inclinations ? Combien de fois,

même en obéissant, n'avez-vous pas eu d'autre motif que la nécessité, la convenance ou une vaine prudence? Confondez-vous de vous voir si éloigné de l'obéissance parfaite de Jésus-Christ, qui proteste n'être pas venu au monde pour faire sa volonté, quelque sainte qu'elle fût, mais uniquement celle de son Père, en obéissant à Joseph et à Marie. Repentez-vous d'avoir dérobé à Dieu cette liberté que vous lui avez offerte par vœu; offrez-la-lui aujourd'hui avec une entière abnégation de vous-même, et proposez-vous de vouloir être à l'avenir obéissant en tout, dans les petites choses comme dans les grandes, dans les pénibles comme dans les faciles, reconnaissant dans vos supérieurs la volonté seule de Dieu.

EXAMEN PRATIQUE

Pour le matin du sixième jour.

Sur le vœu d'obéissance.

Le vœu d'obéissance est un sacrifice que l'homme fait de lui-même, c'est-à-dire de sa propre volonté, en la soumettant à la vo-

lonté de l'homme pour l'amour d'un Dieu qui s'est soumis à l'homme par amour pour l'homme. C'est là le vœu qui constitue proprement le religieux ; et c'est aussi le plus agréable à Dieu, puisque par celui de pauvreté on ne lui offre que les biens du monde, par celui de chasteté que les plaisirs charnels, tandis que par le vœu d'obéissance on lui offre la liberté, qui est le plus noble et le plus précieux apanage de l'homme.

Examinez 1^o comment vous vous conduisez dans l'observance de ce vœu : si vous refusez d'obéir à quelque ordre des supérieurs... si vous obéissez de mauvaise grâce et comme par force, en murmurant et en vous plaignant des ordres qui ne sont pas conformes à vos inclinations... si vous répondez aux supérieurs avec arrogance et avec peu de respect... si vous en dites du mal pendant leur absence... si vous murmurez contre eux... si vous les discréditez auprès des séculiers en découvrant quelqu'un de leurs défauts... si vous avez eu recours aux séculiers pour obtenir des supérieurs quelque obéissance, employant ce moyen pour obliger les supérieurs à vous accorder

ce qu'ils vous eussent refusé autrement. Souvenez-vous ici de l'excommunication fulminée par le Pape et de la malédiction de Dieu intimée par le prophète Isaïe : *Væ qui descendunt in Ægyptum ad auxilium*. Examinez si vous donnez aux supérieurs occasion de s'attrister, en vous voyant capricieux et opiniâtre... si vous refusez d'obéir sans de justes raisons. Toutes les désobéissances recouvertes du manteau de la nécessité ou de la volonté des supérieurs mal interprétée, toutes les permissions extorquées par des détours, mensonges, artifices, toutes les flatteries, insinuations, caresses, employées pour faire condescendre les supérieurs à vos desseins, tout cela, si vous vous l'êtes permis, sera pour vous la matière d'un compte bien terrible au tribunal de Dieu... Toutes les obédiences que vous mendiez pour des voyages sous de vains prétextes sont de véritables désobéissances, et ne sauvent qu'aux yeux du monde le crime d'une apostasie.

Examinez 2^o si vous vous obstinez pour ce qu'on ne juge pas à propos de vous accorder, comme d'aller dans tel lieu... avec tel compagnon... dans le temps qui vous

plaît davantage... de rester dans tel couvent, dans telle chambre... de ne vouloir faire que tel emploi, et de n'en vouloir point d'autre... Ce n'est pas là obéir à Dieu, mais prétendre que Dieu vous obéisse. Si, en matière d'obéissance, vous voulez faire le théologien pour soutenir certains points ou certaines pointilleries; par exemple : Dans tel ou tel cas, je ne suis pas obligé d'obéir... Cela ne me regarde pas... Le supérieur ne peut pas me donner cet ordre... Cela est une nouveauté, une extravagance... C'est l'usage... Ce n'est pas l'usage... J'en appelle... J'écirai au provincial... au général... Et faisant ainsi le vaillant, vous voulez faire baisser pavillon à qui tient à votre égard la place de Dieu... Notre obéissance n'a pas d'autres bornes que le péché, et nous sommes obligés d'obéir en tout ce qui n'est pas péché. En faisant profession, nous n'avons pas fait vœu de faire ce qui est ou ce qui n'est pas d'usage, mais d'obéir. Le supérieur peut parfois se tromper en vous donnant un ordre dicté par l'injustice ou par l'imprudence; mais vous ne vous trompez jamais en obéissant. Et vous avez tou-

jours tort de ne pas vouloir obéir sans raisonner. Souvenez-vous que Dieu vous jugera sur ce vœu. Il vous jugera encore si vous avez donné des conseils contraires à ce vœu... en donnant raison aux autres, en formant leurs passions par de vaines probabilités qu'ils n'étaient pas tenus d'obéir... en rendant odieux les supérieurs, et en occasionnant des antipathies et des manques de respect à leur égard.

Examinez 3^e si vous arrêtez parfois votre esprit sur certains raisonnements, vous proposant quelques cas et disant : Si le supérieur me commandait telle chose, disposait de moi de telle manière, je dirais, je ferais, j'aviserais, imaginant des témérités... et refusant d'obéir. C'est dans ces actes intérieurs qu'est toute la malice, et il faut s'en garder, et parce qu'ils sont coupables devant Dieu, et parce que si l'on n'en réprime pas la malice intérieure, quand viendra l'occasion, elle se traduira facilement en actes extérieurs... Si vous êtes de ceux qui ont de larges et fausses doctrines contre la perfection du vœu... en ne vous croyant pas tenu à l'obéissance dans les petites choses... C'était peu

que ce morceau de pomme que mangea Adam, et pourtant le Seigneur en fut gravement offensé, parce que ce n'est pas seulement à la gravité ou à la légèreté de la matière qu'on mesure le péché de la désobéissance, mais à l'acte de notre volonté qui refuse de se soumettre à celle du supérieur, contre la promesse solennelle que dans la profession nous en avons faite à Dieu.

MAXIME

Pour le matin du sixième jour.

Observer parfaitement ses vœux.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? Vota mea Domino reddam, coram omni populo ejus. Le prophète David s'écriait : Que rendrai-je au Seigneur pour tant de bienfaits dont il m'a comblé? J'accomplirai mes vœux et je m'en ferai gloire. Nous aussi nous devons avoir ces nobles sentiments. La profession des vœux constitue, il est vrai, le religieux ; mais ce n'est que leur parfaite observance qui constitue

le bon religieux. Nous sommes religieux dès que nous avons fait vœu de pauvreté, de chasteté, d'obéissance ; mais nous ne serons pas de bons religieux tant que nous ne nous efforcerons pas d'être parfaitement pauvres, parfaitement chastes, parfaitement obéissants. Le religieux qui, en matière de vœux, ne veut fuir que le péché mortel et se gouverner d'après ces maximes : penser à cela, pourvu qu'on n'arrive que jusque là, ce n'est pas un péché mortel ; faire ou dire cela, pourvu qu'on ne passe pas outre, ce n'est pas un péché mortel, ce religieux n'ira pas loin sans tomber dans un péché mortel. Dans le juste milieu, qui consiste à ne vouloir être ni parfait ni relâché, on ne peut pas rester stationnaire. Il cessera bientôt d'être bon religieux celui qui se contente de n'être pas mauvais, et il en viendra au point de n'avoir qu'un fantôme de religion celui qui ne s'efforce pas de devenir un parfait religieux, en s'appliquant à la parfaite observance de ses vœux ; mais pour cela il faut les aimer, puisqu'il n'y a que l'amour qui puisse nous engager à leur parfaite observance. Si nous aimons nos vœux,

nous ferons notre trésor de la pauvreté, nos délices de la chasteté, et notre gloire de l'obéissance.

Le vœu de pauvreté nous oblige à n'avoir rien en propre et à retrancher le superflu dans les choses qui sont à notre usage ; mais l'amour de la pauvreté fait que nous sommes contents de manquer même du nécessaire, et nous engage à ne jamais nous plaindre des privations, à ne rechercher dans notre nourriture, dans nos vêtements, dans la cellule, dans les meubles, que ce qu'il y a de plus abject et de plus vil, et à nous réjouir d'autant plus que nous aurons plus d'occasions d'exercer la pauvreté. Quand on aime cette vertu, on fait pour la conserver et l'augmenter ce que font les avares pour conserver et augmenter leurs trésors. La passion que l'avare a pour les richesses le rend inquiet et industrieux pour devenir de plus en plus riche ; nous aussi, si nous aimions la pauvreté, cet amour nous rendrait ingénieux pour devenir toujours de plus en plus pauvres.

Le vœu de chasteté nous oblige à éviter tout plaisir impur de la chair ; mais l'amour

de la chasteté fait que, peu contents de la simple pureté du corps, nous aspirons encore à la pureté de cœur ; elle nous rend jaloux de cette vertu angélique, et nous inspire de la crainte pour tout ce qui peut la ternir. Amitiés tendres, visites, lettres, régals, familiarités, entretiens des femmes, tout est suspect ; et l'amour de la chasteté nous fait éviter tout cela, et embrasser de plus l'oraison, la retraite, la pénitence, les austérités, comme les moyens les plus propres à la conserver sans tache. En un mot, celui qui aime la chasteté ne se contente pas de fuir le vice opposé, mais il a en horreur et en abomination l'ombre seule de ce vice, et il est plus jaloux de cette vertu que ne le sont d'une vaine beauté les amants les plus passionnés du monde.

Le vœu d'obéissance nous oblige à faire tout ce que le supérieur nous commande ; mais l'amour de l'obéissance ne nous permet de ne vouloir que ce que veut le supérieur ; il nous donne une généreuse promptitude pour obéir soudain au commandement, une bonne volonté pour obéir avec joie, une vertueuse indifférence pour obéir

en tout et à tous, quel que soit le supérieur, qu'il soit jeune ou vieux, docte ou ignorant, poli ou grossier, de notre goût ou non, et pour obéir avec un esprit aveugle, sans discourir ou raisonner sur le commandement.

Cet amour de nos vœux nous est absolument nécessaire pour arriver à cette perfection à laquelle nous sommes obligés de tendre, parce que l'amour de la pauvreté, de la charité, de l'obéissance, allume en nous le désir d'acquérir les vertus ; le désir nous fait rechercher avec une ardeur efficace tous les moyens les plus opportuns pour les acquérir, et par l'usage des moyens parvenir à la jouissance de ce qu'on aime et désire. Sans amour point de désir, rien sans amour.

DEUXIÈME MÉDITATION

Pour le matin du sixième jour.

Sur la vie intérieure de Jésus-Christ.

I. Les œuvres extérieures de Jésus-Christ furent toutes parfaites ; aussi l'Évangile nous

dit qu'il a bien fait toutes choses. A examiner toutes ses actions, depuis la plus petite jusqu'à la plus grande, on n'en peut trouver aucune qui n'ait été parfaitement réglée ; mais ce qui augmentait merveilleusement leur dignité et leur prix, c'est qu'elles étaient toutes animées de la sainteté intérieure de l'esprit. Ses actions extérieures étaient basses en elles-mêmes ; mais il leur donna à toutes une héroïque grandeur, en les dirigeant à la gloire de son Père éternel.

Jetez un coup d'œil sur le cœur de Jésus-Christ : il est la vraie voie de la sainteté. Dans les exercices de la régularité religieuse, tout est commun à l'extérieur de l'observance régulière. Néanmoins entre les uns et les autres la différence est grande : les uns sont les bien-aimés de Dieu, les autres lui sont abominables. Pourquoi ? C'est parce que l'intérieur seul distingue les religieux devant Dieu.

Prenez donc la résolution de faire à l'avenir les actions de la vie commune, pour petites qu'elles soient, avec la plus grande ferveur d'intention, et de pratiquer souvent dans le secret de votre cœur les actes des

plus parfaites vertus de charité, d'humilité, de résignation, de confiance, etc. Vous pouvez le faire en tout lieu, en tout temps, même en ne faisant rien.

II. Les intentions de Jésus-Christ furent toutes pures dans leur exécution, parce qu'il les dirigeait toutes à la gloire seule de Dieu ; elles furent universelles, parce qu'il les étendait à tout ; en sorte qu'il n'était aucune de ses actions même les plus basses, comme le manger, le dormir, et d'autres semblables, qui ne fût dépouillée de sa bassesse naturelle par l'acte d'une sublime intention. Et voilà pourquoi sa vie, tout en paraissant commune à l'extérieur, était intérieurement tout extraordinaire par les admirables dispositions de son cœur ; aussi le psaume 44, en parlant de la Sagesse incarnée, nous dit que toute sa gloire est intérieure.

Voilà le noble modèle digne de votre imitation. Proposez-vous dans toutes vos actions l'honneur et la gloire de la divine majesté ; proposez-vous de ne travailler purement et uniquement qu'à faire sa sainte volonté. De même qu'à l'extérieur vous devez tâcher d'agir comme vous pensez qu'agirait

Jésus-Christ, efforcez-vous aussi d'agir avec toutes les plus sublimes intentions qui l'animaient. Plus vos intentions seront surnaturelles, plus vos actes extérieurs seront agréables à Dieu. Eh ! que de mérites vous acquerrez ainsi pour le ciel ! Rougissez de votre vie passée, pendant laquelle, après avoir déjà fait des milliers d'actes religieux, mais purement extérieurs, par coutume, vous en avez perdu le mérite, parce que c'étaient les actions naturelles ou morales d'un homme, et non les actions surnaturelles d'un religieux. Priez Jésus-Christ de vous accorder son esprit, et de vous revêtir de ce nouvel homme intérieur sans lequel tout l'extérieur ne mérite pas pour l'éternité.

TROISIÈME MÉDITATION

Pour le soir du sixième jour.

Sur la conversion de Madeleine.

Madeleine était une femme scandaleuse et prostituée aux vanités. Quand se convertit-

elle? *Ut cognovit*, dit l'évangéliste saint Luc. A peine eut-elle connu Jésus qu'elle le chercha, et, sans tarder un moment, elle alla se jeter à ses pieds. Uniquement attentive à la grâce qui la sollicitait, elle y correspondit en déplorant son malheureux état, sans pouvoir être arrêtée ni par les créatures, ni par les attachements, ni par les passions, ni par les plaisirs ou les illusions du monde. Combien de fois Dieu n'a-t-il pas fait briller sa grâce dans vos cœurs? Et vous, y avez-vous répondu avec la promptitude de Madeleine? Repentez-vous de votre lâcheté et de votre ingratitude, et pleurez avec cette pénitente aux pieds de Jésus-Christ.

Le plus grand obstacle que vous puissiez avoir pour passer d'une vie tiède et dissolue à une vie fervente et réglée, c'est le respect humain. C'était aussi la plus forte tentation qu'eut à combattre Madeleine. Croyez-vous qu'elle n'éprouva point de difficultés pour aller au logis du pharisien et paraître en posture de pénitente devant la nombreuse assemblée qui remplissait cette salle publique? Elle prévoyait bien qu'elle serait censurée et que plusieurs interprèteraient mali-

gnement cette conversion imprévue. Mais elle ne rougit pas et ne s'exempta pas pour cela d'obéir à l'inspiration divine ; de même qu'elle n'avait point eu de honte de paraître pécheresse, elle ne rougit pas non plus de paraître pénitente.

Que son exemple vous donne du courage. Si vous ne vous mettez pas au dessus du respect humain, vous ne ferez jamais un pas dans le sentier de la perfection. Il est vrai qu'on glosa sur votre compte en voyant votre changement de vie ; il y en aura beaucoup qui métamorphoseront en mélancolie, en faiblesse ou extravagance la ferveur de votre esprit. Mais tenez bon, et ne doutez pas que Dieu ne vienne en aide à votre faiblesse, et qu'il ne prenne votre défense, comme il prit la défense de Madeleine. Parlera qui voudra ; pour moi, je veux servir Dieu et lui plaire, et je m'embarrasse fort peu du qu'en dira-t-on.

Madeleine immola tout à son Dieu, monde, pompes, vanité, amour, plaisirs ; tout fut néant pour elle, et Dieu seul était son tout. Uniquement dévouée à Jésus-Christ, elle s'oublia elle-même, et fit servir

à la gloire de Dieu tout ce qu'elle avait fait servir au péché. Ses yeux, elle les employa à pleurer ses fautes, sa chevelure à essuyer les pieds du Sauveur, ses mains à châtier son corps, son esprit à concevoir de saintes pensées, son cœur à s'enivrer de l'amour divin. Sa pénitence fut entière ; elle se consacra toute à Dieu, sans réserver la plus légère affection aux choses de ce monde.

Imitez cette parfaite pénitente. Examinez de quoi vous vous êtes servi jusqu'à présent pour offenser Dieu ; vous verrez que vous vous êtes servi et des sens du corps et des puissances de l'âme. Proposez-vous de vouloir désormais vous servir de tout pour la seule gloire de Dieu. Mais que le sacrifice soit entier et sincère, parce que la réserve d'un seul attachement, recouvert d'un prétexte quelconque, appelez cet attachement ambition, honneur, amour-propre, bien-être, ou tout autre chose, peut être la cause qu'en dépit du désir d'arriver à la perfection, vous ne puissiez jamais y atteindre. Observez ce à quoi vous êtes le plus attaché, et faites-en le sacrifice à Dieu, en soumettant parfaitement votre cœur à toutes

les volontés divines. Implorez le secours de sainte Madeleine pour l'imiter dans sa pénitence comme vous l'avez imitée dans ses vanités.

MAXIME

Pour le soir du sixième jour.

Ne pas être l'esclave du respect humain.

Le respect humain est une considération indiscreète qui nous plie dans nos actions aux inclinations et au goût des hommes par la crainte que nous avons d'être méprisés ou bafoués en agissant autrement. De là vient que, par crainte des jugements et des vains discours des hommes, on laisse son devoir, ou l'on fait ce qu'on ne doit pas faire. C'est un devoir pour nous que la correction fraternelle quand la charité l'exige, la mortification des yeux surtout quand ils rencontrent un objet dangereux, la patience et la douceur quand nous éprouvons quelque contrariété ; et généralement il est de notre devoir de pratiquer même en public quelque vertu que ce soit lorsque l'occasion l'exige. Le respect humain nous fait négli-

ger les devoirs par la crainte seule de passer dans l'esprit des autres pour un scrupuleux, un original ou un esprit faible. Le même respect humain qui nous fait craindre les jaseries de quelque désœuvré est cause aussi que nous faisons ce que nous ne devons pas faire ; c'est-à-dire que nous faisons un pacte avec la médisance, l'irrévérence dans le culte de Dieu, la prévarication des constitutions, et je ne sais quel libertinage d'esprit ; et tout cela pour nous conformer à ce que font certains autres, dans la crainte d'être l'objet de leurs railleries en nous conduisant autrement. C'est le respect humain qui nous fait différer cette conversion à laquelle Dieu nous appelle, en passant de la négligence à la ponctualité, des vains babils au recueillement, de la tiédeur à la dévotion. On craint le qu'en dira-t-on ; on sait que les bons religieux en seront peints. Mais pour ne pas déplaire à quelques désœuvrés qui sont capables de nous mortifier parce qu'on abandonne leur parti licencieux, on résiste, par une vile pusillanimité, aux bonnes inspirations et aux reproches de l'Esprit saint.

Il semble que ce soit chose incompréhensible de voir dans les cloîtres sacrés, parmi des religieux qui font profession de servir Dieu, des faux-frères qui nous retirent du service de Dieu ; mais ce n'est plus une merveille, quand on lit que les apôtres furent ceux qui raillèrent et inquiétèrent davantage Madeleine pleurant aux pieds de Jésus. C'est Dieu qui permet et qui dispose avec la plus sage providence ces épreuves pour exercer notre fidélité ; un peu de réflexion et un saint courage nous feront surmonter tous les obstacles.

Serions-nous venus en religion pour plaire aux hommes et en attendre quelque récompense ? Quelle injure pour Dieu que de faire plus de cas des créatures que de son infinie majesté ! Celui qui a pour témoin de ses œuvres un roi et un serviteur ne pense point à plaire au serviteur, mais au roi ; et nous, nous voudrions plaire aux hommes dans l'instant même où nous sommes en la présence d'un Dieu qui nous voit. Les relâchés ne rougissent pas de paraître tels qu'ils sont ; et pourquoi rougirions-nous donc de paraître zélateurs de la vertu dans l'obser-

vance régulière? Combien de fois n'avons-nous pas nous-mêmes méprisé le respect humain, sans crainte du qu'en dira-t-on, lorsqu'il s'agissait de satisfaire une passion? Et maintenant qu'il s'agit de plaire à Dieu en réformant notre vie, aurions-nous assez peu d'esprit intérieur pour nous laisser vaincre par cette folle imagination du qu'en dira-t-on? Quelques uns voudront parler et désapprouver nos œuvres les plus saintes, cela peut être; mais nous n'en aurons que plus de gloire devant Dieu, devant les anges, les saints et tous les hommes de bon sens. Et de qui devons-nous faire plus de cas?

Nous serons toujours inquiets tant que nous ne nous mettrons pas en liberté pour ne reconnaître d'autre maître que Dieu. Soyez donc le maître de vous-même, faites ce que vous devez faire, et laissez parler qui voudra parler. Ce n'est pas chose étrange qu'un soldat se comporte à l'armée en bon soldat, ni qu'un bon religieux se comporte dans la religion en bon religieux.

Au contraire, quelle confusion ne sera-ce pas pour nous, à l'article de la mort, de voir

tant de bonnes inspirations auxquelles nous n'avons pas correspondu et tant de bonnes œuvres que nous avons négligées par respect humain? Croyons-nous que ce sera une bonne excuse à apporter au tribunal de Dieu pour le relâchement de notre vie que de dire : Seigneur, j'aurais bien vécu en bon religieux, si je n'avais pas craint d'être raillé par tel ou tel de mes confrères? Rappelons-nous la terrible menace que Jésus-Christ a faite dans son Evangile : Quiconque rougira de moi devant les hommes me verra rougir de lui devant mon Père éternel, et je le rejetterai du nombre de mes serviteurs en présence de tout l'univers.

EXAMEN PRATIQUE

Pour le soir du sixième jour.

Sur le vœu d'obéissance.

Lorsque dans la profession nous avons fait vœu d'obéissance, nous n'avons pas seulement immolé à Dieu l'homme extérieur, en sorte qu'il suffise de faire ou de ne pas faire, de telle ou telle manière extérieure, ce que

le supérieur nous ordonne ou nous défend ; mais nous avons surtout immolé l'homme intérieur, en offrant à Dieu toutes nos volontés, nos connaissances, nos jugements, nos inclinations et notre amour-propre. C'est lui obéir véritablement en religieux, et non à la façon des bêtes et des esclaves. Ainsi examinez 1° si vous souhaitez pour supérieurs non des hommes qui aiment à maintenir l'observance, mais des hommes qui vous passent tous vos caprices... méprisant les premiers et ne voulant pas leur être soumis... *Non te abjecerunt, sed me*, dit le Seigneur en parlant des Israélites à Samuel ; en ne voulant pas t'obéir, ce n'est pas à toi qu'ils font injure, mais à moi-même. Examinez si vous faites votre emploi plutôt par inclination que pour le mérite de la sainte obéissance... si vous vous faites violence pour surmonter les répugnances qu'on a parfois à obéir... si vous donnez des marques extérieures que l'obéissance vous fait de la peine.

Examinez 2° si vous savez compatir aux défauts du supérieur.. *Non enim habemus pontificem qui non sit circumdatus infirmi-*

tate; car nous n'avons pas un pontife qui ne soit pas entouré d'infirmité. Bien qu'il soit supérieur, c'est un homme qui a des faiblesses; et c'est une folie de prétendre qu'il soit impeccable. Examinez si vous reconnaissez dans le supérieur la personne de Dieu... ou si vous lui obéissez par des considérations humaines... si vous êtes disposé à obéir à la seule manifestation de la volonté du supérieur, sans attendre un ordre positif... si vous obéissez aux supérieurs ordinaires comme aux principaux supérieurs...

L'homme vraiment obéissant exécute avec diligence et promptitude tout ce qui lui est commandé, quel qu'il soit, en se persuadant que la voix de celui qui l'appelle à l'obéissance est la voix de Dieu. *Qui vos audit, me audit* (Luc, x, 16); celui qui vous écoute, m'écoute. En entendant le signal de l'obéissance, il ne s'arrête pas à dire : C'est trop tôt, c'est trop tard; mais il laisse aussitôt toute occupation pour ne pas perdre le mérite de l'obéissance par le retard d'un seul instant... Il sanctifie l'action extérieure par les affections de la volonté, se souve-

nant d'avoir abjuré toute volonté propre pour l'amour de Dieu... et il obéit d'autant plus volontiers que les choses commandées sont plus contraires à son goût, à l'intention de Jésus-Christ, qui s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort : *Factus est pro nobis obediens usque ad mortem* (Philipp., II, 8). Il obéit comme un bon fils obéit à son père... en soumettant son jugement à penser que tout ce qu'on lui commande est bien, et en adorant les dispositions de Dieu, bien qu'elles soient contraires à la voix de la raison... sans chercher d'autre motif de son obéissance que l'obéissance elle-même... S'il a quelques justes objections à faire à l'ordre qu'il a reçu, il les soumet à qui de droit avec humilité... avec indifférence... et résignation... sans perdre le repos de l'âme, également content d'une manière ou de l'autre... Il obéit en tous les lieux... en tout temps... dans toutes les choses qui lui sont commandées... grandes ou petites... faciles ou difficiles... agréables ou désagréables... pourvu que l'ordre qu'il a reçu ne soit pas un péché manifeste... et, dans le doute, il se conforme plutôt au jugement

du supérieur qu'au sien, sachant que, dans le cas où Dieu, pour ainsi dire, lui reprocherait une faute faite par obéissance, l'obéissance serait son excuse.

De même que celui qui ne croit pas à un article du *Credo* ne peut pas dire qu'il a la foi, croirait-il fermement à tous les autres articles, ainsi celui qui n'obéit pas dans tout ce qui lui est commandé ne peut pas dire qu'il soit vraiment obéissant, puisqu'il n'obéit pas par un motif de vertu religieuse, en n'obéissant que selon les inspirations de sa raison...

De plus, l'homme vraiment obéissant n'obéit pas seulement en tout, mais encore à tous ses supérieurs, non seulement aux bons et aux modestes, comme dit saint Pierre, mais encore aux fâcheux (I Pet., II, 18). Prudents ou imprudents... parfaits ou imparfaits, il leur obéit comme à Dieu, qui toujours mérite la même soumission, quelle que soit la personne qui nous déclare ses volontés... De même qu'il rend le même hommage à une croix de bois qu'à une croix d'or, et la même adoration à une petite hostie qu'à une grande, il a la même obéis-

sance pour un supérieur d'un talent médiocre que pour un supérieur très-instruit... pour un supérieur ordinaire que pour un supérieur gradué... Mais obéissez-vous de cette manière, universellement en tout et à tous?... promptement, sans perdre du temps, prompt non seulement à faire ce qui doit se faire, mais vous appliquant à le bien faire?... volontairement, non dans la crainte de quelque réprimande ou punition, mais par amour pour Dieu?... aveuglément, sans examiner s'il est mieux d'agir selon les vues du supérieur ou selon vos vues?... Examinez-vous et rougissez; vous n'avez rien de religieux, si vous manquez à l'obéissance. Dieu déteste vos sacrifices, vos abstinences, vos oraisons, toutes les fois que, pour faire votre volonté, vous négligez d'obéir à celle de Dieu. Vous êtes depuis tant d'années dans la religion : combien d'actes de véritable obéissance avez-vous faits jusqu'à présent?... O Dieu ! proposez-vous de suppléer aux fautes passées dans le peu de temps qui vous reste à vivre.

PRATIQUE DE SENTIMENTS

Pour le sixième jour.

Malgré tout ce que je puis faire, je ne ferai jamais de moi-même aucune œuvre qui contribue à la gloire de Dieu, puisqu'entre Dieu et moi il y a une disproportion infinie. Jésus-Christ, mon médiateur, est le seul qui m'en donne le moyen, et c'est en lui seul que je peux honorer Dieu et lui plaire.

Dieu n'aime la créature que par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, qui est son Fils et son image ; si donc je veux être un objet d'amour pour le Père éternel, il faut que je ressemble et que je m'unisse à Jésus-Christ par l'union de mon cœur et de mes mœurs. Bien que la pauvreté d'esprit, par le détachement des richesses, suffise aux séculiers, elle ne suffit pas au religieux ; il doit renoncer réellement à toutes les choses du monde pour suivre Jésus-Christ, qui est né pauvre et qui a vécu pauvre, comme il l'a promis par le vœu de pauvreté.

Quand je connaîtrai par la voix de l'obéissance que c'est la volonté de Dieu que je

m'emploie à telle ou telle chose, je dois soudain faire taire mes scrupules, et la peine que j'aurai à laisser une occupation qui m'était agréable sera compensée par le contentement que je dois éprouver en plaisant à Dieu et en faisant sa volonté.

Quand Dieu dit non, on doit se soumettre comme s'il disait oui, parce que l'obéissance, quel que soit l'ordre, doit nous mettre en paix, par la sûreté dans laquelle nous sommes de faire la volonté de Dieu.

A considérer les vertus en particulier, je trouve que je n'en possède aucune, je ne dirai pas dans un degré héroïque ou parfait, mais même médiocre, et je ne sais en vérité ni comment ni de quoi je puis avoir sujet de m'enorgueillir.

Ce qui cause dans un religieux la tiédeur spirituelle, c'est d'agir sans réflexion et par habitude ; aussi je veux toujours donner à mes actions une direction sainte et actuelle. Les choses indifférentes dites dans la conversation commune, je dois tâcher, pour qu'elles ne soient pas oiseuses, de les dire avec la prudence voulue, et de les rendre du moins en quelque sorte spirituelles, par l'intention que je dirigerai vers Dieu.

Pour m'ingérer dans les affaires même spirituelles du prochain, ce n'est pas assez du motif que de mon entremise il ne pourra résulter que du bien, mais j'ai à voir si Dieu veut que ce bien arrive par mon entremise, de la manière et dans le temps que fournit l'occasion. La vraie obéissance me fera seule discerner tout cela, en ne prenant aucun engagement sans une totale dépendance de mes supérieurs.

Les moyens efficaces pour le recueillement intérieur sont la retraite et le silence, et surtout l'attention à se proposer pour modèle la modestie et la douceur de Jésus-Christ.

Les mystères de la vie cachée de Jésus-Christ dévoilent les mystères de mon orgueil, alors que je suis si ardent à faire certains actes de vertu qui ont de l'éclat, et que je suis si négligent dans l'exercice de certaines autres vertus qui ne me mettent pas en relief, parce qu'elles se pratiquent dans l'ombre.

Avoir l'esprit de Jésus-Christ, c'est avoir ses sentiments, pour juger les choses comme il les a jugées, en regardant comme la vanité des vanités tout ce qui ne sert pas à l'éternité ; c'est avoir ses affections pour ai-

mer les choses qu'il a aimées, en embrassant ses souffrances et ses humiliations ; c'est avoir dans ses actions les motifs et les intentions qu'il avait, en dirigeant tout à la gloire du Père éternel.

Jésus-Christ a pratiqué l'humilité, la patience, la mortification, l'obéissance, surtout pour m'en persuader la pratique par son exemple ; et cet exemple, quelle force ne doit-il pas avoir sur moi, pour ne me faire trouver plus rien de difficile ?

La méditation sur la conversion de Madeleine m'encourage au mépris de tout respect humain, et je suis résolu de ne négliger aucun de mes devoirs par respect humain. Je ne vois rien qui puisse m'affermir davantage dans la paix intérieure que de ne pas faire cas du qu'en dira-t-on et des jugements des hommes.

Celui qui a un vrai désir de ne servir que Dieu seul ne se trouble et ne s'inquiète jamais. Paix aux hommes de bonne volonté. Profonde est la paix de ceux qui chérissent ta loi (Ps. 118, 65).

SEPTIÈME JOUR DES EXERCICES.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Sur l'institution du très-saint Sacrement.

I. Avant de quitter le monde, Jésus-Christ voulut faire une chose qu'il ne serait jamais venu à l'esprit de personne de lui demander, ce fut de laisser en don à nous autres hommes lui-même tout entier, en nous communiquant son corps, son sang, ses mérites, ses vertus, son âme, sa divinité, et tout ce qu'il avait de bien, d'une manière si merveilleuse que son infinie sagesse peut seule le comprendre, comme sa puissance infinie pouvait seule l'accomplir. Si dans cette vie nous voulions demander à Jésus-Christ quelque chose de plus, il pourrait nous répondre qu'il n'a plus rien à nous donner, parce qu'il nous a tout donné en se donnant lui-même tout entier dans le très-saint Sacrement.

Après une libéralité si excessive, oh ! combien votre lésinerie ne serait-elle pas monstrueuse, si vous aussi vous ne vous donniez pas à lui tout entier ! Rougissez de votre ingratitude passée, et proposez-vous de vouloir à l'avenir être à lui sans réserve. Ah ! comment ne serai-je pas tout entier à Jésus-Christ, après que Jésus-Christ s'est donné tout entier à moi ? En considérant le peu que je suis et le peu que je puis faire pour sa gloire, quand même je me donnerais tout à son service, comment ne rougirai-je pas de vouloir diminuer ce peu que je sais et que je puis faire ? Mon doux Jésus, je veux être à vous, tout à vous. Mais comment se fait-il que mon cœur, qui est si tendre pour ce qui me touche, soit si dur à entreprendre la moindre chose pour votre service ? Ah ! après tant de miracles que vous avez faits dans l'Eucharistie, faites encore celui de rendre mon cœur reconnaissant envers vous ; opérez ce miracle à l'instant, je vous en supplie pour l'amour de votre amour.

II. Considérez dans quel moment Jésus-Christ institua ce mystère si auguste ; c'est

lorsque les hommes lui préparaient la mort la plus cruelle, lorsqu'il prévoyait tant de sacrilèges, tant d'irrévérances, tant d'indignes profanations par lesquels l'homme devait l'offenser dans ce même sacrement. Néanmoins, il se disposa à tout souffrir par l'ardent désir qu'il avait de venir s'unir à nous et de gagner nos cœurs. Il a cru que la conquête de notre cœur valait bien tant de peines. Qui pourrait jamais concevoir cet excès d'amour, si la foi ne nous l'eût pas découvert ?

Mais d'où viennent en vous tant d'affections contraires ? d'où vient que , lorsqu'un Dieu désire tant s'unir à vous , vous désirez si peu vous unir à lui ; que même vous vous opposez à ses désirs, pour qu'il ne s'unisse pas parfaitement à vous ? Jésus-Christ ne peut pas s'unir à vous, si vous ne tâchez pas de vous unir à lui ; et elle est impossible cette union entre Jésus-Christ et vous, si vous êtes si attaché aux créatures, si attaché à vous-même. Prenez donc la résolution de vous détacher de tout, en demandant pardon au Seigneur de l'ingratitude avec laquelle vous avez détourné et empêché son amour,

bien loin d'y correspondre ; consacrez-vous tout à lui.

Oui , mon Seigneur Jésus-Christ , je me donne et me consacre tout à vous. Oh ! elles sont trop grandes vos miséricordes à mon égard, et qui suis-je pour que vous daigniez agréer le sacrifice de ce cœur ? Cependant, puisque vous vous en contentez , je vous l'offre ; je voudrais que ce cœur fût un cœur grand et généreux, un cœur semblable au vôtre ; du moins recevez-le chétif et misérable, tel qu'il est. Mon cœur, tu ne seras plus à moi, mais à Jésus : tout à lui, entièrement et constamment.

EXAMEN PRATIQUE

Pour le matin du septième jour.

Sur l'observance régulière.

De même que les conseils de Jésus-Christ contribuent à l'observance de ses préceptes, de même nos constitutions contribuent à l'observance de nos vœux et sont le vrai moyen que Dieu a voulu nous laisser pour atteindre à la perfection de notre état. Bien

qu'elles n'obligent pas sous peine de péché, il arrive rarement qu'on les transgresse sans faute, toutes les fois qu'on les transgresse sans permission et sans cause, par pure paresse et par négligence. Le mépris des constitutions est toujours un péché mortel, parce qu'il s'oppose à l'obligation étroite que nous avons de tendre à la perfection, et quand on méprise les moyens, on en vient à mépriser la fin. Or, le mépris a lieu quand on ne fait pas cas des constitutions, qu'on les regarde comme des minuties du noviciat, qu'on ne se soucie pas de les observer, et qu'on les transgresse habituellement pour rien, sans s'appliquer le moins du monde à se corriger. C'est là un vrai mépris, sinon en paroles, du moins en actions, ce qui est encore pis, et un religieux peut facilement tomber dans l'état du péché mortel, en les transgressant par mauvaise habitude et avec malice, lorsqu'il sait qu'il doit les observer et qu'il ne le veut pas.

Examinez donc 1° s'il y a dans les constitutions quelque ordre que vous ayez l'habitude de transgresser... bien que votre conscience vous dise souvent que vous devez

l'observer... et sans que vous ayez ni chagrin de la transgression, ni résolution de vous amender... si vous blâmez les observants, en les traitant de simples, de scrupuleux, de têtes sans cervelle... si vous vous plaignez de quelque supérieur, le taxant de rigorisme et d'indiscrétion, parce qu'il est vigilant à maintenir l'observance en corrigeant et en punissant ceux qui y manquent... si, lorsqu'on vous punit pour l'inobservance de quelque constitution, vous avez coutume de répondre d'un air d'étonnement ou de dédain : A quoi bon les constitutions ? il suffit d'observer les vœux... si vous encouragez les autres à les transgresser comme des bagatelles, débitant de larges doctrines au préjudice de l'observance régulière... et surtout au grand scandale de la jeunesse...

Si vous reconnaissez en vous quelque mauvaise habitude de ce genre, vous avez un juste motif de vous croire dans un état très-dangereux. De même qu'on ne peut pas dire qu'un riche obligé à faire l'aumône fasse un péché mortel toutes les fois qu'il refuse l'aumône à quelque pauvre, mais qu'on peut dire avec raison qu'il est en état de

péché mortel en passant des années sans la faire; de même on ne peut pas dire d'un religieux obligé à l'observance de ses constitutions qu'il fait un péché mortel en les transgressant simplement quelquefois, mais on dira avec fondement qu'il est en état de péché mortel, s'il ne se soucie pas de s'amender. Examinez-vous donc sérieusement sur ce point, surtout si de vos transgressions résultent le mauvais exemple et le scandale... et ne manquez pas de vous en accuser dans la confession avec un vrai repentir et un ferme propos... Apprenez à distinguer ce qui est péché mortel et ce qui est état de péché mortel. Le péché mortel se fait par un acte seul, d'un trait, en transgressant, par exemple, un vœu dans une matière grave. On arrive insensiblement à l'état de péché mortel par la mauvaise habitude de transgresser toujours les constitutions, sans aucun désir de se corriger, parce que de cette mauvaise habitude qu'on veut et qu'on aime est inséparable le mépris des constitutions elles-mêmes.

Examinez 2° si dans la religion vous regardez comme un fardeau ces constitutions

qui sont des faveurs et des grâces de Dieu... si vous recevez avec respect les ordres généraux... et provinciaux... si vous pratiquez les pieuses coutumes... et les pénitences en usage, comme les disciplines et les jeûnes... et avec quel sentiment... si vous écoutez avec attention et dévotion la lecture des constitutions au réfectoire... si vous en négligez quelque article, parce que vous le jugez de petite ou de nulle importance... Il n'y a pas une seule parole dans les constitutions qui n'ait été pesée avec la plus profonde maturité; et vous devez en regarder tous les articles comme très-importants, les observant tous strictement, et vous appliquant les paroles dites par le Christ dans son Evangile : *Decet nos implere omnem justitiam*; il convient que nous accomplissions toute justice. *Iota unum, aut unus apex non præteribit a lege, donec omnia fiant* (Matth., v, 18); un seul iota ni un seul point ne seront retranchés de la loi jusqu'à l'accomplissement de toutes choses. A l'article de la mort, vous serez jugé sur ce qui est écrit dans le livre des constitutions, qui sont toutes des volontés expresses de Dieu; et comme le dit saint

Paul : *Quicumque in lege peccaverunt, per legem judicabuntur* (Rom., II, 12) ; tous ceux qui ont péché contre la loi seront jugés par la loi.

MAXIME

Pour le matin du septième jour.

Etre ponctuel dans l'observance régulière.

De même que la profession et l'observance des trois vœux nous constituent dans l'état de religieux, de même l'observance de la règle de notre saint patriarche nous fait être de sa religion ; et l'observance seule des constitutions nous fait appartenir à tel ordre. Un religieux qui n'observe pas ses vœux n'est religieux que de nom. Celui qui n'observe pas la règle de notre saint fondateur n'est pas son enfant ; et celui qui n'observe pas les constitutions de notre ordre n'a en vérité de notre ordre que l'habit. Ces constitutions sont celles qui constituent notre ordre et qui le distinguent de tous les autres ordres ; et comment peut-on dire qu'un religieux soit de tel ordre, s'il ne s'inquiète pas d'obser-

ver les constitutions de cet ordre? Aussi les religions se nomment ordres parce qu'on y vit avec ordre. Que veut dire vivre avec ordre? Rien autre que de vivre dans la religion conformément aux ordres et aux statuts de la religion elle-même. Quand chacun fait ce qu'il doit dans l'endroit, de la manière et dans le temps que les constitutions le prescrivent, alors on peut dire qu'on est dans l'ordre et qu'on vit régulièrement avec ordre. Otez cet ordre, que chacun prenne la liberté de transgresser tantôt une constitution, tantôt une autre ; à l'article de la mort, nous pourrions bien dire que nous avons vécu pendant tant d'années dans le monastère de tel ordre, que nous avons porté pendant tant d'années l'habit de cet ordre, mais nous ne pourrions pas dire que nous avons été dans cet ordre, puisque c'est la seule observance de ses constitutions qui constitue cet ordre.

Quand Dieu nous a appelés avec tant de miséricorde à cet ordre, il ne nous a pas appelés à la seule observance des trois vœux, puisqu'ils sont communs aux autres religions; il ne nous a pas non plus appelés à

la seule observance de la règle de notre saint patriarche, puisque nous aurions pu l'observer dans quelque autre branche de son ordre. Mais en nous appelant à cet ordre, il nous a particulièrement appelés à l'observance de ses constitutions, puisque ce sont elles seules qui distinguent notre ordre de tous les autres ordres ; et en vérité nous ne correspondons pas à notre vocation, si nous ne voulons pas être ponctuels dans cette observance.

Il y a quelques religieux qui s'imposent des dévotions ; ils veulent tous les jours réciter telles oraisons, lire tels livres pieux de leur choix, et même parfois ils se privent de sommeil pour satisfaire à toutes les dévotions de leur choix. Qui leur commande ces choses ? Personne. Ils le font de leur propre chef ; et parce que ce sont toutes dévotions de leur choix, ils sont tellement zélés à ne pas les omettre, que s'il leur arrive d'en omettre quelqu'une, ils en ont du scrupule et s'en confessent, comme s'ils avaient manqué à une inspiration de Dieu. Mais quant aux constitutions de l'ordre, dont l'exacte observation est la volonté expresse de Dieu,

ils ne veulent pas même y faire attention, et ne passent pas un jour sans en transgresser quelques unes; ne se faisant aucun scrupule de ces innombrables transgressions, et n'en disant jamais leur *mea culpa*. Quel aveuglement d'être si zélé pour les dévotions de notre choix et si négligent dans celles qui sont la volonté de Dieu ! Je ne blâme pas, je loue au contraire les autres pieux exercices ; mais la première, la principale dévotion d'un religieux, ce doit être l'observance régulière. Les autres dévotions sont de surrogation, sans elles la piété peut se maintenir ; mais l'observance des constitutions est un devoir d'état, et sans elle on ne peut obtenir la perfection religieuse.

Pratiquons dans la religion toutes les dévotions que nous voudrons ; elles ne nous serviront de rien, si nous n'observons pas nos constitutions. Toutes les grâces que Dieu a le dessein de départir à notre ordre ne passent que par ces canaux, de même que le sang ne se communique à tous les membres du corps que par les veines. De cette observance dépend notre salut éternel ; et l'on ne doit pas s'étonner que de la trans-

gression des constitutions ne dépende encore notre éternelle ruine. Tous les religieux qui sont dans l'enfer ont commencé leur perdition par une petite inobservance ; et nous ne devons jamais regarder comme peu de chose ce qui insensiblement peut être la cause de l'abandon de Dieu dans le temps et dans l'éternité. Aimons nos constitutions, estimons-les, et prenons la résolution inviolable de les observer, songeant à l'avertissement que nous donne l'Esprit saint : *Audi, fili mi, disciplinam patris tui* ; écoute, mon fils, les leçons de ton père ; observe, ô religieux, la règle de ton bienheureux père. *Et ne dimittas legem matris tuæ* ; et ne transgresse pas la loi de ta mère ; et ne transgresse pas les ordonnances de la religion ta mère. *Ut addatur gratia capiti tuo* (Prov., 1, 8), afin d'acquérir dans ce monde une augmentation de grâce et dans l'autre la gloire éternelle.

DEUXIÈME MÉDITATION

Pour le matin du septième jour.

Sur l'agonie de Jésus-Christ dans le jardin.

I. Considérez Jésus-Christ agenouillé pour faire sa prière au Père éternel dans le jardin. Il se sent tout à coup comme abandonné de la Divinité et privé de tout appui. Il voit avec la plus profonde terreur tous les tourments que lui préparent ses ennemis, les chaînes, la flagellation, la couronne d'épines, les clous, la croix, le fiel, et une infinité de mauvais traitements. Puis, abandonné aux seules forces de sa nature, plein de dégoût, de peur et d'épouvante, il tombe dans une si violente agonie qu'il sue le sang, mais en telle abondance que, sortant de la tête, des épaules, de la poitrine et de tous les pores du corps, il vient dégoutter de toutes parts sur la terre.

Contemplez, mon âme, votre divin Sauveur tout baigné de sang, et dites-lui : Oh ! il faut que votre passion soit bien douloureuse, puisque sa seule appréhension vous fait

suer le sang; et toutefois, douloureuse comme elle l'est, vous l'acceptez par amour pour moi. Oh! que je vous en ai de reconnaissance!

Apprenez, à l'exemple de Jésus-Christ, à souffrir toutes les peines d'esprit, toutes les aridités et toutes les désolations de cœur. Oui, dussiez-vous boire pendant toute votre vie le calice d'amertume, le calice de l'adversité, des calomnies, des humiliations, des infirmités, des tentations, prenez-en la résolution, et priez Jésus-Christ de vous faire la grâce de tout souffrir pour son amour, et dites toujours, en dépit de toutes les répugnances de votre volonté : *Non mea, Domine, sed tua voluntas fiat*; que votre volonté soit faite et non la mienne. Ce fut la seule consolation qu'eut Jésus-Christ dans toutes ses transes, et elle lui suffit pour supporter avec joie l'amertume de tant de peines; elle doit aussi vous suffire.

II. Mais la cause principale pour laquelle le Fils de Dieu fait homme sua le sang fut la vue de tous les péchés qui s'étaient commis depuis Adam jusqu'à cette heure et qui devaient se commettre jusqu'à la fin du

monde. Il les vit tous avec les yeux de l'âme, non d'une manière générale, comme nous pouvons nous les représenter, mais un à un, dans leur nombre, dans leur espèce, et dans toutes leurs plus petites circonstances, comme si chaque pécheur eût été là dans le jardin à pécher sous ses yeux.

Non seulement il vit tous ces péchés avec sa pensée, mais il se les appliqua tous, comme s'ils eussent été ses péchés à lui. Jésus-Christ se considéra, dans le jardin, chargé de tous les péchés d'orgueil, de colère, d'envie, d'avarice, de luxure, et de toutes les scélératesses les plus énormes et les plus abominables du genre humain. Ah ! sous ce monde entier d'iniquités, comment devait être ce cœur si pur et si innocent ? Ce cœur si brûlant d'amour pour Dieu, dans quel état devait-il être, suffoqué par tant d'offenses de Dieu ? Comme le raisin qu'on exprime sous le pressoir, son cœur fut tellement écrasé et brisé par tant de crimes, que la véhémence de la douleur fit jaillir son sang de toutes parts ; et lui, il offrit tout ce sang en satisfaction de ces mêmes péchés à la justice de Dieu.

Parmi ces péchés étaient aussi les miens ; et combien faut-il que leur malice soit énorme, puisqu'ils ont agonisé le Fils de Dieu lui-même, et qu'ils lui ont fait suer le sang ! Mais s'il eut tant de douleur de péchés qui n'étaient pas les siens, quelle douleur dois-je concevoir, moi, des péchés qui sont les miens, que j'ai commis moi-même ? Ah ! donnez-moi la grâce, ô mon Dieu, de pleurer mes péchés avec les larmes d'une sincère contrition, et de ne cesser de les pleurer qu'en cessant de vivre. Je sais qu'avec tous mes efforts je n'arriverai jamais à vous en donner une digne satisfaction, mais je me console dans mon impuissance ; et je vous offre le cœur contrit et humilié de Jésus, je vous offre les mérites de son sang si précieux.

TROISIÈME MÉDITATION

Pour le soir du septième jour.

Sur la passion de Jésus-Christ devant les tribunaux.

I. Après avoir été pris par ses ennemis, Jésus-Christ passa toute cette nuit dans les

chaînes, servant de jouet à leur insolence. Dans la maison d'Anne, on le traite d'insensé téméraire, et en présence de tout le monde on lui donne un horrible soufflet. Dans la maison de Caïphe, ce sont mille accusations contre lui, toutes reconnues pour fausses et toutes reçues comme vraies. On tient conseil, et toutes les voix, sans en excepter une seule, votent pour la mort. Dans la maison de Pilate, il sert de risée à la plus vile canaille; on lui crache au visage, on lui arrache les cheveux, on lui donne des coups de poing et des coups de pied, on se le renvoie de l'un à l'autre comme une balle, et on lui jette à la face les épithètes injurieuses d'imposteur et de criminel d'Etat. Et au milieu de tant d'outrages, quelles sont ses pensées? Il ne se trouble ni ne s'inquiète de rien; il prie pour tous ceux qui le calomnient et qui l'offensent, et en qualité de pécheur, ils s'abîme avec un amour suprême dans cette abjection, il adore la justice de Dieu dans l'injustice des hommes, et sacrifiant, dans son humilité et sa mansuétude, sa réputation au Père éternel, il consent à souffrir toutes ces ignominies pour sa gloire.

A la vue de l'humilité et de la patience de Jésus-Christ, rougissez de vous voir si superbe et si impatient. Oh ! combien vous êtes loin de souffrir une insulte publique, un déshonneur, vous qui vous impatientez à la moindre petite parole qui vous est dite, même par les supérieurs ! Jésus-Christ, qui est l'innocence même, seulement parce qu'il se considère comme pécheur dans les péchés des autres qu'il a pris sur sa tête, reçoit en paix tous les affronts et s'en croit digne ; il lui semble même que tout est peu en comparaison de ce qu'il mérite. Et vous, qui êtes la malice même, avez-vous de semblables sentiments ? Ah ! bien loin de là ! Proposez-vous de vouloir imiter Jésus-Christ dans ces occasions, et surtout de vouloir du bien à tous ceux qui vous ont offensé ou qui pourront vous offenser.

II. Considérez comme dans le palais d'Hérode on le traite de fou ; chacun prend la liberté de le railler ; il sert de jouet aux plaisanteries et aux bouffonneries de la valetaille ; c'est à qui l'insultera davantage. Il pouvait en deux mots non seulement se justifier et se défendre, mais encore acquérir

du crédit et de la gloire, et se concilier le respect de tous. Toutefois il ne prend pas un moment le soin de répondre aux impostures et de faire paraître son innocence, mais il se tait; il aime mieux passer pour un malfaiteur et un insensé. Combien le sacrifice ne fut-il pas glorieux pour le Père éternel ! Mettez-vous en parallèle. Combien vous différez de votre divin modèle, vous qui faites tant de cas des sentiments des hommes, et qui vous rendez l'esclave de leurs pensées ! Et quand secouerez-vous donc un joug aussi honteux, en vous mettant au dessus de tous les jugements du monde ? Il est digne d'une âme religieuse de souffrir une confusion et une mortification qu'elle pourrait éviter, et de se contenter d'avoir Dieu seul pour témoin de sa conscience.

Mon Dieu, oui, je veux me faire saint, cela soit dit entre vous et moi, sans que personne le sache. Que les hommes me regardent comme le plus scélérat et le plus misérable, qu'importe, pourvu que je vous aime de cœur et d'âme et que vous m'aimiez ? C'est là une grande résolution, il me semble que je ne suis pas capable de l'accomplir ;

mais si je ne le puis dans les grandes occasions, aidez-moi du moins dans les petites à vaincre et à humilier mon amour-propre.

MAXIME

Pour le soir du septième jour.

Etre homme d'oraison.

Ce fut toujours parmi les religieux une maxime réputée infaillible, parce qu'elle est basée sur l'expérience, que celui-là est un bon religieux qui fait une bonne oraison, un meilleur celui qui en fait une meilleure, et enfin un excellent religieux celui de qui l'on peut dire qu'il a un excellent esprit d'oraison ; comme on peut dire au contraire qu'il n'a rien de religieux celui qui n'a rien de l'homme d'oraison, qu'il est peu religieux celui qui ne fait point d'oraison, et enfin qu'il est un très-mauvais religieux celui qui la fuit et ne se soucie pas de la faire. Si vous voulez vous examiner vous-même sans passion, vous serez obligé de confesser cette vérité par votre propre expérience. Quand est-ce que vous avez fait le mieux vos de-

voirs de religieux? c'est lorsque vous vous êtes sérieusement adonné à l'oraison. A mesure que s'est affaibli en vous l'esprit d'oraison, vous avez vu s'affaiblir l'esprit religieux, et souvent Dieu vous a retiré sa grâce. Ne devriez-vous pas apprendre par vos dangers et à vos dépens à devenir plus fervent?

Nous avons sans cesse besoin de la grâce de Dieu pour connaître Dieu et pour l'aimer, pour nous connaître nous-mêmes et nous humilier, pour connaître les dérèglements de notre cœur et y porter remède, pour connaître l'inclination continuelle que nous avons au mal et la réprimer, pour connaître la répugnance que nous avons pour la vertu et la surmonter; bref, pour connaître nos infidélités et nos ingratitude, afin de les réparer par la pénitence et une sincère conversion. Mais cette grâce, comment l'obtenir sans l'oraison? Les grâces nécessaires pour remplir les devoirs de notre état, Dieu ne les accorde qu'à une persévérante prière. Dieu soit béni, disait David, lui qui n'a pas rejeté ma prière et ne m'a pas retiré sa miséricorde : *Benedictus Deus, qui*

non amovit orationem meam et misericordiam suam a me (Ps. 65, 19). La miséricorde de Dieu et notre oraison sont deux choses qui vont ensemble ; si nous laissons l'oraison, Dieu nous retirera sa miséricorde. Comment pensons-nous donc vivre sans nourriture, combattre sans armes, voler sans ailes et opérer notre salut sans pouls et sans haleine ? Tout cela ne nous arrive que par la seule oraison ; et au tribunal de Dieu on n'admettra pas cette excuse : J'aurais dit, j'aurais fait, si j'avais eu la grâce, parce que le Juge éternel répondra que la grâce était prête, mais que, pour l'avoir, il fallait faire oraison. La grâce de faire oraison ne manque jamais, et dans cette grâce on peut dire que le religieux a toutes les autres grâces, toutes les fois qu'il les veut ; mais c'est le religieux qui ne veut pas en profiter de cette grâce, le religieux qui ne veut pas s'appliquer à l'oraison, parce qu'il ne veut pas se voir, d'après les vérités éternelles, obligé à réformer sa vie et à se détacher des vanités qu'il aime.

C'est à tort qu'un religieux pense qu'il suffit d'avoir du jugement et de la prudence

pour savoir vivre en religieux dans le cloître. Il se trompe, parce que la prudence humaine est naturelle, et partant on ne peut pas continuellement la pratiquer dans une religion austère, où, pour vivre en religieux, il faut continuellement se faire violence. La prudence du monde devient insensiblement une prudence de la chair; et avec la prudence charnelle comment peut-on vivre dans une religion qui fait une si grande profession de spiritualité? Dût cette prudence suffire, elle ne servirait en résumé qu'à nous donner la réputation de religieux aux yeux du monde; mais c'est là une vanité: nous devons tâcher d'être de vrais religieux aux yeux de Dieu, et nous ne le pouvons pas sans faire oraison.

Persuadons-nous que l'oraison est très-nécessaire à notre état, et gardons-nous autant que possible de la laisser, puisque c'est l'intention formelle de notre bienheureux père qu'on ne néglige jamais le soin de la sainte oraison pour vaquer à quelque emploi que ce soit. Il semble qu'il n'y ait pas d'occupation plus sainte que celle de travailler, par la prédication, à la conversion et au sa-

lut des âmes ; et cependant même pour la prédication on ne doit pas laisser l'oraison, puisque la charité bien ordonnée doit nous faire préférer le soin de notre âme au soin de l'âme des autres. Il est vrai qu'en pensant à ce qu'on prêche on pense aux vérités éternelles ; mais autre chose est d'y penser pour les appliquer aux autres, autre chose est d'y penser pour se les appliquer à soi-même. La médecine sert à qui la reçoit et non à qui la fait ; et c'est chose très-facile qu'un prédicateur s'attache au monde alors même qu'il se fatigue pour en détacher les autres. Si même pour la prédication, dans laquelle on exerce la vertu de zèle, on ne doit pas laisser l'oraison, sera-t-il permis ensuite de la laisser pour d'autres emplois frivoles ? Tremblons de peur le jour où il nous arrivera de la laisser, parce que qui sait si une tentation ne viendra pas nous surprendre et si nous ne ferons pas une malheureuse chute uniquement pour ne pas avoir fait oraison ?

EXAMEN PRATIQUE

Pour le soir du septième jour.

On le continue sur l'observance des constitutions.

On ne se souvient jamais assez de ce qu'on n'observe pas assez ; et bien que les constitutions soient lues publiquement parmi nous tous les deux mois, il est bien de se les remémorer avec un peu plus d'attention dans le temps des exercices, pour nous animer à une plus exacte observance. Et comme dans les constitutions il y a certains articles qui ne regardent que tels religieux par rapport à leur office pour l'uniformité du gouvernement, et qu'il y en a d'autres qui regardent indifféremment tous les religieux pour leur observance privée, c'est de ces derniers, puisque l'obligation en est commune, que je vous recommande l'examen ; et je vous en propose de chapitre en chapitre un extrait succinct que vous devez tout prendre pour vous, avec la réserve de ce qui peut encore vous concerner, en vertu de votre office.

I. Examinez-vous donc sur le premier chapitre des constitutions, qui recommande d'avoir toujours sous les yeux de l'esprit le saint Evangile... la règle... le testament... et la vie de notre bienheureux père... de ne pas nourrir à table seulement le corps, mais bien plus l'esprit par l'attention à la lecture sainte... de lire, tous les vendredis, la règle distinctement, avec le respect et la dévotion voulue... afin qu'imprimée dans nos âmes, elle puisse mieux s'observer... de ne pas avoir recours à des privilèges ou à des doctrines qui relâchent la pureté de la règle, puisque la religion a renoncé à tout cela... d'obéir au Souverain Pontife en toute humilité et sujétion... de considérer Dieu dans chaque prêtre et de lui porter le respect qui lui est dû... de nous rappeler qu'étant religieux, nous devons nous regarder comme inférieurs à tout le monde... sachant que plus la personne à laquelle on obéit pour l'amour de Jésus-Christ est vile, plus l'obéissance est glorieuse et agréable à Dieu...

II. Ne pas se mêler du partage et de la distribution des biens des novices qu'on reçoit dans l'ordre... Dans tout ce qui regarde

le vêtir, l'habit, le manteau, éviter tout luxe et toute singularité... S'abstenir des choses superflues... User des choses de la terre avec la plus grande modération, autant qu'il est possible à notre fragilité, et se croire riche de la sainte pauvreté...

III. Au premier appel de la cloche, voler au chœur pour préparer son âme au Seigneur... Au chœur, penser avec dévotion, avec componction, dans le recueillement et le silence, qu'on est en la présence de Dieu... Réciter l'office divin et celui de la sainte Vierge avec dévotion, attention, et chanter les louanges de Dieu plus avec le cœur qu'avec la bouche... Célébrer la sainte Messe pour la seule gloire de Dieu, avec un cœur pur, avec respect, foi et dévotion, et s'y préparer autant que notre fragilité le permet... S'efforcer d'entendre tous les jours la Messe conventuelle, l'écoutant avec le plus profond respect, et offrant à Dieu avec le prêtre ce sacrifice qui lui est si agréable... Faire l'oraison mentale tous les jours pendant les deux heures fixées... Recommander à Dieu le Souverain Pontife, les prélats, les princes de la sainte Eglise, et surtout nos bienfai-

teurs auxquels nous avons le plus d'obligation... Se garder de parler des choses du monde sans besoin... S'accoutumer à parler religieusement en tous lieux... Garder le silence à l'église, au chœur, au dortoir et au réfectoire... Ne pas omettre les disciplines en usage du lundi, du mercredi et du vendredi, et en les faisant, penser avec un cœur contrit à la flagellation du Christ... Se souvenir de prier pour nos frères défunts... N'avoir aucun mets particulier à table... nous persuadant bien que peu de chose suffit à la nécessité, et que rien ne peut contenter la sensualité... Ne prendre aucun repas, soit au dedans, soit au dehors du couvent, sans permission... Dans les voyages, donner à son compagnon des témoignages de respect et de dévouement fraternel, se considérant comme les frères du Christ... et au besoin se faire l'un à l'autre la correction fraternelle, et si on n'en profite pas pour son amendement, découvrir réciproquement ses défauts aux supérieurs... Ne pas s'arrêter à manger ou à dormir dans la maison des séculiers, même nos parents, ni entreprendre une affaire quelconque sans permission et

sans nécessité... A notre arrivée dans nos couvents, visiter d'abord l'église avec respect et dévotion, et, soit en sortant du couvent, soit en y rentrant, demander à genoux la bénédiction du supérieur...

IV. N'avoir personne qui, en aucune façon, reçoive ou tienne de l'argent pour nous ou en notre nom... Aimer la sainte pauvreté, se garder de la violer, et ne pas faire plus de cas de l'argent que de la poussière... Se garder surtout, en visitant les malades, de les engager directement ou indirectement à nous laisser des choses temporelles... refuser, au contraire, autant que nous le pourrions convenablement, tout ce qu'ils voudraient nous donner... Dans tout recours, avoir toujours une vraie nécessité et la permission du supérieur... S'accoutumer à la privation des choses du monde et mépriser les commodités de la terre.

(Le reste des constitutions au prochain examen.)

PRATIQUE DE SENTIMENTS

Pour le septième jour.

Bien que la vertu ne consiste pas dans une dévotion sensible et tendre, je tâcherai néan-

moins de l'acquérir par la ferveur, comme un excellent moyen de tendre à la perfection, et une fois acquise, de ne pas la perdre. On la perd ordinairement par faute de recueillement, et je veillerai sur moi-même pour ne jamais laisser mon cœur se distraire tellement par l'étude ou d'autres occupations qu'il devienne stérile dans l'oraison. Pour que l'étude ou tout autre emploi ne soit pas un obstacle à la dévotion, je considérerai en tout la volonté seule de Dieu. Si j'étudie, si je remplis quelque autre fonction, ce sera uniquement parce que Dieu m'a placé dans cet état qui exige de moi ces études et ces occupations. Appelé ailleurs par l'obéissance, je quitterai tout, et je me dirai à moi-même : Ce n'est plus la volonté de Dieu que je pense maintenant à mon emploi.

Quel honneur y a-t-il à commander, à prêcher, à étudier, si ce n'est pas la volonté de Dieu que je commande, que je prêche ou que j'étudie ? et qu'y a-t-il de vil dans les emplois les plus abjects, si en les remplissant je plais à Dieu ? A quelque prix que ce soit, il faut plaire à Dieu.

Je suis un objet d'étonnement pour moi-même, quand je vois que, disant la Messe tous les jours, recevant tous les jours Jésus-Christ au dedans de moi-même, non seulement je ne suis pas un grand saint, mais que je suis au contraire tout plein d'imperfections. De moi vient tout le mal. Jésus-Christ voudrait opérer en moi de grandes choses, mais je ne le lui permets pas, et il ne veut rien faire en moi par force. Ah ! bon Jésus, faites, faites que je vous abandonne tout mon libre arbitre ; ôtez de mon cœur tout ce qui empêche les désirs de votre amour.

Quelle consolation d'être dans une maison où habite Jésus-Christ ! Jésus-Christ est avec moi dans le très-saint Sacrement. Mais est-ce que je connais mon bonheur ? Est-ce que je le visite et je l'implore dans mes besoins ? Et pourquoi ne vais-je pas à lui pour étouffer mes passions et prendre ses conseils, au lieu d'aller chez les hommes ? Quel est le père plus aimable que ce père ? Quel est l'ami plus fidèle que cet ami ?

Je désire que Dieu m'accorde la grâce d'aimer toujours de plus en plus l'oraison

jusqu'à la mort. C'est là l'unique moyen de me purifier, de m'unir à Dieu et de faire que Dieu s'unisse à moi pour travailler à sa gloire. Je ne vous demande, mon Dieu, ni consolations ni grâces extraordinaires, car il me semble que ce serait les jeter que de me les accorder ; mais je vous demande une oraison simple et constante, qui vous glorifie et qui ne me gonfle pas, qui me fasse connaître qui vous êtes et qui je suis. Le plus noble sacrifice qu'ait fait Jésus-Christ pour glorifier le Père éternel fut celui dans lequel il lui offrit au jardin sa volonté avec la plus parfaite soumission. J'unis aussi ma volonté à celle du Christ, et je la consacre tout entière en holocauste à Dieu ; quoi que ce soit qui me soit imposé contre mes goûts, Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne : *Non mea, Domine, sed tua voluntas fiat.*

Si avec mes propres forces je pouvais faire un acte de contrition, je pourrais encore avec mes propres forces effacer mes péchés et mériter le paradis ; mais cela est impossible, et je m'en réjouis, parce que le pardon de mes péchés et mon salut éternel,

je ne veux les devoir qu'à la seule charité de mon très-aimable Sauveur. Père éternel, je vous offre en satisfaction de mes péchés cette amère contrition qu'en ressentit Jésus-Christ dans le jardin.

Je me garderai bien de railler ou d'insulter personne, et, si je suis raillé ou méprisé, je me souviendrai des insultes que reçut Jésus-Christ dans sa passion. Il se tut et souffrit tout en patience. Le serviteur sera-t-il plus délicat que le maître ?

En considérant Jésus-Christ qui se tait au milieu des plus sanglants affronts, il me semble qu'à son imitation je souffrirais volontiers, avec la grâce divine, les calomnies et les mauvais traitements ; mais ce n'est pas une grâce pour moi , c'est une grâce qui n'est que pour les saints. Je tâcherai cependant de l'imiter dans les petites occasions qui sont fréquentes, sans m'arrêter à d'autres pensées. Ah ! mon Dieu, que j'ai sujet de pleurer en pensant à mes constitutions que j'ai tant de fois transgressées ! Mais, avec le secours de votre grâce, je veux désormais les observer et être plus fervent religieux.

HUITIÈME JOUR DES EXERCICES.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Sur la flagellation de Jésus-Christ.

I. Considérez Jésus-Christ dépouillé avec une honte infinie de ses vêtements, lié à la colonne et cruellement battu avec des chaînes, des verges et des cordes armées de crochets de fer. De la tête aux pieds ce n'est plus qu'une plaie, une chair en lambeaux ; on lui voit toutes les côtes, et des flots de son sang inondent la terre. Ce corps avait été miraculeusement formé par l'Esprit saint avec le sang le plus pur de la Vierge Marie , et revêtu d'une enveloppe si délicate qu'il sentait plus, pour ainsi dire, la piqure d'une aiguille que nous ne sentirions un coup d'épée ; ses bourreaux étaient tellement enragés que, dans l'ivresse de leur cruauté, ce n'étaient plus des hommes, mais autant de

démons , selon la parole de l'Evangile : *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum* (Luc, xxii, 53). Quelle fut donc sa douleur sous cette effroyable grêle de coups !

Quelle part n'avez-vous pas à cette cruelle flagellation ? Reconnaissez dans tant de coups qui pleuvent sur les épaules de Jésus vos crimes qu'il prévoyait distinctement , et maudissez ces crimes, comme la cause de l'atroce souffrance de votre divin Sauveur. Approchez-vous en esprit de la colonne, baisez le sang dont la terre est inondée, et dites que c'est vous qui avez péché, vous qui méritez d'être ainsi flagellé.

Quel mal avez-vous fait , ô innocent Agneau, pour être condamné à souffrir une confusion si accablante et tant d'atroces douleurs ? Je lis dans vos plaies le grand amour que vous avez eu pour moi, et je vous rends grâces. Je lis aussi dans ces mêmes plaies mon ingratitude, et je m'en repens. Je veux, oui, je veux moi aussi faire pénitence de mes péchés et châtier cette chair pécheresse, puisque la vôtre, qui est virginale, l'a été. Mais, ô mon Dieu, je confesse ma misère et ma lâcheté, j'aime trop mon corps et je n'ai

pas la force de le châtier ; flagellez-moi donc vous-même et châtiez-moi dans cette vie autant qu'il vous plaira : avec l'aide de votre grâce, je souffrirai tout pour avoir quelque conformité avec Jésus-Christ.

II. Ce qui doit le plus me toucher dans cette flagellation, c'est le froid mépris avec lequel on traite Jésus-Christ. Le plus scélérat des hommes trouve quelque sympathie quand il est condamné au supplice, on maudit le bourreau qui fait trop souffrir le patient en lui donnant la mort ; et Jésus-Christ, abandonné à la rage des Juifs qui font pleuvoir sur lui pendant une heure et demie une grêle de coups, ne trouve pas même un cœur qui compatisse à ses souffrances ! Il ne se plaint pas, il ne donne pas le moindre signe de faiblesse ; au contraire, il s'humilie davantage en présence du Père éternel, de sa main il accepte tous les tourments, très-satisfait de pouvoir lui rendre le suprême honneur par une humiliation suprême.

Bel exemple de mansuétude, d'humilité et de patience que vous me donnez, ô mon doux Sauveur ; mais mon amour-propre est

trop grand, et je désespère de pouvoir jamais vous imiter, si vous ne me communiquez pas un peu de votre esprit. Je vous en prie par ce sang que vous avez versé pour moi à la colonne, faites-moi la grâce de vous ressembler dans l'homme intérieur et extérieur autant que vous désirez que je vous ressemble.

EXAMEN PRATIQUE

Pour le matin du huitième jour.

On le continue sur l'observance des constitutions.

V. En vous mettant bien dans l'esprit que ce sont des volontés expresses de Dieu, et par conséquent vos devoirs en vertu de votre état, que toutes ces choses qui vous sont enjointes dans les constitutions, examinez-vous sur le chapitre cinquième, qui nous prescrit de diriger toutes nos pensées et toutes nos affections vers notre dernière fin, qui est Dieu seul... de nous efforcer de rejeter tout ce qui est dangereux ou même inutile et qui peut nous détourner de la voie du salut, et de ne choisir que ce qui

est utile et nécessaire, tel que les vertus que le Fils de Dieu nous a enseignées et surtout nos vœux... de chasser l'oisiveté par quelque honnête exercice, sans pourtant s'y livrer avec une telle application qu'il éteigne l'esprit de Dieu... On doit, pendant les travaux manuels, ou parler de Dieu avec modestie et à voix basse, ou garder le silence et nourrir son cœur de quelque sainte pensée... ne pas consumer le temps en des choses vaines ou de peu d'utilité, et moins encore en d'inutiles conversations, se rappelant que nous rendrons compte à Dieu de tout le temps vainement employé et de toutes les paroles oiseuses.

VI. N'avoir que des livres pauvrement reliés et sans luxe... faire attention que dans toutes les choses à notre usage brille la très-sainte pauvreté... aimer la simplicité... en sorte qu'en nous tout prêche l'humilité, la pauvreté et le mépris du monde... S'aimer cordialement et supporter réciproquement ses défauts... Faire violence à ses passions et à ses inclinations vicieuses, parce que ceux-là seuls ravissent le royaume des cieux

qui se font violence à eux-mêmes... Déposer toute sollicitude des choses terrestres, mais s'abandonner à l'infinie bonté et à la providence de Dieu... Ne rien donner aux séculiers sans permission, et ne pas déposer chez eux des livres ou tout autre objet sans la même permission... Avoir pour tous les frères, sains ou infirmes, cette charité que nous voudrions que l'on eût pour nous-mêmes.

VII. Se confesser deux fois au moins la semaine, choisissant un des confesseurs désignés, et n'en changeant pas sans permission... Porter le plus profond respect au très-saint Sacrement... Avant de le recevoir dans la sainte Communion, bien s'examiner, considérant d'une part notre néant et notre indignité, et de l'autre l'excellent don de Dieu, afin que nous ne le recevions pas au préjudice de notre âme, mais qu'il soit pour nous une source de lumières, de grâces et de vertus.

VIII. Dans toutes les élections, procéder canoniquement avec droiture, simplicité et pureté d'intention, donnant son suffrage à celui qu'on croit le plus digne et le plus ca-

pable de remplir la charge, sans avoir égard à aucune autre considération ; s'évertuer à choisir la dernière place avec le Christ et non la première avec Lucifer ; fuir les dignités et ne les accepter que lorsque Dieu nous y appelle par la voix de la sainte obéissance...

IX. Ne jamais s'adonner tellement à l'étude des lettres, qu'elle nous fasse négliger la sainte oraison ; mais toujours plus cultiver l'esprit que les lettres... Unir l'humilité à la science, parce que la science acquise blesse mortellement, si elle n'est accompagnée de l'humilité du cœur... Avant l'étude, élever son âme à Dieu... Ne pas avoir des livres à son usage... et éviter d'en lire certains qui rendent l'homme plutôt mondain que chrétien... Honorer et révéler tous les ministres de la divine parole.

X. Désirer toujours d'obéir plutôt que de commander... mais ne jamais se révolter contre l'obéissance... Ne se scandaliser du péché d'aucun frère, mais en avoir compassion, et l'aimer d'autant plus qu'il en a plus besoin, bien persuadés que nous serions pires si Dieu ne nous soutenait par sa

grâce... Porter aux supérieurs le respect qui leur est dû et supporter patiemment toutes leurs réprimandes... Tâcher de se corriger de ses défauts et vaincre ses mauvaises habitudes par des habitudes saintes... Ne pas manifester les secrets de l'ordre... Ne pas envoyer ni recevoir des lettres sans permission... Se garder de toute distraction et de tout murmure, surtout contre les supérieurs ecclésiastiques, le clergé et tous les autres religieux, portant à tous le respect qu'ils méritent, chacun selon son état.

XI. Eviter et fuir avec une sainte prudence la familiarité des femmes, ne pas tenir avec elles de longues et inutiles conversations... et lorsqu'on est obligé de leur parler, le faire en un lieu découvert... Que nos rapports soient rares et prudents non seulement avec les femmes, mais encore avec les séculiers.

XII. Etre prêt, pour la défense de la foi, à répandre son sang jusqu'à la mort... Dans toutes ses actions, avoir toujours sous les yeux le saint Evangile, la règle, les saintes et pieuses coutumes, et les exemples des saints... Se garder de transgresser les pré-

sentes constitutions, bien qu'elles n'obligent pas sous peine de péché; mais s'appliquer à les garder inviolablement, en maintenant le sublime état de la religion à la gloire de Jésus-Christ.

M A X I M E

Pour le matin du huitième jour.

Faire le plus de bien qu'on peut.

Non seulement Dieu nous a appelés à la religion pour que nous parvenions à nous sauver pendant une bienheureuse éternité, mais encore pour qu'en accumulant nos mérites par la multiplicité de nos bonnes œuvres, nous augmentions dans le paradis notre gloire. C'est pourquoi le Sauveur nous compare à un négociant dans son Evangile, et nous commande de trafiquer : *Negotiamini dum venio* (Luc, xix, 15). Pesez la première de ces paroles, *negotiamini*. Nos bonnes œuvres, c'est l'agent de change du ciel; et pour tout acte vertueux, fût-il momentané, que nous faisons, nous gagnons toujours de nouveaux degrés de gloire éternelle, et notre gain est incomparablement

plus grand que si nous acquérions toute la science de Salomon, toute la gloire et la puissance du monde. C'est une vérité de foi. Pesez l'autre parole, *dum venio* ; elle veut dire qu'il n'y a qu'un temps de trafiquer de l'éternité, c'est celui de la vie présente, qui est court et incertain, et qui peut finir de jour en jour, alors qu'on y pense le moins. Maintenant les trésors du paradis nous sont ouverts, et nous sommes maîtres de nous enrichir d'autant de degrés de gloire que nous le voudrons ; mais, passé le cours de notre vie, il ne sera plus en notre pouvoir de mériter.

Cela posé, faites ces réflexions : Si un avare pouvait gagner mille écus pour chaque messe qu'il entend, combien de messes ne tâcherait-il pas d'entendre tous les jours ! Si un ambitieux, en faisant tant d'actes de vertu, pouvait devenir évêque, et tant d'autres, pouvait devenir pape, avec quel plaisir ne s'adonnerait-il pas à l'exercice de la vertu ! Or, plus nous travaillons à nous sanctifier, plus nous devenons riches et grands dans le royaume des cieux. Et puisque nous serions si actifs et si infatigables pour satis-

faire nos désirs humains et notre ambition, pourquoi, par un véritable amour de nous-mêmes, ne le serions-nous pas beaucoup plus pour accumuler, par la continuité des bonnes œuvres, des biens éternels et immenses ?

Cette maxime de l'Esprit saint vaut plus que tout l'or du monde : *Quodcumque potest facere manus tua, instanter operare* (Eccl., ix, 10). Soyez zélé à faire le plus de bien que vous pouvez, parce qu'il viendra un temps où vous désirerez d'en avoir fait, et votre désir sera infructueux. Il est vrai qu'il se fait parmi nous beaucoup de bien par les exercices religieux de la vie commune. Mais puisqu'il y a ordinairement tous les jours dans la vie commune quelque temps à votre libre disposition, combien de fois ne l'employez-vous pas à des occupations frivoles, tandis que vous pourriez l'employer à écouter quelque messe ou à quelque autre action vertueuse ou méritoire ! Combien de fois on perd les occasions de faire le bien par un certain empressement qu'on a de remplir les devoirs de son emploi ! Mais en vérité cet emportement n'est qu'un faux-fuyant,

puisqu'on pourrait commodément faire l'un et l'autre.

Mettons-nous bien cela dans la tête que, dès que nous sommes venus en religion pour faire du bien, il faut en faire le plus qu'il nous est possible ; et pour mettre cette maxime en pratique , représentons-nous tout le bien que de notre propre mouvement nous pourrions faire tous les jours : 1° par rapport à Dieu , en écoutant les messes, visitant le très-saint Sacrement, honorant la bienheureuse Vierge, l'ange gardien et nos saints patrons, faisant des oraisons jaculatoires, des actes de foi, d'espérance, de charité et de conformité à la volonté divine ; 2° par rapport au prochain, en servant les pauvres vieillards et les infirmes, plaignant et consolant les affligés, rendant avec plaisir les services qu'on nous demande, supportant les imperfections de nos frères, priant pour les âmes du purgatoire, et tâchant par des conseils opportuns de gagner des âmes à Dieu ; 3° par rapport à nous-mêmes, en réprimant les écarts de la langue, en refusant à nos sens les satisfactions superflues, en résistant à notre volonté

propre, en réprimant la curiosité des choses inutiles, etc. Proposons-nous d'embrasser du matin au soir toutes les occasions qui s'offrent à nous de faire le bien, avec l'ardent désir d'en faire le plus que nous pourrons. *Dum tempus habemus, operemur bonum* (Galat., vi, 10) ; faisons le bien tandis que nous en avons le temps. Ne comptons pas sur l'avenir, qui est incertain, et empressons-nous de recouvrer ce que nous avons perdu par notre négligence passée.

DEUXIÈME MÉDITATION

Pour le matin du huitième jour.

Sur Jésus-Christ couronné d'épines.

I. Les Juifs, après avoir flagellé Jésus-Christ, le font asseoir sur une pierre, et, par une invention diabolique, inouïe dans les annales des siècles, ils tressent une couronne d'épines longues, dures et aiguës, et la lui enfoncent dans la tête à force de coups de bâton, jusqu'à la faire pénétrer dans le

cerveau, parmi tous ces nerfs et toutes ces veines qui de la tête communiquent directement avec le cœur. Grand Dieu ! quelle douleur et quels spasmes ! De ses mille blessures sort une pluie de sang qui, dégouttant sur le cou, sur la face, le défigure tellement qu'il en perd pour ainsi dire la forme humaine.

O Père éternel, voici votre Fils que vous nous avez donné le plus innocent, le plus saint de tous les hommes, et que nous vous rendons le plus misérable et le plus martyrisé de tous les êtres. O Vierge sainte, voici votre Fils que vous avez enfanté à Bethléem le plus beau entre tous les enfants des hommes, et que nous vous rendons le plus difforme rebut de la création ! Ces épines, ce sont mes péchés, et surtout mes pensées vaines, impures et orgueilleuses. Oh ! qui l'aurait jamais cru que la vigne de mon âme, enrichie par la divine miséricorde de tant de dons de la nature et de la grâce, dût produire des bourgeons si amers pour le Fils de Dieu ? Et pourtant c'est ainsi, oui, c'est ainsi. Mes péchés ont causé plus de douleur à cette tête si délicate que toutes les épines

de cette atroce couronne. Mais je m'en repens, ô mon Dieu, et, avec le secours de votre grâce que j'implore, je vous promets d'être désormais attentif à combattre toutes les mauvaises pensées. Si j'ai été négligent et vicieux par le passé, je ne veux plus l'être. Je m'armerai de saintes pensées pour ne pas laisser place aux profanes.

II. Cette couronne que les Juifs posèrent sur la tête de Jésus fut non seulement une couronne de douleur, mais aussi une couronne d'ignominie par laquelle ils voulurent saluer en lui un roi de théâtre, se faisant un plaisir de le tourmenter et de le déshonorer tout à la fois. Mais telle fut son invincible patience à souffrir la douleur, telle fut son indicible humilité à souffrir l'ignominie. Que dois-je donc faire à un semblable spectacle?

Mon Jésus, je vous adore, et, dans cet état de douleurs et d'opprobres, je vous reconnais de toute manière pour mon roi, et je vous proclame le plus saint de tous les hommes et le plus grand de tous les rois. Vous êtes mon chef, et moi, bien que très-indigne créature, je suis votre membre. Aussi je me

glorifie d'être le membre d'un chef couronné d'épines; et plus je m'en glorifie, plus je rougis de penser que, sous un chef qui a tant souffert, j'aime, je désire et je recherche les plaisirs. Ah ! comment puis-je prétendre de régner avec vous dans la gloire, si je prends pour moi les roses et que je vous laisse les épines?

Cueillez l'amour sur ces épines qui forment la couronne de votre Dieu. Appliquez-vous à mortifier vos passions et vos sens, et souvenez-vous que vous désirerez, lorsque ce Roi viendra vous juger, ces souffrances que vous abhorrez tant aujourd'hui, et vous abhorrerez ces délicatesses que vous recherchez si fort maintenant. C'est impossible de se couronner de roses dans ce monde et dans l'autre. Si maintenant vous voulez les roses, vous aurez alors les épines. Disposez-vous maintenant à souffrir les épines, car la peine sera courte, puisque courte est la vie, et à jouir des roses pendant une bienheureuse éternité dans le ciel.

TROISIÈME MÉDITATION

Pour le soir du huitième jour.

Sur Jésus crucifié.

I. Lorsque Jésus est arrivé, avec la croix sur les épaules, au sommet du Calvaire, les Juifs lui arrachent sa tunique, qui était collée à ses plaies ; ensuite ils l'étendent sur la croix, lui écartèlent les membres, lui disloquent les os, et à force de coups de marteaux lui percent les mains et les pieds avec des clous, et, ainsi cloué, ils l'élèvent en l'air au milieu de deux larrons ; et lui, pendant ce temps-là, s'offrait à son Père éternel avec ces sentiments que pouvait et savait seul former son cœur si aimant. Considérez-le ainsi étendu sur la croix, écorché de la tête aux pieds, meurtri et tourmenté dans tous ses membres, dans toutes ses articulations, dans chaque veine de son très-sacré corps, sans nul secours, sans nulle consolation, et dites-lui : O victime d'amour et de patience ! Ô sacrifice de miséricorde et de justice ! qui vous a réduit à un si déplorable

état ? Dans les trois clous qui vous transpercent, je reconnais l'inobservance de mes trois vœux. Oui, oui, je suis la cause de votre martyre, le malheureux qui vous a crucifié. Quelle confusion pour moi de ne pouvoir me contempler sans contempler votre bourreau !

Mais aussi quelle dureté est la mienne de vous contempler et de ne sentir en moi aucune affection de compassion ou de componction ! O Dieu ! j'ai un cœur si tendre pour me plaindre à la plus légère égratignure et un cœur si dur pour les souffrances de mon Jésus crucifié !

Mère de douleurs, obtenez-moi votre cœur pour pleurer sur les peines de mon Jésus. Père éternel, donnez-moi un esprit de componction pour pleurer sur moi-même et sur mes péchés. Je vous demande cette grâce par les mérites de votre Fils Jésus crucifié ; je sais que je ne la mérite pas, mais vous devez me l'accorder parce que Jésus me l'a méritée.

Comparez-vous ensuite avec Jésus-Christ, et voyez l'extrême différence. Lui souffre tout, bien qu'il soit innocent ; et vous, qui

avez commis tant de péchés, vous êtes si ingénieux à chercher toutes vos satisfactions et vos aises, et vous avez si peur de faire souffrir votre corps. Ah ! si entre lui et vous il n'y a aucune conformité, comment pouvez-vous espérer d'être sauvé ? Prenez la résolution de faire une vraie pénitence.

II. Considérez votre Seigneur Jésus-Christ mort sur la croix, et mort pour faire mourir en vous le vieil homme, c'est-à-dire l'homme charnel et mondain, ardent pour les vanités et tout appliqué à caresser sa concupiscence. C'est là le but de sa mort. Mais ce but, l'avez-vous rempli ?

Ah ! le vieil homme n'est que trop vivant en moi. Si Dieu ne me soutient pas par une grâce particulière, je me trouverai après dix jours de retraite aussi misérable que je l'étais auparavant. Il faut que vous fassiez, ô mon Dieu, un miracle pour me faire mourir entièrement à moi-même. Je suis crucifié par mes trois vœux, mais je ne suis pas mort, car je sens encore fermenter dans moi des passions insolentes et altières ; je sens au dedans de moi l'orgueil, la colère, l'envie, la gourmandise, la paresse, et tant

d'autres mauvaises habitudes plus fortes que jamais. Je devrais vivre comme un homme mort, à qui l'on ne pense plus, et qui n'a plus rien de commun avec le monde. Mais vous seul pouvez me faire parvenir à ce degré d'abnégation, ô mon divin Sauveur. Faites-le donc, faites mourir en moi cet amour-propre, afin que ce ne soit plus que votre amour qui vive en moi. Faites que je meure avec vous, que je meure pour vous et comme vous.

MAXIME

Pour le soir du huitième jour.

Etre un homme intérieur.

C'est là ce qui distingue un religieux d'un autre. A l'extérieur tout est commun; nous allons tous au même chœur, au même réfectoire; nous menons tous le même genre de vie. Mais ce qui rend un religieux plus ou moins parfait, ce n'est que l'esprit intérieur. De même que parmi les étoiles il y en a une qui brille plus que l'autre, de même parmi les religieux d'un même cloître il y

en aura un qui surpassera tous les autres en sainteté, quoiqu'il ne fasse ni plus d'abstinences ni plus d'oraisons. Voulez-vous en savoir la cause ? C'est parce qu'il vivifie tous ses actes extérieurs par des actes intérieurs, en sorte que chaque attitude de son corps répond à un mouvement de l'âme, et que l'intention la plus pure guide toujours toutes ses actions. Il suit le genre de vie ordinaire et commun, mais avec des intentions surnaturelles que tous n'ont pas. S'il prie, s'il se récréé, s'il mange, ce n'est ni par habitude, ni par nécessité, ni par respect humain, ni par caprice ou par goût, mais uniquement par amour pour Dieu, vers lequel il dirige les intentions les plus pures. De là ses merveilleux progrès dans la vertu ; car la perfection ne consiste pas à agir beaucoup à l'extérieur, mais à diriger avec excellence les intentions du cœur.

Ah ! si l'on pouvait voir le mérite des actions intérieures ! si l'on pouvait voir combien elles sont glorieuses et agréables à Dieu ! Ce n'est qu'un cœur prompt, sincère et plein d'élan qui vivifie et sanctifie l'action extérieure. *Lucerna corporis tui est ocu-*

lus tuus (Matth., vi, 22). La lumière de ton corps est ton œil, dit notre Seigneur. Telle est notre fin, telles sont nos œuvres. Si la fin est vicieuse, l'œuvre, quelque sainte qu'elle soit par elle-même, sera vicieuse. Si la fin est purement naturelle et humaine, l'œuvre, quelle que soit sa bonté intrinsèque, n'a qu'un mérite naturel et n'est d'aucun mérite pour l'éternité devant Dieu. Nous devons donc autant que possible tâcher de donner une intention surnaturelle à toutes nos actions, nous proposant en tout une seule fin : la volonté et le plaisir de Dieu. Dieu veut que je l'honore par cette action, et ce n'est que pour la gloire de Dieu que je veux l'accomplir. Dieu veut cela de moi, je ne le ferai que pour obéir à la volonté de Dieu. C'est là ce qui donne à une action tout son prix et tout son mérite.

Ce qui doit fortement nous engager à agir de cette manière, c'est que nous pouvons par là plaire à Dieu en tout lieu, en tout temps, en toute circonstance, et quand même il semble que nous soyons sans rien faire. Quelques unes de nos actions sont par leur nature vertueuses, telles que la récita-

tion de l'office, la fréquentation des sacrements, etc.; d'autres sont indifférentes, comme l'étude, la récréation, etc.; quelques unes sont d'obligation, celles par exemple qui sont imposées par les supérieurs; d'autres libres, ce sont celles que nous faisons de notre propre mouvement. Les unes nous sont dictées par notre emploi; d'autres nous sont dictées de temps en temps par les occasions. Quelques unes sont agréables à la nature; il en est de désagréables, dont l'accomplissement exige de la violence. Mais de quelque nature que soient nos actions, quelle est celle qui demande tant d'application que nous ne puissions pas, au commencement, au milieu et à la fin, l'offrir à Dieu avec l'intention de ne rien chercher que le bon plaisir de Dieu? On ne vous demande rien d'extraordinaire, rien de plus que votre devoir; on vous demande seulement de le faire avec perfection; et pour qu'il soit fait avec perfection, il suffit de tâcher de le faire extérieurement avec promptitude, et intérieurement pour la seule gloire de Dieu, mais avec un acte de la volonté plein d'élan et de ferveur.

Cette intention surnaturelle n'est connue que de Dieu et de nous, mais plus encore de Dieu que de nous; et comme elle est moins sujette à la vaine gloire, elle est par-tant plus sûre. Aussi quelle consolation pour nous de pouvoir, sans rien faire d'extraordinaire, arriver à une sainteté sublime ! Quelle consolation, à l'heure de la mort, d'avoir amassé un trésor de mérites sans beaucoup de fatigues, mérites sublimes sans avoir rien fait de sublime, mérites immenses avec les actions les plus indifférentes et les plus abjectes !

EXAMEN PRATIQUE

Pour le soir du huitième jour.

*Sur les trois vertus théologiques, la foi,
l'espérance et la charité.*

La foi est un don de Dieu et une vertu qui émane de lui, par laquelle nous croyons fermement tout ce que Dieu nous a révélé et ce que l'Eglise nous ordonne de croire. Elle est absolument nécessaire pour plaire à Dieu. De là vient que tant de belles vertus

pratiquées par les païens, au rapport de l'histoire, comme l'amour de la chasteté, la fermeté dans les adversités, le mépris des richesses, etc., leur ont été inutiles, parce qu'ils ne les rapportaient pas au vrai Dieu, qu'ils ne connaissaient pas, étant privés de la foi catholique. Examinez donc si vous remerciez Dieu de ce bienfait si grand dont vous fait participant le baptême... si vous croyez fermement tout ce qui est article de foi, sans le plus léger doute... si vous faites les actes de foi, comme vous y êtes obligé, surtout en disant le *Credo*, dans l'oraison, en vous approchant des sacrements... dans les prédications et la lecture des divines Ecritures, avec des actes de confiance à la parole de Dieu... si vous retirez du fruit de ce que vous croyez, en vous réglant dans vos actions sur les maximes de la foi et non sur les règles de la prudence humaine... si vous seriez disposé, avec le secours de Dieu, à donner votre vie pour le maintien de la foi... si vous portez du respect aux sacrés conciles et aux bulles des papes... abhorrant les livres et les doctrines des hérétiques... si vous priez pour la propagation de la

foi, pour la conversion des infidèles et l'extirpation des hérésies...

L'espérance est un don de Dieu et une vertu qui émane de lui, par laquelle nous espérons fermement pour l'autre vie le bonheur éternel, et dans celle-ci tous les secours nécessaires pour l'acquérir. Elle est fondée sur la puissance et la bonté infinie de Dieu, qui peut et veut nous donner tous les biens, et qui ne peut faillir à ses promesses; elle est nécessaire pour la sanctification de l'âme. Examinez donc si vous remerciez Dieu de ce bienfait, sans lequel vous vivriez en réprouvé et en désespéré... si vous vous défiez de Dieu, comme s'il ne pouvait pas ou ne voulait pas vous accorder quelque bien, pensant qu'il vous a abandonné... si, en réfléchissant à votre misère, vous vous découragez trop... si vous avez trop de présomption, espérant vous sauver, tout en continuant de mener une vie tiède et relâchée... présumant de ne pas pécher, bien que vous en cherchiez les occasions... ou de vous amender seulement par la force de vos résolutions, sans penser à Dieu... si vous vous abîmez dans des idées subtiles sur

la prédestination, doutant d'être prédestiné... si, au commencement de toutes vos bonnes actions, vous recourez à Dieu, en implorant son aide, ou si vous les faites comme si vous pouviez les faire par vous-même... surtout si, en vous présentant au sacré tribunal, vous demandez à Dieu la douleur de vos fautes... si vous répétez souvent, comme vous y êtes obligé, les actes d'espérance dans les tentations, les tribulations, et en disant le *Pater noster*... si votre espérance est telle qu'elle vous excite d'une manière efficace à tout faire et à tout souffrir pour la gloire éternelle... Que ne font pas les mondains dans l'espérance des biens périssables de la terre? Et vous, que faites-vous dans l'espérance du ciel?

La charité est un don de Dieu et une vertu qui émane de lui, par laquelle on aime Dieu par dessus tout et pour lui-même. C'est la plus grande de toutes les vertus, et elle est d'un précepte absolu. Examinez donc si vous priez Dieu qu'il vous accorde son saint amour... si vous le remerciez de tant de bienfaits par lesquels il daigne vous exciter à son amour... si vous l'aimez par dessus

tout et plus que vous-même... résolu de souffrir tous les maux, plutôt que de l'offenser par la faute même la plus légère... et de préférer son bon plaisir et sa gloire à tous vos intérêts... si vous faites des actes de contrition au souvenir de vos péchés... et à la vue des péchés d'autrui...

Examinez encore si vous aimez véritablement Dieu, ou si vous donnez seulement à entendre que vous l'aimez. Quand on aime une personne, on s'en souvient souvent, on y pense et l'on en parle avec plaisir. Vous souvenez-vous souvent de Dieu dans vos actions, pour les diriger à sa gloire?... Parlez-vous de Dieu dans vos conversations... même avec les séculiers?... Aimez-vous à en entendre parler?... Pour l'amour de Dieu les martyrs ont donné leur vie; et vous, pour l'amour de Dieu êtes-vous du moins disposé à faire ce que doit un bon religieux?... Quelle honte de penser que les séculiers font plus et souffrent plus pour l'amour d'une créature que vous ne faites et ne souffrez pour l'amour de Dieu ! Quelle honte qu'il suffise à votre inconstance de la plus légère passion, d'une pointillerie, d'une vanité, pour vous

refroidir dans l'amour de Dieu !... S'agit-il de faire quelque chose pour l'amour de Dieu, tout rebute... Demandez-lui-en pardon, et priez-le de vous donner un autre cœur, sinon pour l'aimer autant qu'il le mérite, du moins autant que vous y êtes obligé.

PRATIQUE DE SENTIMENTS

Pour le huitième jour.

Jésus-Christ pouvait vivre dans les délices et les honneurs du monde, et opérer néanmoins notre rédemption, pour laquelle eût suffi un seul de ses soupirs ; mais il a voulu se soumettre aux souffrances et aux mépris. Quand même je pourrais me sauver aussi bien dans les plaisirs que dans les souffrances, je voudrais choisir la souffrance pour imiter mon divin Sauveur.

Si notre âme a été créée pour le paradis, c'est aussi pour le paradis que doit ressusciter notre corps ; et pour aller au ciel, il ne suffit pas de ressembler à Jésus-Christ par la pénitence de l'âme, il faut, autant que possible, se conformer à lui par la pénitence du corps. Si donc je refuse de faire

souffrir mon corps, je ne puis pas espérer que ce soit le corps d'un prédestiné à la gloire.

Comme le corps s'est souillé avec l'âme par beaucoup de péchés, et que rien de souillé n'entrera dans le ciel, il est certain que le corps, lui aussi, doit se purifier pour être digne d'y entrer.

L'âme, si elle a quelques souillures, va les purifier dans le purgatoire; mais pour le corps il n'est d'autre purgatoire que la pénitence de ce monde.

Si je n'ai pas le courage de faire de grandes pénitences, je dois du moins souffrir avec patience tout ce que je suis forcé de souffrir. A un corps si habitué à une délicatesse coupable et qui a donné toute liberté à ses sens l'occasion ne manque pas, il la trouve à chaque instant.

Fouets qui avez déchiré la chair de Jésus-Christ, épines qui avez percé sa tête, vous m'inspirez le courage de souffrir avec patience toutes les adversités qui pourront me survenir.

Jésus-Christ a été obéissant jusqu'à la mort, et en cela je dois nécessairement l'imiter moi-même. Je ne suis pas venu en

religion pour rester dans une cellule ou au chœur, ni pour faire plus d'oraisons et de jeûnes, mais pour obéir à tout ce qui me sera commandé. C'est ainsi que je veux être obéissant jusqu'à la mort, *obediens usque ad mortem*.

Comme mes œuvres sont d'elles-mêmes très-imparfaites et sans valeur, je les offrirai au Père éternel baignées dans le sang de Jésus-Christ.

Je sais que dans les mortifications extérieures il faut de la discrétion; mais il ne faut pas que cette discrétion soit un pur effet de l'amour-propre.

Quand arriverai-je jamais au point de pouvoir dire : Le monde est crucifié pour moi, et moi je suis crucifié au monde? *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo*. Je prie Jésus-Christ, par l'intercession de sa très-sainte Mère, de m'accorder la grâce de pouvoir le dire une fois, mais avec un sentiment vrai, un sentiment du cœur.

Vœux sacrés, règle sainte, saintes constitutions, vous êtes la croix que j'aime; dans vous je veux vivre, dans vous je veux mourir, avec un généreux élan, et à ce degré de

perfection que Dieu veut de moi. Mon Dieu, je désire d'être saint, parce que vous voulez que je sois saint; mais si je ne désire pas d'être plus saint que vous ne le voulez, je vous prie de m'aider à parvenir au degré de sainteté que vous m'avez fixé.

J'ai fait ce matin ma confession générale; et en considérant la divine miséricorde qui m'a aidé à sortir de mes misères, je renouvelle maintenant pour tout le temps de ma vie la profession que j'ai déjà faite au baptême, je renonce au monde, au démon, à la chair. Je renouvelle encore la profession religieuse des vœux, en promettant de vivre dans l'obéissance, la pauvreté et la chasteté; et me convertissant à mon Dieu, je prends la ferme résolution de vouloir être, avec une soumission entière, obéissant à toutes ses volontés. Si vous prévoyez, ô mon Dieu, que je doive encore vous offenser, je vous prie de m'enlever auparavant de ce monde; la vie ne m'est plus chère dès lors que je dois m'en servir pour vous offenser. S'il vous plaît de me prolonger l'existence, je l'accepte, mais à la seule condition de l'employer toute à votre gloire.

NEUVIÈME JOUR DES EXERCICES.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Sur la résurrection de Jésus-Christ.

I. Considérez avec quel avantage Dieu récompense les douleurs et la mort de son Fils dans sa glorieuse résurrection. Jésus-Christ avait été par tant d'atroces tourments tellement défiguré dans son corps, qu'il n'avait plus la forme humaine ; après une longue agonie, il avait laissé la vie sur le Calvaire. Mais voici qu'en ressuscitant il recouvre une vie immortelle ; son corps revêt une beauté, une clarté, une grâce, une majesté si grande, qu'il pourrait servir de paradis aux anges. Ce corps, le plus affligé de tous ceux qui ont vécu ou qui vivront sur la terre, est le plus glorieux de tous les corps célestes. Sa passion n'a duré qu'un jour, et sa gloire durera une éternité.

Quelle joie pour ceux qui dans le monde auront souffert avec lui et auront participé à ses douleurs ! Ce qui a eu lieu pour la tête doit encore avoir lieu pour les membres ; de même que les souffrances du Christ se sont changées en une félicité sans fin, tel sera le sort de celui qui aura porté la croix dans la compagnie de Jésus. C'est un article de foi, et si vous vous sentez quelque désir de participer à sa gloire, sachez que vous n'y aurez part qu'après avoir eu part à sa passion. Encouragez donc votre corps à souffrir avec allégresse, puisqu'un bonheur éternel sera la récompense de ses souffrances. Gravez cette ferme espérance au fond de votre cœur, et ravivez-la souvent. Quand votre corps se révoltera contre certaines croix de la vie religieuse, dites-lui de prendre patience, parce que sa souffrance finira bientôt ; puis il ressuscitera, et pour une souffrance d'un moment qu'il aura endurée pour l'amour de Jésus, il jouira éternellement avec Jésus.

II. Jésus-Christ avait de plus perdu son honneur dans sa passion, au milieu de tant d'outrages et de tant d'affronts. Mais aussi

quelle réparation éclatante ! Sans parler du ciel, où, Roi de la gloire, il est assis sur le trône le plus majestueux, sur la terre quelle récompense n'a-t-il pas déjà reçue ? Pour un Judas qui l'a vendu, combien de millions d'hommes qui l'ont suivi ! Pour une cité ingrate qui ne l'a pas voulu pour roi, combien de royaumes qui l'ont honoré ! Pour les raileries que d'humbles adorations ! Que de millions de martyrs qui ont donné leur vie pour lui ! Que de temples et d'autels à sa gloire ! que d'hymnes à sa louange !

Oh ! combien grande est la rémunération que Dieu donne à ceux qui le suivent ! Proposez-vous de vouloir suivre Jésus-Christ dans l'abjection. Désirs immodérés de l'estime, de la louange, des honneurs, des titres, des places, des dignités, des prééminences, vous êtes des vanités qui aboutissent à un éternel opprobre. Confusions, humiliations, mortifications, vous êtes des gages précieux de la gloire éternelle pour celui qui vous embrasse et vous supporte pour l'amour de Jésus-Christ.

Excitez-vous au désir des grandes souffrances par l'espoir d'une grande félicité, et

il viendra bientôt le temps où vous vous estimerez trop heureux de toutes ces souffrances que vous regardez maintenant comme des maux, et tout votre regret sera de ne pas avoir souffert davantage, de ne pas vous être humilié encore davantage pour l'amour du Christ.

EXAMEN PRATIQUE

Pour le matin du neuvième jour.

*Sur les deux premières vertus cardinales,
la prudence et la force.*

On appelle ces vertus cardinales parce qu'elles sont comme la base et le pivot de toutes les autres vertus qui servent à régler nos mœurs. Cela nous montre combien elles sont nécessaires au religieux qui fait profession de tendre à la vertu par devoir. La prudence est donc une vertu qui nous fait agir avec réflexion, en choisissant des moyens en harmonie avec une fin honnête que nous nous sommes proposée. Et, par rapport à cette vertu, examinez si vous vous appliquez à savoir discerner ce qui peut vous ai-

der dans le service de Dieu d'avec ce qui peut être un obstacle... si certaines choses que la religion vous propose comme moyens de servir Dieu, telles que l'étude, la prédication, les récréations et les offices, vous les employez au service de Dieu ou à une autre fin... si vous cherchez quels sont les moyens efficaces pour dompter votre passion dominante, vous corriger de vos défauts et acquérir la vertu qui vous est le plus nécessaire... Vous avez beau dire que vous voulez vous corriger de tel défaut, acquérir telle vertu ; comment pourrez-vous y parvenir, si vous n'avez pas la prudence pour savoir mettre en œuvre les moyens ? La prudence vous dit de vous appliquer à l'étude la plus convenable à votre état de religieux, de prêtre, de confesseur, de prédicateur... et c'est une imprudence d'étudier certaines curiosités qui ne sont d'aucun profit ni pour vous, ni pour les autres... La prudence mondaine, qui va à la recherche des vanités avec la duplicité et la mauvaise foi, doit être méprisée... la prudence naturelle, qui a pour but la conservation du corps et les rapports avec la société, doit être mortifiée...

la prudence surnaturelle, qui s'applique à la direction de l'âme, doit être souverainement appréciée. C'est la conseillère de toutes les autres vertus; elle les retient dans un juste milieu, pour ne pas les laisser donner dans les deux extrêmes du trop ou du pas assez. Ainsi voyez comme vous êtes discret dans l'exercice de vos vertus et de vos emplois.

Si vous pensez plus aux choses du temps qu'à l'éternité... si vous agissez au hasard ou avec précipitation, sans prévoir ce que vous avez à faire, surtout en ce qui concerne votre emploi... si vous avez beaucoup de confiance en vous-même, sans daigner prendre conseil de personnes sages et mûres... si vous n'avez point de prudence dans vos discours, et surtout dans vos lettres... si vous ajoutez facilement foi à tous les rapports... et si vous rapportez tout ce que vous avez cru... si vous soutenez votre opinion avec opiniâtreté, même après avoir connu que vous vous trompiez... si vous prenez des engagements pour des riens, et, après les avoir pris, vous ne pensez à en sortir, mais à les soutenir... si vous donnez des conseils

qui puissent inspirer du repentir à celui qui les reçoit... si vous délibérez sur ce que vous avez à faire lorsque vous êtes surpris par la passion... tout cela est imprudent. Proposez-vous de vous amender, et rougissez de voir que les séculiers sont plus ingénieux dans la réalisation de leurs projets terrestres que vous ne l'êtes dans la poursuite de votre dernière fin, qui est de servir Dieu et de mériter la gloire éternelle.

La force est une vertu qui donne à l'âme le courage de supporter les ennuis et les difficultés qui se rencontrent dans l'exercice de la vertu. Elle est très-nécessaire au religieux pour poursuivre sa course dans la voie de la perfection, qui est toute semée de croix, et pour arriver au royaume des cieux, qu'on ne conquiert pas sans violence. C'est pourquoi examinez si vous êtes prompt à résister aux tentations... à soutenir les aridités spirituelles... à réprimer l'impétuosité des passions... surtout de la passion dominante... si, dans les adversités qui vous arrivent, vous vous laissez surprendre par le chagrin, en donnant même des marques extérieures... comment vous supportez les

intempéries des saisons, le chaud, le froid, les maladies, les douleurs... comment vous supportez les peines de l'ordre dans ce qui est le plus contraire à la sensualité... les ennuis de la conversation, quand vous vous trouvez avec des personnes d'un goût différent, ennuyeuses, inciviles, indiscrètes... si vous êtes ferme à maintenir vos bonnes résolutions... si vous vous laissez intimider par le qu'en dira-t-on, vous rendant l'esclave des jugements, des caprices et des affections d'autrui...

Pour savoir à quel degré de force vous êtes parvenu, faites cette supposition : s'il me survenait telle contrariété, telle mortification, que dirais-je ? que ferais-je ? Vous semble-t-il que vous faibliriez, rougisseriez-en et demandez à Dieu son aide. Ne couvrez pas votre lâcheté sous ces frivoles prétextes : Je ne me chagrinerai pas, si je l'avais mérité, si c'était la vérité ; je me chagrine parce que je suis innocent et qu'on m'accuse à tort. Ce ne sont pas les sentiments de la vertu. La gloire de la force est de souffrir sans faute, de souffrir à tort, comme l'a fait Jésus-Christ et comme l'ont fait les saints.

Voyez le courage avec lequel vous avez abandonné le monde, un père, une mère, les biens, la liberté, les espérances, et rougissez de votre lâcheté à ne pas savoir renoncer à mille petits liens de la vanité, aux opinions, aux riens.

MAXIME

Pour le matin du neuvième jour.

Ne pas avoir un zèle indiscret.

La première vertu qu'acquiert celui qui a récemment passé du service du monde au service de Dieu, ou de l'état de tiédeur à la ferveur, paraît être la vertu de zèle ; c'est un désir ardent de maintenir la religion dans son observance, en réparant tous les désordres qui pourraient la relâcher. C'est réellement dans un religieux une vertu signalée par laquelle on honore Dieu, on édifie le prochain et on assure son propre salut. Mais si la vertu devient vicieuse toutes les fois qu'elle donne dans les deux extrêmes ou du trop ou du pas assez, faute de discrétion, le zèle est encore mille fois plus exposé à ce danger ; en sorte que, dans la pratique, il est souvent plutôt la boutade d'une

méchante passion que l'exercice d'une vertu. De même que tout ce qui brille n'est pas or, ainsi n'est pas toujours vertu ce qui semble être zèle. L'épreuve de l'or, c'est la pierre de touche, et l'épreuve du zèle, c'est surtout la discrétion. Or, quelle discrétion a celui pour qui la plus légère peccadille du prochain est un énorme délit, et qui à la moindre faute ne cesse de crier à l'abomination pour faire un pompeux étalage de son zèle?

Ce n'est pas tant l'aveuglement de ces religieux qui est blâmable, aveuglement qui fait qu'étant tout yeux pour les défauts d'autrui, ils ne peuvent plus voir les leurs, que leur orgueilleuse indiscretion, dont on peut dire que le démon est l'auteur, puisqu'elle ne tend qu'à refroidir la charité et l'amour des religieux les uns pour les autres. Combien de fois, dans les cloîtres sacrés, une famille ne sera-t-elle pas divisée par suite d'un zèle indiscret qui donne des apparences de scandale à des bagatelles de rien et à des légèretés qui parfois ne sont même des imperfections qu'aux yeux d'un religieux qui veut interpréter tout en mal?

Gardons-nous donc de ce zèle indiscret , et il nous importe beaucoup de nous en garder, parce qu'il peut nous porter un grand préjudice en nous faisant perdre la paix et en troublant celle des autres. Ne nous faisons pas si vite de tout un prétexte d'étonnement et de scandale : *Pax multa diligentibus legem tuam, et non est illis scandalum* (Ps. 118, 165). Désirer que nous soyons tous parfaits, c'est bien ; mais prétendre que tous cheminent par la voie que nous trace notre esprit et notre goût, c'est une indiscretion. *Omnis spiritus laudet Dominum* (Ps. 156, 6) ; que tout esprit loue le Seigneur. Recommandons nos frères à Dieu, et tâchons de leur donner le bon exemple ; c'est assez.

Si nous voulons avoir du zèle, comme par le fait nous y sommes obligés , avant de l'exercer, examinons sérieusement si notre zèle est vrai ou faux. Le vrai zèle est tempéré par la raison ; il réfléchit d'abord, puis il agit. Le faux zèle est l'enfant de la passion soudaine et aveugle. On doit se défier de cette subtilité de la passion qui s'insinue d'une manière adroite et n'a jamais des transports plus mauvais que lorsqu'elle se tra-

vestit sous la spécieuse apparence du zèle, puisqu'elle couvre sa malice du manteau d'une vertu religieuse, et fait le mal sous le prétexte de vouloir le bien ; elle blesse sous le prétexte de vouloir guérir, et frappe la personne sous le prétexte de ne frapper que le vice. Le vrai zèle est, comme le voulait saint Paul, réglé par la prudence : *Secundum scientiam* (Rom., x, 2). Le vrai zèle est réfléchi, prudent et humble surtout. Le faux zèle nourrit un orgueil secret ; il aime avec le pharisien à condamner autrui pour pouvoir se louer lui-même : *Non sum sicut cæteri* (Luc, xviii, 11) ; je ne suis pas comme les autres. Un tel est relâché, moi je suis un religieux observant et intérieur. Le vrai zèle condamne d'abord en lui ce qu'il trouve de blâmable dans les autres ; il est disposé à recevoir la réprimande avec la même douceur qu'il reprend les autres. Le vrai zèle est doux, suave, compatissant, animé d'un seul motif, celui de la charité ; et s'il se condamne avec la rigueur et la sévérité d'un juge, c'est avec l'affection et la tendresse d'un père qu'il corrige son prochain. Que notre zèle soit tel que nous ne méritions pas

le reproche de saint Jacques : Si vous avez un zèle amer, ce n'est pas la sagesse qui vient d'en haut, mais une sagesse terrestre, brutale, diabolique. *Si zelum amarum habetis, non est ista sapientia de sursum descendens, sed terrena, animalis, diabolica* (Jac., III, 14).

DEUXIÈME MÉDITATION

Pour le matin du neuvième jour.

Sur la gloire du paradis.

I. Elevez-vous en esprit jusqu'au plus haut des cieux, entrez dans ce palais de gloire, et considérez la bienheureuse vie qu'y mènent les saints. Savez-vous quel est ce lieu ? C'est le paradis, c'est-à-dire un lieu où, pour le corps et pour l'âme, sont réunis tous les biens : sainteté, beauté, honneur, plaisir, savoir, puissance, allégresse, mais à un degré que n'aurait jamais pu rêver le cœur humain. L'entrée en est fermée à tous les maux, la faim, la soif, le chaud et le froid, les douleurs, le déshonneur, les chagrins, la pau-

vreté et toute pensée qui pourrait causer du dégoût ou de l'ennui. Le paradis est la maison de Dieu, où il fait resplendir toute sa grandeur, sa magnificence et sa bonté. Que ne peut un Dieu tout puissant et infini ? Eh bien ! il ne peut rien faire de plus ni de mieux que le paradis.

Mais ce paradis, pourquoi a-t-il été créé ? et à qui a-t-il été promis ? La foi m'oblige de croire, comme un article certain, sûr et infaillible, qu'il a été préparé pour moi, et qu'il m'a été promis, à la seule condition que je m'applique à servir Dieu de tout mon cœur pendant le cours de mon existence mortelle. Les sages et les saints m'attendent, et tous les hommes, tous les démons ensemble ne peuvent m'empêcher d'en acquérir la possession. Chaque jour de ma vie m'approche de cette hienheureuse éternité. Ah ! peut-on le croire et ne pas travailler dans le service de Dieu avec une infatigable ardeur ? Détestez votre tiédeur passée, et reconnaissez qu'elle n'a pas d'autre cause que votre peu de réflexion sur cette immense gloire. Tâchez de graver au fond de votre cœur la pensée du paradis.

II. Dieu, qui est l'essence de toute beauté, de toute bonté, de tout bonheur, sera l'objet de notre béatitude ; nous le verrons face à face ; en le voyant nous l'aimerons, et en l'aimant nous deviendrons semblables à lui, et, autant que le peut une créature, saints comme lui, sages, bienheureux, parfaits comme lui. Voilà ce que nous ferons dans le paradis, voilà ce que nous serons. Oh ! la douce occupation ! Mon âme, que fais-tu sur la terre ? que cherches-tu parmi les créatures ? Pourras-tu jamais être contente ici-bas ? Non, non, jamais mon cœur ne sera satisfait tant qu'il ne verra pas votre gloire, ô mon Dieu ! Mais quand la verrai-je ? Crois, mon âme, et attends ; bientôt, n'en doute pas, bientôt tu verras de tes propres yeux Dieu, ton Sauveur. Que cette espérance te console dans tes peines, te fortifie dans tes travaux ; elle peut adoucir toutes les amertumes.

Souffrons courageusement avec Jésus-Christ, si nous voulons avec lui jouir de Dieu et en jouir toute l'éternité , c'est-à-dire tant que Dieu sera Dieu, sans aucune crainte de perdre désormais ce bien suprême. S'il y a

quelque chose dans la religion qui nous paraisse rebutant et fastidieux, disons : Qu'est-ce que tout cela pour une vie éternelle ? *Credo, credo vitam æternam*. Rien ne coûte pour gagner un paradis éternel. Nous connaissons cette vérité dans son temps, et nous nous étonnerons qu'un Dieu se soit plu à récompenser par une éternité de joies de si faibles travaux qui n'ont duré qu'un instant.

TROISIÈME MÉDITATION

Pour le soir du neuvième jour.

Sur le choix des deux éternités.

I. Figurez-vous être dans une vaste campagne, seul avec votre ange gardien, qui vous invite à lever les yeux vers la cité des bienheureux, qui est le paradis, puis à les abaisser vers la cité des réprouvés, qui est l'enfer. Le paradis est ouvert avec toutes ces joies incomparables qui peuvent enivrer le cœur humain ; et l'enfer l'est aussi avec tous ces atroces tourments qui peuvent le plus affliger le corps et l'âme. Rappelez

à votre souvenir votre méditation sur l'enfer et votre méditation sur le paradis ; souvenez-vous qu'au ciel, comme dans l'enfer, il est une éternité qui dure toujours et n'a jamais de fin. Songez alors que vous êtes entre l'un et l'autre, et que l'un ou l'autre doit infailliblement être bientôt votre partage ; mais ce sera celui-là seul qu'il vous plait maintenant de choisir, le paradis ou l'enfer n'étant que pour qui veut l'un ou l'autre. Qu'en dites-vous ? Le choix dépend maintenant de vous, et vous devez savoir que le choix fait dans ce monde n'admettra point de repentir ni de changement, mais durera éternellement.

Voyez à la porte de l'enfer Satan qui, ne pouvant vous entraîner par force dans l'abîme, vous fascine et vous tente pour que vous vous y précipitiez de vous-même. Il ne vous demande pas d'apostasier et de passer sous les drapeaux de l'hérésie ; non, une telle demande pourrait peut-être vous inspirer quelque horreur. Il consent à ce que vous viviez dans la religion avec l'habit religieux. Tout ce qu'il vous demande, c'est de vivre en religieux tiède et relâché, prenant ainsi

insensiblement la mauvaise habitude de mépriser vos constitutions et votre règle , de transgresser la pauvreté en meublant votre cellule de mille petites fantaisies, de transgresser l'obéissance en trouvant toujours le moyen de ne faire que ce qui est de votre goût, de violer la chasteté en consentant secrètement au mal sans ternir votre honneur aux yeux du monde ; cela suffit au démon, parce que sachant que les religieux se damnent qui vivent de cette sorte, même sans apostasier, pourvu que vous vous damniez, peu lui importent les moyens que vous emploierez. Pesez s'il est de votre intérêt de prêter l'oreille au démon pour aller en enfer.

II. Regardez Jésus-Christ à la porte du paradis ; quoique sa justice puisse vous condamner à l'enfer, il désire néanmoins, dans sa miséricorde, vous donner le paradis, si vous le voulez, en servant Dieu avec ferveur dans la religion que vous avez déjà embrassée. Il vous appelle doucement, il vous invite et vous offre mille grâces pour vous aider à vivre en bon religieux. Voyez encore la très-sainte Vierge , votre bienheureux père et tous les autres saints qui vous atten-

dent là-haut et vous exhortent avec tendresse à choisir le paradis, en vous disant que la religion n'est pas aussi dure et aussi pénible que la font vos passions ; qu'il est doux de souffrir et de se mortifier pour l'amour de Dieu ; que, quelque scabreux que soit le sentier du ciel, il est court et finit bientôt, tandis que la bienheureuse gloire à laquelle il conduit n'a jamais de fin. Choisissez donc le ciel, et dites : Oh ! que l'enfer est terrible ! oh ! que le paradis est délicieux ! Enfer, je te déteste avec ton éternité épouvantable ; paradis, belle maison de Dieu, royaume éternel de Jésus-Christ, je te choisis irrévocablement désormais pour ma sainte demeure. Quand même l'enfer n'existerait pas, je renonce à tous les plaisirs, à tous les intérêts de la terre, dans l'unique but de ne pas perdre dans la vie éternelle le trésor des trésors.

MAXIME

Pour le soir du neuvième jour.

Ne jamais se troubler pour rien.

Chacun désire naturellement la paix du cœur et la tranquillité de l'esprit. D'où vient

donc qu'en dépit de ce désir naturel, nous nourrissons au dedans de nous-mêmes tant d'inquiétudes et d'agitations? Tout bien considéré, c'est parce que chacun est trop attaché à son jugement, à sa volonté et aux créatures de ce monde. On a trop d'amour-propre, on cherche avec trop d'anxiété ses propres intérêts, et l'on va contre les ordres de la Providence divine, en recherchant son bon plaisir, et non le bon plaisir de Dieu.

Tel religieux se trouble parce qu'on a traversé ses projets, parce que dans mille occasions on lui a fait tort, manqué de respect, dit je ne sais quel mot piquant. Dans ces circonstances, si vous sentez votre esprit se troubler, vous devez vous dire à vous-même : Cette inquiétude, ce trouble intérieur, que prouvent-ils? Ils prouvent que je suis orgueilleux, ambitieux, jaloux, trop amant de moi-même dans tout ce qui me touche. Si je n'avais pas tant d'amour-propre, je ne me troublerais pas pour ces riens. Aussi, pour me remettre en paix avec moi-même et avec les autres, suffit-il de combattre cet amour-propre, qui est mon seul bourreau ; et les adversités elles-mêmes, qui causent mon trou-

ble, sont des moyens efficaces pour acquérir la tranquillité que je désire, parce qu'ils sont efficaces pour mortifier mon amour-propre et humilier mon orgueil.

Vous vous troublez aussi parfois de la non-réussite d'un projet dans lequel la gloire de Dieu vous semblait intéressée. Mais c'est encore une ruse de l'amour-propre, et votre trouble prouve que vous cherchez votre gloire et non celle de Dieu. Procurer la gloire de Dieu, c'est se soumettre à sa volonté, et puisque la volonté de Dieu a été que votre projet, au lieu de réussir, ne vous rapporte que déboire et humiliation, si vous cherchez vraiment la gloire de Dieu, vous devez souffrir en paix votre humiliation, parce que Dieu l'a voulue, soit pour vous punir, soit pour vous éprouver.

Nos défauts non plus ne doivent jamais nous troubler. C'est un dérèglement ordinaire aux âmes qui n'ont point de modération, de se troubler sans se corriger, et d'avoir le regret d'une faute, non pas tant en ce qu'elle offense Dieu que parce qu'elle prouve leur faiblesse et leur misère. Il faut au contraire se repentir et se corriger sans

se troubler, parce que le trouble est toujours une nouvelle source d'autres défauts plus grands.

C'est pourquoi nous devons encore nous garder de certains scrupules et inquiétudes spirituelles qui sont les effets d'un esprit vain et altier qui ne connaît pas sa misère et présume trop de lui-même. L'humilité ferme la porte aux dangers et donne la sécurité à la conscience et la paix à l'âme. Les saints qui étaient vraiment humbles avaient une conscience délicate pour les plus petites choses, mais ils ne furent pas scrupuleux. Toutes les pensées qui causent l'inquiétude et l'agitation de l'esprit ne viennent pas de Dieu, qui est le prince de la paix, mais sont des tentations du prince des ténèbres, et partant il faut les rejeter.

Le religieux dont on lit le trouble sur un visage sombre et mélancolique déshonore Dieu, en donnant en quelque sorte à entendre qu'il est un méchant maître, au service duquel on ne peut vivre que dans les larmes. Il scandalise son prochain, en lui donnant occasion de former divers jugements sur sa mauvaise humeur. C'est

un poids pour les supérieurs, un objet de peine et de dégoût pour ses égaux; il est insupportable à tout le monde. On ne sait comment le prendre; si l'on va par charité converser avec lui, il aigrit la conversation par ses quintes; l'abandonne-t-on par prudence, il croit qu'on ne fait pas cas de lui et qu'on le méprise. Il est odieux et à charge à lui-même; sa mélancolie abrège la vie de son corps, et met en danger la vie de son âme, en le livrant en butte à toutes les tromperies du démon, qui, par une adroite tentation, lui propose les plaisirs charnels comme un remède et un soulagement aux noirs accès de son âme.

L'adversité ne trouble jamais le sage; il reçoit tout des mains de Dieu avec un air joyeux et serein, et bien qu'en lui l'humanité se révolte, ses révoltes ne se trahissent jamais sur son visage, et il prouve, à l'édification de ceux qui l'entourent, qu'en lui la grâce fait taire les passions. C'est ainsi qu'il faut s'habituer à conserver la paix intérieure et extérieure, car elle est un fruit de l'Esprit saint et un moyen non seulement utile, mais même nécessaire pour atteindre à la perfec-

tion. Dans la pratique, gardons-nous de jamais rien désirer avec passion, tâchons d'être indifférents et soumis en tout à la volonté de Dieu, ne nous attachons à rien, et nous jouirons de la paix la plus profonde.

EXAMEN PRATIQUE

Pour le soir du neuvième jour.

*Sur les deux autres vertus cardinales ,
la justice et la tempérance.*

La justice est une vertu qui veut qu'on donne à Dieu ce qu'on doit à Dieu et à l'homme ce qu'on doit à l'homme. Examinez donc 1°, par rapport à Dieu, comment vous faites valoir le talent qu'il vous a donné, si vous l'enfouissez... si vous l'employez à sa gloire... ou peut-être à l'offenser... si vous donnez aux choses spirituelles le temps prescrit, ou si vous en dérobez une partie pour la consacrer aux choses temporelles... si dans vos actions vous ne recherchez que votre honneur et votre gloire, ou si vous vous vantez de vos qualités, au lieu de rapporter tout à Dieu... si vous êtes tout à Dieu, comme

vous en avez fait le serment dans votre profession... si, étant disposé à satisfaire vos passions, vanité, dédain, jalousie, sympathie, antipathie... vous comptez ensuite avec Dieu, vous excusant de ne pas le contenter et de ne vous mortifier en rien pour lui par ces prétextes du tiède : Cela n'est pas d'obligation, cela n'est pas un péché ; en agissant de la sorte, je ne fais point de mal.

Examinez 2^o, par rapport à la religion, si vous tâchez de maintenir son sublime état avec la ferveur voulue dans le cloître... et hors du cloître... si vous cherchez à l'honorer et à l'accréditer en correspondant aux obligations que vous avez contractées envers elle pour vous avoir élevé, nourri et rendu digne de l'amour et de l'estime du monde... Si vous étiez dans le siècle, vous ne seriez pas l'objet de tant de caresses, de tant d'honorables prévenances dont le monde entoure votre saint habit. Mais vous, de quel retour la payez-vous, cette bonne mère?... Etes-vous prompt à la servir dans ses devoirs pénibles... à exécuter ses ordres... préférant son bien commun à vos intérêts privés?... Ou bien êtes-vous de ceux qui

attristent son cœur et l'abreuvent d'amertume par leurs prétentions, leurs plaintes, leurs habitudes d'indépendance?...!

Examinez 3^e, par rapport à votre prochain, si vous avez pour les supérieurs l'obéissance... pour les vieillards et ceux qui sont plus âgés que vous le respect... avec vos égaux une politesse sans affectation... avec les inférieurs affabilité et bienveillance... de la compassion pour les faibles... de la charité pour les infirmes et les nécessiteux... si vous donnez à tous, séculiers et religieux, l'édification... si vous êtes exact dans l'accomplissement de votre devoir... le remplissant sans partialité et avec une équitable indifférence... ou si vous gardez pour vous l'ouvrage le plus facile, laissant le plus difficile aux autres... si dans les élections vous ne donnez votre voix qu'au plus digne... sans vous laisser aveugler par le caprice, l'antipathie ou toute autre considération humaine.

La tempérance est une vertu qui règle les passions et les sens du corps, surtout dans ce qui flatte l'appétit, et porte son plaisir avec soi, afin que le corps soit soumis à l'esprit

et que l'un et l'autre soient soumis à Dieu. Examinez donc 4° de quelle manière vous vous comportez dans le manger... dans le boire... dans le dormir... dans la fuite de l'oisiveté... dans l'usage des commodités... si parfois vous passez les bornes de la modération... en cherchant des récréations et des soulagements superflus... comment vous pratiquez la mortification des yeux... de la langue... de l'ouïe... du goût... dans des choses qui, quoique permises, peuvent cependant être dangereuses... si vous prenez trop de soin de votre chère santé, l'entourant de ménagements scrupuleux, dans la crainte que l'austérité religieuse ne vous fasse du mal, prenant des licences et des privilèges sous prétexte de nécessité et de convenance... si, en faisant des actes de tempérance dans la nourriture, vous tâchez de les rendre vertueux et méritoires, ou si vous ne les faites que dans un motif naturel de goût, de tempérance ou de zèle pour votre santé...

Examinez 5° si vous êtes modéré dans les désirs intérieurs de votre esprit, voulant savoir, plus qu'il ne convient de les savoir,

les sciences, les arts ou les curiosités qui n'appartiennent pas à votre état, savoir les nouveautés du siècle messéantes à votre profession... savoir ce qu'on dit de vous en mal ou en bien... savoir les actions d'autrui qui ne vous regardent pas... si vous vous ingérez avec modération dans certaines affaires qui ne conviennent pas à un religieux... dans certains emplois qui ne vous regardent pas... dans certaines occupations de charité, il est vrai, pour le prochain, et utiles à la religion, mais qui, par trop d'embarras et trop de distractions, peuvent faire du tort à l'esprit intérieur... si vous êtes modérément content de vous-même, lorsque vous réussissez bien dans un emploi, et que vous en recueillez des louanges et des honneurs... lorsqu'il vous arrive d'entretenir des liaisons intimes avec des personnes de qualité... si vous mettez de l'ostentation jusque dans votre modération elle-même, voulant que votre vertu apparaisse et soit connue... méprisant les honneurs pour être plus honoré... La vraie vertu de tempérance, qui consiste dans l'usage modéré des biens de ce monde, naît de la connaissance

qu'on a qu'ils sont vils et indignes de l'amour d'une âme qui est créée pour les biens éternels du ciel. Mais est-ce là votre tempérance?... Rougissez de n'avoir pas même l'ombre de la vertu.

PRATIQUE DE SENTIMENTS

Pour le neuvième jour.

Mon esprit se perd à considérer la grandeur de cette gloire que Dieu a préparée pour ses élus dans le ciel, et il me semble que c'est une témérité de l'espérer. Ce qui me rassure, c'est que quiconque est sauvé l'est par la seule miséricorde de Dieu; et puisque je dois toujours espérer en la miséricorde de Dieu, je dois toujours espérer le paradis. Je veux glorifier la divine miséricorde de tout mon pouvoir par mon espérance et par la correspondance à ses grâces, afin qu'après l'avoir glorifiée dans le monde, elle me glorifie pendant toute l'éternité.

Il ne suffit pas d'avoir laissé le monde, mais il faut vivre détaché du monde, et ne s'attacher à rien, pas même à soi-même, ne

cherchant que Dieu et mettant de côté tout intérêt. Comment une créature peut-elle arriver, ô mon Dieu, à ce degré de pureté ? Elle ne le peut sans une grâce extraordinaire, et je me sens le courage de l'espérer.

Il est toujours à craindre qu'on ait un attachement déréglé pour le lieu et pour l'emploi qu'on quitte avec peine, et qui vous plaisent davantage que tout autre lieu et tout autre emploi. Il faut donc que j'y fasse attention, parce qu'un seul attachement peut être un obstacle à une pluie de grâces que Dieu serait disposé à faire pleuvoir sur moi. La magnificence de Dieu ne peut rien faire de plus grand, rien de plus beau que le paradis ; et sa miséricorde ne peut aussi rien faire de plus que de donner le paradis à un pécheur tel que moi. Deux efforts de la grandeur divine entrent dans mon salut éternel ; et je me réjouis de ne pouvoir pas mériter le ciel par moi-même, pour être le débiteur éternel de la divine miséricorde : *Et misericordias Domini in æternum cantabo ;* et je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur.

Si j'ai tant de sollicitude pour la conservation d'une vie si chétive et si courte, que ne dois-je pas faire pour acquérir la vie éternelle et bienheureuse? Est-ce que je prétendrais avoir pour rien une gloire qui a tant coûté aux martyrs, aux confesseurs, aux vierges, et qui a coûté le sang d'un Dieu?

Je devrais avoir une très-grande estime du paradis par cela même que je ne puis concevoir quel bien immense et infini est le ciel; et pourtant, ô mon Dieu, il faut que le paradis soit, à mon avis, bien peu de chose, puisque je ne le juge pas digne d'une mortification. La foi suffit pour m'exciter à la ferveur.

Jésus-Christ me prévient dans son Evangile que la porte du ciel est étroite, et qu'étrroit aussi est le sentier qui y mène, et que partant pour entrer il faut se faire petit. Faites-moi donc la grâce, ô mon Dieu, de rendre petit à force de contrition et d'humilité ce cœur gros de vanités.

Je veux devenir saint, ô mon Dieu, et avec tant de secours que j'ai pour parvenir à la sainteté, je n'y vois d'autres obstacles dans la religion que ceux que je porte au dedans

de moi-même et que je dois briser par la mortification.

Quand je songe au paradis, je ne sais comment je peux me révolter contre la mort pour me cramponner à la vie. Si je pouvais dire que plus je vivrai, plus j'assurerai et augmenterai ma gloire dans le ciel, je serais excusable; mais à la fin de chaque jour j'ai plutôt fait une malheureuse expérience du contraire.

Je dois procurer non seulement le salut de mon âme, mais encore de l'âme de mon prochain et de ceux-là même qui me persécutent et me détestent. Oh! quelle joie ce sera pour moi dans le ciel de me voir en la compagnie de ces personnes qui m'auront voulu du mal et auront dit du mal de moi! Quelle ne sera pas leur reconnaissance, en connaissant qu'elles auront été sauvées par mes prières!

Il ne mérite pas le nom de zèle, mais d'amour-propre, celui qui n'est pas accompagné d'indifférence et de désintéressement. Le vrai zèle doit être réglé, et je dois commencer à l'exercer à mon égard avant de l'étendre aux autres.

Dans quelque compagnie que ce soit, surtout celle des séculiers, je dois me considérer comme le délégué de Dieu pour traiter avec eux du salut de leur âme.

J'étudierai donc tous les moyens de faire tomber adroitement la conversation sur des choses qui puissent édifier celui qui m'écoute, en sorte que personne ne se retire d'auprès de moi sans que je lui aie parlé de Dieu.

Si Dieu règne en moi, tout en moi obéira à ses volontés ; je tâcherai de lui plaire en tout, et mon cœur sera dans une paix profonde. Venez donc, ô Seigneur, et réglez en moi ; c'est ce que j'ai l'intention de demander toutes les fois que je dirai dans la prière que vous m'avez enseignée : *Adveniat regnum tuum* ; que votre règne arrive. Je ne dois jamais être jaloux de quelqu'un, parce qu'il est ou plus habile ou plus ponctuel que moi, ou parce qu'il réussit mieux que moi dans l'exercice de son ministère. Je remercierai aussi Dieu pour tous ceux qui me surpassent en esprit et en talent, me réjouissant de leur succès. C'est là le vrai moyen de conserver en diverses circonstances la paix et d'acquérir un grand mérite.

DIXIÈME JOUR DES EXERCICES.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Sur les motifs d'aimer Dieu.

I. Dieu mérite d'abord d'être aimé par ce qu'il est en lui-même. Qu'est-ce que Dieu ? C'est une beauté et une bonté infinies, devant qui sont moins qu'une goutte d'eau dans la mer toutes les choses belles et bonnes qui furent, sont et seront dans le monde. Tous les anges, tous les saints, la bienheureuse Vierge, l'humanité sacrée de Jésus, tirent de Dieu leur beauté et leur bonté ; et leur beauté et leur bonté ne sont qu'un rien en comparaison de Dieu. Néanmoins, ô prodige ! ce Dieu d'une grandeur infinie ne dédaigne pas de penser aux hommes, de les aimer, de permettre qu'on l'aime ; il commande qu'on l'aime, sous peine d'une mort éternelle, et promet une vie éternelle à ce-

lui qui l'aime. C'est comme si l'on voyait un grand roi concentrer toutes ses pensées sur une fourmi ; mais il y a plus de proportion entre une fourmi et un roi qu'entre Dieu et toutes ses créatures.

O abîme de miséricorde ! je suis plus stupéfait de ne pas vous aimer que de voir que vous permettez que je vous aime. Mon âme, de quelle nature est ton cœur, si tu n'aimes pas un Dieu si aimable ? Si tu aimes le beau, comment n'aimes-tu pas ce Dieu qui non seulement est beau, mais est la beauté même ? Si tu aimes le bien, comment n'aimes-tu pas ce Dieu qui non seulement est bon, mais est la bonté même ? Peux-tu dire que tu ne peux pas l'aimer, lorsqu'il te donne sa grâce, son esprit et pour ainsi dire son cœur pour t'aider à l'aimer ? Ah ! mon Dieu, fortifiez en moi votre assistance ; je ne vous aime pas, mais je désire vous aimer, parce que vous êtes trop digne d'amour. O centre de tous les cœurs et de toutes les affections, ravissez mon cœur, et faites que désormais il brûle de votre amour.

II. Outre que Dieu vous a aimé de toute éternité, considérez l'amour bienfaisant qu'il

vous a porté depuis l'instant de votre naissance jusqu'à ce jour. Quels biens ne vous a-t-il pas accordés dans l'ordre de la nature et de la grâce, pour le corps et pour l'âme ? Comparez-vous à d'autres personnes : combien qui sont privées de la vue, de la parole, de l'ouïe, qui ont les membres estropiés ? Combien de fous et d'insensés qui n'ont pas l'usage de la raison ? Pourquoi n'êtes-vous pas aussi de ce nombre ? Parce que Dieu vous a favorisé. Ce Dieu pouvait vous faire naître dans la Turquie, et il vous a fait naître dans sa sainte Eglise ; il pouvait vous laisser dans les ténèbres du siècle où tant d'âmes gémissent, et il vous a appelé à la religion avec une abondance de lumières ; il pouvait, pour vos péchés, vous précipiter dans l'enfer, où il a précipité tant d'autres pécheurs qui l'étaient moins que vous, et il vous a supporté, pardonné, comblé de faveurs, sans avoir aucun besoin de vous, et sans attendre aucune récompense. Vous ne pouvez connaître qu'une bien faible partie des bienfaits dont il vous a comblé et vous comble sans cesse. Vous les connaîtrez au jour du jugement, et vous serez stupéfait de la pro-

vidence, de la patience, des prévenances d'un Dieu pour vous.

Mais en attendant connaissez-vous combien ce Dieu est digne de votre amour? Oui; racontons, ô mon cœur, la miséricorde et les libéralités du Seigneur à votre égard. Mais, ô Dieu de majesté, qui suis-je donc pour que vous vous soyiez souvenu de moi d'une manière si spéciale? Oh! combien mon indignité est grande! oh! combien votre bonté la surpasse! Est-il possible que je ne vous aie pas aimé jusqu'à présent et que je n'aie répondu à vos bienfaits que par la plus noire ingratitude? Hélas! il n'est que trop vrai que j'ai foulé aux pieds et déshonoré vos grâces, et qu'à l'abîme de votre bonté j'ai opposé un abîme d'iniquité. Mais il n'en est plus ainsi. Je veux vous aimer, ô Seigneur, de toute mon âme, de tout mon cœur, de toutes mes forces. Je veux seul vous aimer d'un amour ardent et éternel, en obéissant en tout et pour tout à votre très-sainte volonté exprimée dans l'Evangile, la règle et les constitutions de l'ordre. Je l'ai déjà dit bien des fois, ô mon Dieu, que je voulais vous aimer; mais je ne l'ai jamais

dit avec une entière sincérité. Maintenant je le jure, et vous voyez le fond de mon cœur ; mais je sens mon impuissance, et je connais que je n'ai pas la force de me maintenir dans un tel sentiment. C'est à vous de m'assister ; et si je vous suis fidèle, à vous toute la gloire de ma fidélité et de mon amour.

EXAMEN PRATIQUE

Pour le matin du dixième jour.

Sur la vertu de modestie.

La modestie est une vertu qui prend soin de soumettre toutes nos actions et tous nos mouvements extérieurs aux règles de la bienséance, et de rejeter tout ce qui ne convient pas à notre état. Cette vertu est nécessaire pour honorer Dieu, en présence duquel on est toujours en tout lieu. Elle est nécessaire par rapport à nous, parce qu'il est impossible que notre intérieur soit réglé, si l'extérieur ne l'est pas ; par rapport au prochain, parce qu'elle l'édifie, et qu'au contraire un extérieur trop libre le scandalise. Toutes les

autres vertus doivent être cachées; il suffit qu'elles soient connues de Dieu. La modestie seule, comme le veut saint Paul, doit se montrer à tous : *Modestia vestra nota sit omnibus* (Philipp., iv, 5); que tout le monde soit témoin de votre modestie, à l'église, au chœur, dans la cellule, au réfectoire, dans le couvent, hors du couvent, assis, à la promenade, pendant les récréations, dans vos conversations particulières et communes, en la présence de qui que ce soit. Notre bienheureux père, dans un chapitre de sa règle, recommande à ses religieux d'être modestes, doux et humbles, parlant honnêtement à tous comme il convient; et c'est avec raison, parce que le religieux, en observant la bienséance, fait respecter la religion. On connaît un religieux à son maintien, quand on voit se refléter sur sa physionomie une gravité affable réunie à une affabilité qui a je ne sais quoi de grave; et par le religieux vous connaîtrez sa religion, qui est un mélange d'austérité et de douceur. Ainsi donc, si vous avez à cœur l'honneur de la religion, aimez la modestie. Il est vrai que ses règles paraissent très-faciles, parce qu'elles s'ap-

pliquent à des minuties ; mais l'expérience les montre très-difficiles, et il est besoin de beaucoup d'examen et de beaucoup d'attention pour les observer dans la pratique et en contracter l'heureuse habitude. Parler trop haut... et en parlant trop gesticuler avec les mains... ne pas laisser parler celui qui voudrait parler... ne pas donner la faculté de répondre... interrompre avec impatience les discours d'autrui... contredire impudemment celui qui parle... faire le docteur en présence des anciens... se vanter... et à chaque instant faire son éloge... avoir toujours, dans la conversation, la bouche ouverte pour dire des futilités... railler tantôt l'un, tantôt l'autre... faire le bouffon et le comédien pour faire rire... rire hors de propos... éclater de rire... être satirique ou critique pour chercher et découvrir en tout des défauts au prochain... avoir un babil ennuyeux et importun... tout cela blesse la modestie religieuse, et partant considérez en quoi vous péchez pour y appliquer le remède.

De même, être lunatique, sombre, pensif... avoir une démarche vagabonde et non-

chalante... laisser errer ses regards sur tout ce qui se présente... observer qui entre ou qui sort, qui bouge ou qui fait du bruit... s'amuser, dans les maisons des séculiers, à tout inspecter d'un œil curieux... répondre brusquement à ceux qui nous appellent ou nous demandent quelque chose... avoir une démarche trop lente ou égarée... porter un vêtement sale, déchiré ou en désordre... tenir les mains derrière le dos ou sans cesse en mouvement... se renverser sur le dossier de sa chaise, s'appuyer sur le coude, ou mettre une jambe l'une sur l'autre, quand on est en compagnie... étant debout, avoir les pieds trop écartés l'un de l'autre... dormir découvert... manger avec trop d'avidité ou avec une gloutonnerie dégoûtante... en un mot, manquer aux règles de la civilité, qui pour un religieux est tout entière dans l'humilité et dans la modestie, c'est manquer aux devoirs et aux convenances de votre état.

Un bon naturel est un utile auxiliaire de la modestie ; mais celui qui pèche de ce côté doit y suppléer par une éducation religieuse. Examinez donc généralement quelle modes-

tie vous pratiquez avec vous-même dans la cellule ou hors de la cellule... dans vos conversations avec le prochain... comment vous savez garder le décorum de votre état, de votre ministère, la bienséance convenable au lieu et aux personnes avec qui vous vous trouvez... si vous donnez à tous le bon exemple, édifiant tous ceux qui vous écoutent et même ceux qui ne font que vous voir, évitant toute inconvenance, vanité, liberté ou légèreté, surtout dans les paroles, et le ton sec, fatigant ou affecté : l'affectation ne convient jamais et déplaît à Dieu comme aux hommes. Il faut toujours être modeste, sans affecter la modestie ; mais vous ne le serez jamais, tant que votre intérieur ne sera pas bien réglé. Prenez pour miroir la personne si modeste de Jésus-Christ, et implorez la grâce de vous conformer à ce divin exemple et de vous habituer à vous tenir partout comme si les yeux de tout le monde étaient toujours fixés sur vous, ou comme si vous étiez en la présence de tous les anges et de tous les saints, puisque vous êtes sans cesse en la présence de Dieu.

MAXIME

Pour le matin du dixième jour.

Faire profession d'être sincère.

La sincérité est une vertu qui nous fait découvrir nos sentiments, tels qu'ils sont dans le cœur, avec une intention droite de plaire à Dieu, sans s'inquiéter de ce que dira le monde. Elle est opposée au vice de la fourberie, qui est la source d'où découlent la mauvaise foi, la dissimulation, les artifices, les mensonges, les flatteries, pour donner le change au prochain et lui faire croire qu'on pense tout le bien que l'on dit, tandis que le cœur dément les paroles. Plus nous devons abhorrer l'astuce et la fausseté, plus nous devons chérir la sincérité et la vérité, en prouvant que la grâce et la vérité sont les premiers mobiles de notre esprit, de notre cœur, de notre langue, et que nos paroles ont une parfaite conformité avec nos pensées et avec nos actions.

La sincérité, que quelques uns voient d'un mauvais œil, a pourtant toujours été estimée

par tout le monde, comme le caractère d'un homme de bien ; et si elle est désirable dans qui que ce soit, elle l'est à bien plus forte raison dans un religieux. Tâchons donc de la pratiquer d'abord et surtout avec le confesseur et avec les supérieurs, et généralement avec tous, soit dans le cloître, soit parmi les séculiers. Fuyons ces ruses par lesquelles on feint de faire une chose et l'on en fait une autre, de vouloir aller dans un lieu et l'on va dans un autre. Parler un langage équivoque, ambigu, obscur, qui a un double sens ; altérer ou diminuer les circonstances de nos récits ; faire en cachette des choses indifférentes, qu'il importe peu qu'on voie ou qu'on ne voie pas, qu'on sache ou qu'on ne sache pas ; promettre à plusieurs ce qu'on ne peut tenir qu'à un seul ; louer ce qu'en conscience on croit être digne de blâme, blâmer ce qui peut être louable ou excusable par quelque endroit : toutes ces choses sont des défauts qui s'opposent à la sincérité et détruisent la bonne foi et la société ; et nous devons les fuir, aimant toujours la vérité, non pour nos intérêts, ni par attachement à notre opinion, ni

par désir de passer pour un homme loyal, mais par amour pour la vérité, qui est le fondement immuable de notre foi ; pour imiter le Dieu que nous adorons, qui est incapable de mentir ou de tromper ; pour maintenir l'union et la bonne intelligence avec notre prochain, et enfin pour soutenir l'honneur et le decorum de notre état ; en effet, les roueries et les mensonges nous ôtent le crédit et nous rendent odieux à tout le monde, personne n'aimant à être trompé. Habitue-nous à ne jamais mentir de propos délibéré, ni pour nous excuser, ni pour quelque motif que ce soit, nous souvenant que notre Dieu est le Dieu de la vérité ; et si parfois il nous arrive de dire un mensonge, réparons notre faute par une expiation ou par un démenti.

Aimons la candeur et l'ingénuité, ne disant, ne faisant jamais rien qui n'ait un rapport direct avec notre intérieur. Il y a certaines rencontres dans lesquelles nous ne sommes pas obligés de révéler le secret de notre âme et de notre cœur, et alors c'est un devoir de fidélité ou de prudence de taire la vérité ; mais il n'est permis dans aucun cas

de trahir la vérité par le mensonge. Il faut que la sincérité soit toujours accompagnée d'une grande circonspection ; en effet, quoique la sincérité doive toujours régner dans toutes nos paroles, il n'est pas non plus toujours nécessaire de parler, et une sincérité intempestive sur certaines choses qu'on doit passer sous silence est une faute contre la charité et la prudence.

Quand on nous demande notre avis sur une chose louable, on peut dire de suite sa façon de penser, et ce n'est pas une parole de plus qui fait rien à l'affaire. Mais pour les choses que nous jugeons dignes de blâme, il faut d'abord montrer la répugnance qu'elles nous inspirent, si elles sont confidentielles et secrètes, et puis dire son sentiment avec une prudente sincérité qui ne dise rien de plus que ce qu'il faut dire. Quelqu'un me demande mon sentiment sur telle de ses actions. Si dans le for de ma conscience elle n'est pas bonne, je dois dire sans détour qu'elle ne me plaît pas. Cette franchise pourra m'attirer la haine, mais qu'importe ? Je dois me consoler en pensant qu'on m'a demandé la vérité et que je l'ai

dite à la gloire de Dieu. Je me réjouis d'être dans la pensée que quiconque vient me demander mon sentiment doit être aussi disposé à entendre la vérité que je suis sincère à la dire.

DEUXIÈME MÉDITATION

Pour le matin du dixième jour.

*Sur les motifs d'aimer notre Seigneur
Jésus-Christ.*

I. Représentez-vous notre Seigneur, le plus beau de tous les hommes, le plus grand de tous les rois, le plus tendre de tous les pères, qui vous prie de l'aimer. Ah ! ne le mérite-t-il pas ? Vous devez l'aimer pour la beauté de son corps, qui, étant le chef-d'œuvre de l'Esprit saint, est le plus beau de tous les corps et sera dans le paradis la félicité corporelle des saints. Vous devez l'aimer pour la beauté de l'âme, qui est la plus accomplie de toutes celles que Dieu a créées ou peut créer. Elle est le trésor de toutes les grâces, de toutes les vertus, de

toutes les plus belles qualités divines et humaines. On ne peut imaginer un homme plus sage, plus affable, plus doux et sous tous les rapports plus parfait que Jésus. Mais si un beau visage, un esprit brillant font tant d'impression sur votre cœur, que sera-ce donc de Jésus ?

Jésus a laissé le ciel et la compagnie des anges, et il a revêtu la forme humaine, et même toutes vos misères, pour que vous l'aimiez, comme plus semblable à vous. Il est votre père, votre frère, votre époux, votre ami, votre roi, votre tout. O mon âme, mérites-tu d'avoir un cœur, si tu n'aimes pas un objet si aimable ? Eussé-je un million de cœurs, je devrais les consacrer à Jésus sans exception ni réserve, parce qu'il les mérite tous. Je n'en ai qu'un, qui est étroit, bien étroit, et je voudrais le diviser entre toutes les créatures, pour n'en laisser à Jésus que la plus petite part. Ah ! mille fois anathème à qui n'aime pas Jésus ! Je veux vous aimer, mon Jésus, sinon autant que vous le méritez, du moins autant que je le puis ; mais je ne puis rien par moi-même, aidez-moi et accordez-moi votre amour.

II. Vous devez encore aimer Jésus-Christ parce qu'il vous aime d'un amour infini. Vous en doutez peut-être ? Considérez-le dans les trente-trois années de sa vie, depuis la crèche jusqu'au Calvaire : pouvait-il, par amour pour vous, faire plus que de vous procurer la béatitude éternelle au prix de tant de soupirs, de tant de larmes, de tant de peines, de tant de douleurs, de tant de sang et de la mort la plus ignominieuse ? Ni votre père, ni votre mère, ni aucun de vos amis les plus chers n'auraient jamais eu et n'auront jamais la pensée de faire autant pour vous.

Il est vrai qu'il a souffert et qu'il est mort généralement pour tous ; mais il a aussi souffert les tortures et la mort pour vous en particulier, comme si dans tout l'univers il n'y avait pas eu d'autre pécheur que vous, et vous êtes obligé de dire avec l'apôtre : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* (Galat., II, 20). Il m'a aimé, et il s'est livré lui-même pour moi ; c'est pour moi, pour mon amour que Jésus s'est laissé abîmer de coups, couronner d'épines et crucifier sur la croix, pour moi, pour mon amour.

O Jésus très-saint, je ne puis plus douter de votre amour, puisque je le vois dans l'ouverture de votre cœur. Bien que je sois le plus scélérat de tous les hommes, je connais et je comprends que vous m'avez aimé et que vous m'aimez, et que je suis plus que tous les hommes obligé de vous aimer. Je me repens, ô mon Sauveur, de ne vous avoir pas aimé jusqu'à présent. Je sais que je commence bien tard, mais mieux vaut tard que jamais. Je vous consacre mon cœur tout entier; je n'aimerai rien comme Jésus, je n'aimerai rien que par rapport à Jésus.

Examinez ce que veut dire : aimer Jésus. Cet amour ne consiste pas seulement dans les larmes, les tendres élans et les soupirs, mais à se souvenir souvent de lui, à parler avec plaisir de lui, et à faire nos actions uniquement pour lui ; il consiste à préférer sa volonté à la nôtre, à imiter ses vertus et les souffrances de sa vie. O mon bon Jésus, faites-moi la grâce d'accomplir tout cela ; je le désire, parce que je désire vous aimer.

TROISIÈME MÉDITATION

Pour le soir du dixième jour.

Sur les motifs d'aimer la bienheureuse Vierge.

I. Voyez assise sur un trône majestueux de gloire la bienheureuse Vierge, qui abaisse sur vous son regard, qui étend son manteau pour vous couvrir de sa protection, et vous tend la main pour vous servir de guide, de patronne, de mère, à la seule condition que vous vous résolviez à l'aimer. Prenez-en donc la résolution.

Elle est la mère de Jésus-Christ, c'est-à-dire la mère immaculée de Dieu; de toute éternité le Père éternel l'a choisie pour sa fille, et l'Esprit saint pour son unique épouse. Elle est celle en qui la très-sainte Trinité a déposé le trésor de ses grâces, en sorte que personne ne se sauve que par elle. Reine du ciel, elle voit à ses pieds les anges se faire gloire de reconnaître leur esclavage; et vous hésiteriez à vous jeter dans ses bras comme son enfant? Vous craignez peut-être qu'elle ne soit pas pour vous une bonne mère?

Oh ! si vous saviez avec quelle tendresse de cœur elle vous a aimé et vous aime ! Son cœur et le cœur de Jésus-Christ ne font qu'un ; et de même que vous ne pouvez pas douter que Jésus ne soit votre père et un père plus tendre que tous les pères, vous ne devez pas douter que Marie ne soit votre mère et une mère plus tendre que toutes les mères. L'amour immense qu'elle vous porte lui a donné la force , au pied de la croix, d'offrir pour vous à la mort son très-cher Fils. Après une aussi grande preuve d'amour, quel est le bien, quelle est la grâce que vous ne puissiez pas encore en attendre ? Que vous soyez chétif et misérable au delà de toute expression, n'importe ; cela ne fait au contraire qu'augmenter en elle l'amour et la compassion, parce qu'elle est la mère de miséricorde, la mère de pitié et de douleur. Offrez-vous donc à elle pour enfant, remerciez-la de vous recevoir avec tant de bonté , recommandez-vous à elle, et priez-la d'avoir soin de vous et de vous couvrir de sa douce protection.

II. Ce qui demande le plus son assistance dans ce moment, c'est le maintien des bons

propos que Dieu vous a inspirés pendant ces dix jours. Faites-en donc un bouquet et présentez-le à la Vierge, en protestant que les reconnaissant pour un fruit de son intercession, ce n'est que par le moyen de son intercession que vous espérez les accomplir.

Priez-la par ses allégresses, par ses douleurs, par le cœur si doux et si tendre qui lui fait aimer même les plus grands pécheurs. Si vous m'avez tant aimé, ô Vierge sainte, alors que, brebis égarée loin de vous et de votre Fils, vous avez prié pour moi et vous m'avez appelé, et que sans vous je serais peut-être déjà damné, pourquoi ne m'aimeriez-vous pas maintenant que par votre miséricorde je retourne à vous ? Ah ! vous ne m'aimez que trop, non dans la mesure de mes mérites, mais dans la mesure de votre bonté. Je sais que je n'y réponds pas. Mais si par le passé j'ai été ingrat, je ne veux plus l'être à l'avenir. Je veux vous aimer de tout mon cœur. Examinez ce que veut dire : aimer Marie. L'aimer, c'est se souvenir souvent d'elle, parler avec plaisir d'elle, et allumer dans les cœurs le feu sacré de son amour ; c'est l'honorer tous les jours

en récitant son office, ou le rosaire, ou autre semblable prière ; c'est se préparer à ses fêtes par quelque pieux exercice ; c'est l'imiter dans ses actions de chaque jour, en tâchant de les faire comme on peut s'imaginer qu'elle les ferait ; c'est l'imiter surtout dans la pratique de ces trois vertus qui sont les plus chères à son cœur, la pureté, l'humilité et l'amour de son très-saint Fils Jésus-Christ. Proposez-vous de l'aimer ainsi ; implorez son secours, et, convaincu qu'elle peut et veut vous secourir, mettez en elle toute votre confiance.

MAXIME

Pour le soir du dixième jour.

Fuir l'empressement et la négligence.

La première et la plus importante de nos dévotions, c'est de faire les actions que demande de nous notre état, parce que ce sont autant de volontés de Dieu qu'il a attachées à notre vocation ; et comme c'est dans leur exercice que consiste la perfection, ce sont elles surtout qui feront la matière de notre

jugement. Cependant nous ne devons pas tant nous occuper à faire le bien que Dieu veut de nous qu'à le bien faire, comme il le veut. Or, l'empressement et la négligence sont les deux vices qui corrompent la bonté des actions et leur ôtent tout leur mérite.

L'empressement, c'est-à-dire cette ardeur impétueuse à faire plusieurs choses à la fois, à vite se débarrasser d'une chose pour en entreprendre aussitôt une autre, est un vice brutal qui trouble la paix de l'âme, confond ses pensées, précipite ses mouvements, obscurcit la raison et le jugement, suffoque la grâce, et empêche de bien faire ce que l'on fait. Les pluies douces fertilisent la campagne, mais les ouragans impétueux bouleversent sur leur passage les champs et les prés. Jamais chose faite à la hâte et avec fougue ne fut chose bien faite.

Dieu veut que nous soyons diligents et ponctuels dans tous les emplois qu'il nous confie, mais il ne veut pas que nous agissions avec tant de véhémence ; il désire que l'aete extérieur que nous produisons avec le secours de son infinie providence soit vivifié intérieurement avec le secours de sa grâce

par des intentions saintes et de dévotes affections. Mais comment produire des actes intérieurs, lorsque l'empressement nous fait concentrer toute l'application de l'âme sur l'acte extérieur? Alors certainement Dieu n'opère pas en nous par sa grâce; car Dieu n'est pas dans l'agitation, *non in commotione Dominus* (III Reg., xix, 11), et nous faisons connaître que c'est le naturel seul qui opère instinctivement en nous. Aussi, quand notre Seigneur reprit sainte Marthe et lui dit : Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous troublez pour beaucoup de choses, il ne blâmait pas en elle la diligence ou l'exactitude qui était louable, mais l'empressement avec lequel elle agissait et qui la troublait; et cet empressement était digne de blâme. Elle voulait aller trop vite; et le Sauveur l'avertissait qu'on ne pouvait aller si vite et faire bien; et qu'on va toujours assez vite quand on arrive à bien faire ce qu'on doit.

Il arrive parfois que la diversité d'affaires qu'on doit expédier dans un temps déterminé exige qu'on se hâte; mais en pareille circonstance il faut prendre garde que l'empressement ne soit déréglé, en sorte qu'on s'ap-

plique plus à vite expédier la besogne qu'à la bien faire. Tout notre empressement doit être raisonné, prudent et sagement modéré, c'est-à-dire que notre esprit doit rester libre, et que l'attention à nous-mêmes et à notre ouvrage doit être notre guide.

Un bon remède pour modérer l'empressement, c'est de réfléchir qu'ayant diverses affaires, nous ne pouvons pas tout expédier d'un coup, mais d'abord l'une, puis l'autre ; ainsi on ne doit pas penser à toutes en même temps, mais à celle-là seule qui nous occupe dans le moment, et s'en occuper comme si nous n'avions rien autre à faire et comme si chacune était la dernière. Il faut pour cela prévoir notre besogne, mettre de l'ordre dans nos emplois, pour tout faire en temps et lieu.

Partageons notre temps entre le soin de notre office et le soin de nous-mêmes ; travaillons religieusement, ayant l'œil à ce que nous faisons ; et pour le bien faire, ne permettons pas l'accès de notre âme à un trop grand empressement qui nous jetterait précipitamment d'une action dans une autre.

Mais on doit éviter la négligence avec bien

plus de soin, et si la fougue d'un naturel trop ardent est un défaut, l'apathie d'un cœur trop froid en est un bien plus grand : *Qui festinus est, offendit* (Prov., xix, 2), dit l'Esprit saint ; celui qui se hâte risque de trébucher. Mais il donne sa malédiction aux négligents : *Maledictus qui facit opus Dei negligenter* (Jer., xlviii, 10) ; maudit soit celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment. L'œuvre de Dieu, ce sont tous les emplois que la religion nous confie et qui sont conformes à notre état, parce qu'ils sont tous, par l'obéissance, autant de volontés de Dieu. De même qu'à la cour d'un roi tous les valets de cuisine, de salon et de chambre font l'ouvrage du roi en faisant la volonté du roi, ainsi dans la religion les prêtres et les prédicateurs, les clercs et les convers, les sujets et les supérieurs font l'œuvre de Dieu en faisant la volonté de Dieu, chacun dans son emploi ; et de même que les ministres du roi doivent se garder de la négligence pour ne pas encourir la disgrâce du roi, nous devons, nous religieux, l'éviter avec bien plus de soin pour ne pas encourir la malédiction divine : notre Dieu mérite d'être

tre servi par nous avec joie, fidélité et dévotion ; et la négligence porte toujours avec elle le chagrin, la paresse et le mépris.

EXAMEN PRATIQUE

Pour le soir du dixième jour.

*Sur quelques autres vertus nécessaires
au religieux.*

Examinez-vous 1^o sur la ponctualité et la diligence qui consiste à accomplir avec exactitude tous les devoirs de notre état. Cette vertu semble n'avoir pas grande importance lorsqu'elle est seule ; mais, jointe aux autres vertus, elle est très-estimable, et ce n'est pas un petit éloge de pouvoir dire d'un religieux de qualité qu'il est ponctuel dans les exercices de la vie commune. Qu'il est beau en effet de voir un religieux recommandable par la naissance ou par l'âge, par les études ou par les emplois observer ponctuellement les pieux usages de la religion, et oubliant son mérite, interrompre ses occupations particulières pour vaquer aux fonctions les plus

18.

abjectes, et ne pas rougir dans la circonstance d'accepter un emploi quelconque, sans se faire chercher ni attendre, et sans donner à personne occasion de se plaindre ! Examinez donc si vous êtes aussi exact, soit dans votre emploi... soit dans les offices et les actions communes qui regardent tout le monde... et surtout, dans ce qui a rapport au culte de Dieu, si vous êtes exact à la récitation des heures canoniques au chœur, à l'oraison, à la Messe, à la bénédiction de la table, aux visites du très-saint Sacrement... et si vous êtes diligent, examinez encore quels sont les motifs de votre diligence : est-ce par un vrai sentiment de vertu religieuse, ou pour gagner la bienveillance de vos confrères... pour acquérir la réputation d'un religieux exact... pour pouvoir condamner avec plus d'autorité les retards et la négligence des autres ?

Examinez-vous 2° sur la mansuétude et la douceur, vertus qui modèrent la colère et portent l'âme à faire du bien à tous, sans pouvoir faire du mal à qui que ce soit. Voyez donc si vous aimez de tout votre cœur celui qui vous a offensé... si vous êtes disposé à

aimer votre prochain, quels que doivent être ses torts à votre égard... si vous ennuyez ou importunez quelqu'un... si vous refusez avec dédain ce qu'on vous demande avec honnêteté... si vous avez de l'amertume contre celui qui traverse vos projets même dans des choses de peu d'importance... si vous vous laissez emporter... si vous répondez en colère... bref, si vous êtes affable, bon, cordial, prévenant, comme il est de votre devoir de l'être avec tout le monde.

Examinez-vous 3^e sur la vertu du silence, qui consiste à réprimer la démangeaison effrénée qu'on a de parler. C'est une vertu capitale pour un religieux, et l'on ne doit pas croire capable d'aucune mortification celui qui ne sait pas mortifier sa langue, puisqu'en cela on n'a rien à souffrir. C'est pourquoi saint Jacques a dit qu'elle était vaine la religion de celui qui ne sait pas se taire ; et elle est bien vraie cette ancienne maxime de notre ordre : Un grand parleur ne sut jamais faire oraison. Examinez donc si vous observez le silence dans les endroits et dans les moments prescrits par la religion, évitant non seulement de parler, mais de faire au-

cun bruit, soit avec les mains, soit avec les pieds, soit avec les portes, qui puisse distraire les religieux... si, dans les autres moments, vous êtes plus enclin à parler qu'à vous taire... si, par amour du silence, vous vous abstenez non seulement des paroles illicites et inutiles, vous souvenant que de toutes vous aurez à rendre compte à Dieu, mais encore de certaines choses qui sont permises, convaincu qu'il n'y a pas de parole aussi précieuse que l'est le plus souvent le silence.

Pour abrégér, examinez-vous 4^e sur la conformité à la volonté de Dieu ; c'est la seule vertu avec laquelle on peut mesurer tout le profit que l'on fait dans la perfection, qui ne consiste ni dans les jeûnes, ni dans les mortifications, mais à prendre pour règle la volonté seule de Dieu ; et tant que nous ne nous dépouillerons pas de notre volonté pour nous soumettre à la volonté divine, nous pouvons être sûrs de n'avoir pas même fait un pas dans la voie de la sainteté. Examinez donc si vous êtes content dans l'état où Dieu vous a placé, non parce que cet état est de votre goût, mais parce que c'est Dieu

qui vous y a appelé... si vous laissez à Dieu la conduite entière de tout ce qui vous regarde, sans désirer ni emplois ni talents sous prétexte de travailler pour sa gloire, ni consolations sous prétexte de le servir avec plus de ferveur... si, dans les adversités, vous préparez votre âme à tout recevoir de la main de Dieu, sans imputer vos malheurs à la malice ou à l'imprudence des hommes, aux circonstances ou à d'autres causes naturelles... Accoutumez-vous à tout accepter immédiatement de Dieu, et pour en contracter l'habitude, soyez convaincu de deux vérités : la première est qu'il ne nous arrive jamais rien sans la permission expresse de Dieu, puisqu'il ne tombe pas une feuille sans sa volonté ; l'autre est que tout ce que Dieu permet qu'il nous arrive, il le permet par un amour très-grand pour nous et uniquement pour notre bien, si nous répondons à ses desseins.

PRATIQUE DE SENTIMENTS

Pour le dixième jour.

Je remercie, ô mon Dieu, votre bonté d'avoir saturé de fiel les choses de ce monde.

Si j'ai de la peine à détacher mon cœur de ce que je trouve rempli d'amertume, que serait-ce donc si j'y trouvais beaucoup de douceur ?

Il est impossible que j'aime vraiment Dieu tant que je resterai attaché à quelque lieu ou à quelque personne, à quelque objet créé ou seulement à moi-même. Toutes les fois que je cherche ma satisfaction, je suis propriétaire de moi-même, et je souille tout l'amour de Dieu du venin de mon amour-propre. Cet amour-propre est tellement enraciné au dedans de moi-même, qu'il s'insinue partout, jusque dans les choses les plus saintes ; mais je suis résolu de le combattre pour ne faire place qu'à l'amour de Dieu.

Ce n'est pas avec une partie de moi-même que Dieu m'ordonne de l'aimer, mais de toute mon âme, de tout mon cœur, de toutes mes forces. Qui dit tout n'excepte rien. Oh ! si je savais quelle peine je cause à Dieu quand j'aime quelque chose avec lui et non pour lui ! Alors je divise mon cœur et je donne à la créature une partie de ce que je dois tout entier à Dieu. La marque la plus sûre et la moins suspecte à laquelle je pourrai connai-

tre si je n'aime que Dieu, c'est d'être indifférent à tous les lieux, à tous les emplois, à tous les états de santé et de maladie, de consolation et de sécheresse, de vie et de mort, dans lesquels il plaira à la volonté divine de me mettre. Est-ce que quelque chose me trouble et m'afflige? Si cela est, mon cœur est divisé, et mon amour n'est pas vrai, n'est pas pur.

Ah ! mon Dieu, combien de petits tyrans règnent dans mon cœur ! Que d'inquiétudes au dedans de moi-même causées par le tumulte de mes passions insoumises ! Je vois bien que je ne vous aime pas d'un amour pur ; mais je veux briser mes fers, et j'implore votre assistance, ô mon Dieu ! Que d'immenses bienfaits Dieu ne m'a-t-il pas accordés, ne m'accorde-t-il pas sans cesse et ne m'accordera-t-il pas, du moins je l'espère ? Aussi je lui rendrai grâces tous les jours, puisque le moyen le plus efficace pour obtenir les grâces, c'est la reconnaissance.

Je voudrais, ô mon Dieu, n'avoir ni ami ni soutien sur la terre, et que vous seul vous fussiez mon père, ma mère, mes amis, mes parents, et tout ce qui peut avoir quelque

amour pour moi : *Fiat, Domine*. Oh ! il me semble qu'alors je serais si heureux !

En passant devant l'autel du très-saint Sacrement, j'unirai mon adoration à celle de mon ange gardien, et je me réjouirai de ne pas voir Jésus-Christ dans l'hostie pour avoir ainsi l'occasion d'humilier mon esprit et de l'honorer par des actes de foi.

Ce n'est pas transgresser les constitutions que de parler, en demandant la permission au supérieur ; quelle sottise n'est-ce donc pas de vouloir plutôt déplaire à Dieu en les transgressant que de dire un mot au supérieur ?

Toutes les fois que je transgresse volontairement quelque article de nos constitutions, je déplaïs à Dieu, en méprisant un ordre inspiré par l'Esprit saint à nos premiers patriarches. Cette pensée me semble efficace pour m'exciter à une stricte observance et pour m'inspirer le repentir de mes transgressions passées.

Qu'ai-je besoin d'aller chercher ce que je puis faire pour Dieu ? Je dois surtout suivre ma vocation, en observant ma règle et mes constitutions avec la plus grande perfection

possible ; et si je vois que la religion se relâche sur quelque point, je m'efforcerai de mon côté de ne manquer à rien de tout ce qui vise à sa perfection.

La plus grande mortification, c'est la vie commune : *Mortificatio maxima, vita communis* ; je ne veux omettre, autant que possible, aucune action ordinaire, et je vais tâcher de faire chaque action avec la plus grande perfection extérieure, et surtout intérieure.

POUR LE JOUR QUI SUIT LES EXERCICES.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Sur la fidélité à maintenir le fruit des exercices.

I. Récapitulez toutes les belles et généreuses résolutions que vous avez formées pendant cette sainte retraite, et considérez à qui vous avez fait des promesses. C'est à Dieu. Et si notre parole donnée à un homme pour une chose honnête nous impose l'obligation de la tenir, que devra-t-on dire de la parole donnée à Dieu? La bienheureuse Vierge, votre saint fondateur, votre ange gardien et toute la cour céleste ont été les témoins de votre cœur, alors que, prosterné aux pieds de Jésus-Christ et retrempé dans la ferveur, il se consacra à son service. Oh ! quelle joie, quelles louanges dans le ciel, au moment où vous avez formé la résolution d'être parfait ! Quelle honte maintenant pour vous, si vous

étiez infidèle à vos promesses ! quelle confusion au jour du jugement !

O chères et précieuses résolutions ! Combien d'âmes n'ont pas été aussi favorisées ! Comment pourrai-je jamais assez m'humilier devant votre miséricorde, ô mon Dieu ! Je reconnais combien vous avez été bon pour moi dans ce saint temps. Vous m'avez invité avec douceur à ces saints exercices. Vous avez eu avec moi des entretiens pleins de charme et de suavité. Vous n'avez eu sur moi que des pensées de paix et d'amour. Quelle grâce vous m'avez accordée, à moi qui ai si mal employé un temps qui n'est plus, en m'appelant avant ma mort, et en arrêtant le cours de mes misères dans un temps où, si je l'avais poursuivi, je serais éternellement misérable ! Oh ! combien je vous suis obligé, ô mon Dieu ! Mais *quid retribuam ?* Que vous rendrai-je pour un bienfait composé de tant et de si grands bienfaits ? *Vota mea reddam.* Je vous rendrai avec le secours de votre grâce tout ce que votre grâce m'a donné. Je maintiendrai avec votre grâce tout ce qu'avec votre grâce j'ai proposé. Je désire vous être fidèle, ô Sei-

gneur, et ce désir de fidélité, qui me le donne, si ce n'est vous? Mais vous connaissez mon impuissance ; ah ! daignez me secourir.

II. Ce Dieu que vous avez retrouvé si bon, si aimable pendant les exercices, sera toujours à l'avenir le même Dieu, toujours infiniment digne de votre amour et de vos hommages les plus fervents ; vous trouverez toujours un immense avantage à l'aimer et à le servir, comme vous le lui avez promis. Il ne suffit donc pas d'avoir pendant cette retraite conçu de bons désirs et de saintes affections ; mais vous devez tâcher de les maintenir dans toute leur ferveur pour un changement de vie vrai, solide et constant. Tous les jours vous pouvez dire que vous ne faites que de commencer votre retraite, et que le terme doit être le terme de votre vie, mettant en pratique tout ce que vous avez résolu, parce que Jésus-Christ n'a pas promis le salut éternel à celui qui entre dans la voie du bien, qui la suit pendant quelque temps, mais à celui qui persévérera jusqu'à la fin : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* ; celui-là sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin. Notre Seigneur ne dit

pas : Celui qui persévèrera dans quelque vertu, mais il parle en général : Celui qui persévèrera sera sauvé , pour que l'on comprenne bien qu'il faut persévérer dans l'exercice de toutes les vertus qui conviennent à notre état. C'est ce que vous vous êtes proposé pendant votre retraite, et l'exécution de vos bons propos doit en être le fruit.

Excitez-vous donc à la persévérance, et comme elle est un grand don de Dieu, ne cessez pas de la lui demander avec ferveur : *Confirma hoc, Deus, quod in me dignatus es operari.* Affermissez, ô mon Dieu, votre ouvrage en moi. Bénissez mes bons propos, et fortifiez ma faiblesse, ô mon Dieu ; ôtez-moi la vie, plus tôt que de permettre que je sois infidèle aux résolutions que vous m'avez inspirées.

DEUXIÈME MÉDITATION.

*Sur les motifs de persévérer dans le fruit
de la retraite.*

I. Considérez-vous comme le paralytique de la piscine, qui fut miraculeusement guéri

par Jésus-Christ, et figurez-vous que notre Seigneur vous adresse les mêmes paroles qu'à lui : Voici que vous avez été guéri. Gardez-vous de rien faire qui soit désagréable à Dieu, de peur qu'il ne vous arrive quelque mal plus grand. Votre âme, par la grâce de Dieu, a secoué sa tiédeur pour embrasser la ferveur religieuse. Voilà les lumières, les connaissances, les inspirations que pendant ces jours vous avez reçues de Dieu. N'avez-vous pas été intérieurement fortifié par la grâce pour vous aider à perfectionner l'œuvre de votre salut éternel ? La grâce de Dieu ne vous a pas manqué, elle ne vous manquera pas, et vous pouvez être sûr qu'elle ne vous manquera jamais, tant que vous voudrez y être fidèle. De vous dépend le succès. Qu'en dites-vous ? Voulez-vous être constant dans la fidélité à votre Dieu et régler désormais votre vie sur vos promesses ? Sachez qu'à votre persévérance est infailliblement attachée la vie éternelle. Mais aussi, sachez-le bien, malheur à vous, si vous retournez à votre première tiédeur !

De quoi sert au malheureux Judas d'avoir suivi Jésus-Christ pendant quelque

temps? Parce qu'il n'a pas persévéré, il s'est damné. Dans la compagnie de Judas sont beaucoup d'autres réprouvés de tout état et de toute condition, qui ont bien commencé, mais qui n'ont pas persévéré. Quelle angoisse pendant toute l'éternité pour ces malheureux de voir qu'après avoir fait le pas le plus difficile, celui d'entreprendre une sainte vie, il ne leur restait plus qu'à persévérer pendant quelque temps pour obtenir la couronne; et pour n'avoir pas persévéré, éternel et irréparable est leur malheur ! Instruisez-vous à leurs dépens ; et puisque pendant les exercices vous avez entrepris une vie nouvelle, une vie fervente et spirituelle, gardez-vous de retourner à la tiédeur de votre vie passée, ou ces mêmes exercices plaideraient pour votre condamnation en vous prouvant, à l'article de la mort, que si vous avez pu servir Dieu avec ferveur pendant dix jours, vous auriez toujours pu le servir, si vous l'aviez voulu.

II. Considérez de plus que si vous laissez refroidir votre ferveur, vous ne pouvez pas vous promettre de la ranimer dans de nouveaux exercices. Cette grâce que Dieu vient

de vous accorder peut être la dernière, et le relâchement peut vous plonger dans un état pire que le premier, parce qu'il est à craindre que Dieu ne vous appelle peut-être plus, et que, vous abandonnant, il ne vous laisse vivre et mourir dans vos mauvaises habitudes et dans vos passions dominantes : juste châtement d'une âme ingrate, après tant de grâces reçues de Dieu dans ces saints jours. Vérité terrible pour moi, ô mon Dieu ! Je pensais n'avoir à trembler que pour mes péchés, mais je vois que j'ai bien plus à trembler pour les grâces que j'ai reçues ; si j'abuse de ces grâces, si je n'en profite pas, que deviendrai-je ? J'ai la ferme confiance que vous avez pardonné mes fautes passées ; mais si je ne corresponds pas à tant de grâces qui m'ont été accordées pendant cette retraite, malheur à moi ! Je perds l'espérance d'autres grâces semblables, et la crainte des châtements éternels m'accable ; je me représente votre miséricorde lassée de mes lenteurs et votre justice irritée. Mais non, je m'humilie devant vous, ô mon Dieu, et, dans les sentiments de la plus profonde componction, je vous prie de rendre efficaces

ces connaissances et ces lumières que vous m'avez accordées. Je prends mon cœur dans mes mains, et de nouveau je vous le dédie, je vous le consacre, je vous le sacrifie tout entier, protestant de ne le reprendre que pour faire votre volonté et jamais la mienne. Prenez pitié de ce pauvre petit cœur qui n'est bon à rien et qui ne peut rien ; enveloppez-le de votre miséricorde, afin qu'il puisse continuer à vous honorer dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

Considération pratique sur les causes du relâchement, pour s'en préserver en y apportant le remède.

Pour maintenir en vous cette ferveur dont vous vous sentez maintenant embrasé, il est nécessaire de prévoir les causes qui la refroidissent et qui la tuent, afin de pouvoir les fuir ou les réparer par un remède opportun.

La première cause est la corruption de la nature, qui, grâce au foyer du péché que nous portons en nous, penche toujours vers

le mal. Elle est comme le poids de l'horloge qui tend toujours en bas et qu'il faut relever souvent. Mais pour relever cette nature corrompue, quel est le remède? L'exercice de la foi par la méditation des vérités éternelles. Profondément méditées, elles ont une grande force pour soulever l'âme de son état naturel. Dans la connaissance de la cause du relâchement est votre préservatif. La ferveur se refroidit, à mesure que la foi s'en va, et la foi s'en va, à mesure qu'on néglige l'oraison ou qu'on ne la fait plus qu'avec tiédeur. Maintenez donc en vous une foi vive, en méditant souvent et en gravant dans votre âme ces vérités; et ne doutez pas que si vive est votre foi, vive sera aussi votre ferveur. C'est le vrai sens de ces paroles de l'apôtre : *Justus ex fide vivit* (Galat., III, 11); le juste vit de la foi, parce que l'exercice de la foi maintient la ferveur, et que la ferveur maintient la grâce. Gardez-vous donc de négliger l'oraison, et s'il vous arrive parfois de l'omettre, craignez, et efforcez-vous de réparer cette omission.

La seconde cause du relâchement dans le service de Dieu, ce sont les mauvaises habi-

tudes contractées par le passé, qui renforcent l'inclination que la nature a pour le mal. Vos passions deviennent bientôt des vices, et une fois corrompues, il n'est pas si facile de les dompter. Il ne faut pas se flatter qu'elles soient réprimées, parce qu'on n'a pas senti leur insolence dans le temps des exercices ; elles sont encore dissolues et altières, et la mortification est l'unique remède pour les vaincre. Les occasions de se mortifier intérieurement et extérieurement ne manquent pas dans la religion ; sachez vous en servir, et tous les jours faites-en une étude particulière. L'oraison vous aidera à la mortification, la mortification vous aidera à bien faire oraison, et, par le moyen de l'oraison et de la mortification, vous conserverez la ferveur en dépit de toutes vos mauvaises passions. Si nous avons au dedans de nous le règne de tous les vices, nous avons aussi au-dedans de nous le règne de Dieu ; mais on ne ravit le royaume de Dieu que par la mortification et par la violence sur soi-même. J'ai un avis à vous donner. Comme, avant les exercices, vous n'avez été habitué ni à la retraite, ni au recueillement, les

exercices terminés, il vous semblera que la nature a souffert, qu'elle est dans une espèce d'accablement, en sorte qu'elle a besoin d'une honnête récréation. Aussi l'amour-propre et le démon s'uniront-ils pour vous persuader l'oisiveté et les vaines causeries, sous prétexte que la distraction vous est nécessaire. Mais veillez sur vous-même, parce que l'esprit est prompt au relâchement. On présume avoir assez fait dans une retraite de dix jours, et, pour châtier cette présomption, Dieu retire sa main miséricordieuse.

La troisième cause du relâchement vient de la trop grande application à nos affaires, parce que l'esprit embarrassé se divise, se distrait et se rend incapable de s'appliquer ensuite avec l'ardeur nécessaire à l'affaire si importante du salut. Le remède à cela, c'est de ne vous appliquer qu'aux choses qui vous seront commandées par l'obéissance; et encore ne devez-vous y vaquer qu'avec une intention pure et avec douceur, sans précipitation inquiète. Appliquez-vous à votre office et à votre emploi dans le temps et de la manière que prescrit

la sainte obéissance, et elle vous sera d'un grand secours pour conserver parmi les distractions de la vie active le recueillement et la ferveur.

La quatrième cause est l'exemple ; on voit quelque relâchement dans les autres, et il est impossible de ne pas en apercevoir quand on vit en communauté, et on se prend à l'imiter, et peu à peu on passe d'un petit relâchement à un plus grand. Il y a trois remèdes à ce mal.

Le premier, c'est de considérer les vertus du prochain pour les imiter et ses défauts pour s'en préserver, et de se persuader qu'il n'y a que l'exemple de Jésus-Christ qui soit digne de notre imitation.

Le second, c'est de fuir la familiarité de ces personnes qui, par leurs exemples ou par leurs discours, peuvent vous détourner de votre avancement spirituel. Je ne vous dis pas d'en fuir la conversation, par égard pour la charité et la politesse, mais d'éviter cette familiarité qui peut conduire à l'amitié, parce qu'en se faisant l'ami de ceux qui n'ont d'autres pensées, d'autres conversations que celles qui ont rapport à la politi-

que ou à de vaines futilités, on ne peut moins faire que de contracter une fraternité de sentiments qui éteignent la ferveur de notre dévotion.

Le troisième, c'est de faire cas des petites choses, parce qu'on ne tombe jamais de la ferveur dans le relâchement tout d'un coup, mais insensiblement. Si vous examinez comment vous avez été réduit à ce misérable état de langueur dans lequel vous croupissiez avant la retraite, vous verrez que le mal a d'abord été insensible, et qu'il s'est accru peu à peu. Voyez donc le péril à la lueur de votre propre expérience, et soyez attentif à l'éviter à l'avenir.

Diverses autres causes peuvent concourir à vous faire mettre vos bons propos en oubli et à vous faire perdre le fruit de ces saints exercices ; mais, quelle que soit la cause de votre relâchement, il est très-vrai qu'une âme fervente au service de Dieu ne peut se refroidir dans l'observance de ses devoirs, sans sa propre malice. Si vous vous relâchez, n'en rejetez la faute ni sur les tentations du démon, ni sur les occasions, ni sur la fragilité humaine ou l'inconstance

naturelle, mais sur votre malice seule, c'est-à-dire sur votre mauvaise volonté. Ayez donc une volonté ferme, et un *je veux* sincère et constant : Je veux servir Dieu et me sauver, suffira pour surmonter toutes les difficultés qui pourraient traverser votre résolution. Ayez une volonté résolue, une volonté qui ne renvoie pas au lendemain ce qui peut et doit se faire aujourd'hui, une volonté courageuse, qui entreprenne les actes pratiques de la vertu, qui en contracte l'habitude, et que rien ne puisse rebuter ni décourager dans le service de Dieu ; et tant qu'avec l'aide de Dieu, qui ne manque jamais, vous conserverez la bonne volonté, vous conserverez aussi le fruit des exercices.

OREMUS.

Deus qui diligentibus te facis cuncta prodesse, da cordibus nostris inviolabilem tuæ charitatis affectum, ut desideria de tua inspiratione concepta nulla possint tentatione mutari. Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum, etc.

PRATIQUE DE SENTIMENTS

Pour le jour qui suit les exercices.

Ce n'est plus le moment, ô mon âme, des désirs et des bons propos ; c'est le moment d'accomplir ce que pendant la retraite nous avons désiré et résolu. Il ne suffit pas d'avoir formé et écrit de belles résolutions ; le paradis n'est pas pour les bonnes pensées, mais pour les bonnes œuvres.

Les beaux sentiments que j'ai écrits ces jours passés seront autant de chefs d'accusation écrits de ma propre main, qui témoigneront contre moi au jour du jugement, si je ne les ai pas mis en pratique. Voilà, dirat-on, l'homme et ses œuvres ! voilà ce qu'il devait faire, et voilà ce qu'il a fait ! Dans ce moment je n'aurai pas besoin d'un juge pour dicter ma sentence ; je me jugerai et je me condamnerai moi-même. Toutes mes lumières plaideront contre moi ; toutes les considérations que j'ai faites serviront à ma condamnation.

Je veux lire au moins une fois par mois les bons sentiments que j'ai écrits dans le temps de mes exercices, et les considérer comme ayant été dictés par l'Esprit saint lui-même pour m'exciter à les observer inviolablement. Il peut se faire que cette observance inviolable que je me prescris me cause parfois quelque ennui; mais je dois me rappeler qu'il n'est personne qui m'oblige ou me contraigne à une telle observance. C'est par amour pour Dieu que j'ai formé ces résolutions, ce n'est que par amour pour lui que je veux les accomplir. On fait avec plaisir ce qu'on fait par amour; et l'ennui ne viendra pas surprendre mon cœur, si dans mon cœur est l'amour de Dieu.

S'il m'arrive parfois de ne pas exécuter une bonne résolution, je ne veux pas en avoir du scrupule, à moins que ce que j'ai résolu ne soit pour moi d'obligation. Mais rien ne m'oblige à ce que je m'impose moi-même. Je m'humilierai néanmoins; je demanderai pardon à Dieu de ma tiédeur, et je le prierai de me donner un cœur fervent. Le démon me dit que je ne persévérerai pas

et que je ne pourrai pas persévérer dans l'observance de ces bons propos, et que bientôt je serai aussi relâché qu'auparavant; et moi je réponds que tout cela est vrai, si je m'appuie sur ma faiblesse et sur mon néant; mais il est vrai aussi que je puis tout en ce Dieu qui me fortifie. Le démon me dit que Dieu ne voudra pas toujours me fortifier; et moi je réponds que jamais sa grâce ne me manquera, tant que je serai humble de cœur. Quelque faute que j'aie le malheur de commettre, je ne dois pas me troubler ni perdre courage, mais seulement m'humilier, et, plein de confiance, dire à mon Dieu : *Imperfectum meum viderunt oculi tui; et in libro tuo omnes scribentur.*

Quel que soit le nombre des années que m'accorde la miséricorde divine au sein de la religion, je dois toujours me regarder comme un novice qui a besoin de toujours avancer dans le service de Dieu. C'est une très-grande maxime, une maxime très-propre à maintenir la ferveur, que de penser qu'on n'a point de ferveur et qu'on a besoin d'en concevoir. C'est de cette manière que David est arrivé à la sublimité de la perfec-

tion ; c'est en se regardant toujours comme un commençant et un novice, malgré ses progrès dans la vertu, et en se disant : *Dixi : Nunc cæpi ; hæc mutatio dexteræ Excelsi* (Ps. 76, 10).

Il semble que le monde, l'enfer et ma nature elle-même se soulèvent contre moi, depuis que j'ai pris le parti de servir Dieu avec ferveur. Que dois-je donc faire ? Laissons faire Dieu. C'est à lui de tout faire pour moi. Je n'ai qu'à reconnaître mon impuissance, et qu'à invoquer sans cesse la protection divine par l'intercession de la bienheureuse Vierge à laquelle Dieu ne refuse jamais rien. Je sais que je ne puis pas même le faire sans l'assistance divine ; mais j'outragerais mon Dieu si je ne l'espérais pas.

C'est une grande folie de vivre dans un cloître, dans un asile d'austérité et de pénitence, qui offre tant d'occasions de satisfaire à la justice divine, et de ne pas y vivre de manière à pouvoir espérer avec fondement qu'on échappera aux flammes du purgatoire.

Ce qui pourra le plus, je le crains, me faire perdre insensiblement le fruit de mes exercices, c'est mon attachement à une

vie douce, mon aversion pour tout ce qui contrarie la nature, et un soin trop inquiet de ma santé. A cela je ne vois d'autre remède que la méditation sur les souffrances de Jésus-Christ et le souvenir du ciel.

O mon âme, toi qui as été créée pour une éternité de gloire, te semble-t-il que ce soit bien de tant caresser ce corps de boue ? Dieu ne veut pas que je soigne ma santé au préjudice de l'édification du prochain et de l'observance régulière troublée par les privilèges et les douceurs de la vie. Combien qui meurent pour avoir ou trop mangé ou trop bu ou trop contenté leur corps ! et moi, si je mourais pour avoir vécu en bon religieux dans le service de Dieu, ne serait-ce donc pas une belle mort, une mort digne d'envie ?

OREMUS.

Deus qui diligentibus te bona invisibilia præparasti; da cordibus nostris inviolabilem tui amoris affectum; ut, te in omnibus et super omnia diligentes, promissiones tuas, quæ omne desiderium superant, consequamur. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

PRIÈRES POUR LA MESSE.

PRIÈRE AVANT LA MESSE

POUR SE DISPOSER A LA BIEN ENTENDRE.

Je me présente, ô mon adorable Sauveur, devant les saints autels pour assister à votre divin sacrifice. Daignez, ô mon Dieu, m'en appliquer tout le fruit que vous souhaitez que j'en retire, et suppléez aux dispositions qui me manquent.

Disposez mon cœur aux doux efforts de votre bonté, fixez mes sens, réglez mon esprit, purifiez mon âme, effacez par votre sang tous les péchés dont vous voyez que je suis coupable. Oubliez-les tous, ô Dieu de miséricorde; je les déteste pour l'amour de vous, je vous en demande très-humblement pardon, pardonnant moi-même de bon

cœur à tous ceux qui auraient pu m'offenser. Faites, ô mon doux Jésus , qu'unissant mes intentions aux vôtres, je me sacrifie tout à vous, comme vous vous sacrifiez entièrement pour moi.

Ainsi soit-il.

COMMENCEMENT DE LA MESSE.

C'est en votre nom, adorable Trinité, c'est pour vous rendre l'honneur et les hommages qui vous sont dus, que j'assiste au très-saint et très-auguste sacrifice.

Permettez-moi, divin Sauveur , de m'unir d'intention au ministre de vos autels pour offrir la précieuse Victime de mon salut, et donnez-moi les sentiments que j'aurais dû avoir sur le Calvaire , si j'avais assisté au sacrifice sanglant de votre passion.

CONFITEOR.

Je m'accuse devant vous, ô mon Dieu, de de tous les péchés dont je suis coupable. Je m'en accuse en présence de Marie, la plus pure de toutes les vierges, de tous les saints et de tous les fidèles, parce que j'ai péché en pensées, en paroles, en actions, en omissions, par ma faute, oui, par ma faute et par ma très-grande faute. C'est pourquoi je conjure la très-sainte Vierge et tous les saints de vouloir intercéder pour moi.

Seigneur, écoutez favorablement ma prière, et accordez-moi l'indulgence, l'absolution et la rémission de tous mes péchés.

KYRIE, ELEISON.

Divin Créateur de nos âmes, ayez pitié de l'ouvrage de vos mains. Père miséricordieux, faites miséricorde à vos enfants.

Auteur de notre salut, immolé pour nous, appliquez-nous les mérites de votre mort et de votre précieux sang.

Aimable Sauveur, doux Jésus, ayez compassion de nos misères, pardonnez-nous nos péchés.

GLORIA IN EXCELSIS.

Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Nous vous louons. Nous vous bénissons. Nous vous adorons. Nous vous glorifions. Nous vous rendons grâces dans la vue de votre gloire infinie, Seigneur Dieu, souverain Roi du ciel, ô Dieu, Père tout puissant; Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu; Seigneur Dieu, Agneau de Dieu, Fils du Père. Vous qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous. Vous qui effacez les péchés du monde, recevez notre humble prière. Vous qui êtes assis à la droite du Père, ayez pitié de nous. Car vous êtes le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut, ô Jésus-Christ, avec le Saint-Esprit, dans la gloire de Dieu le Père. Ainsi soit-il.

✠. Le Seigneur soit avec vous, ✠. Et avec votre esprit.

ORAISON.

Accordez-nous, Seigneur, par l'intercession de la sainte Vierge et des saints que nous honorons, toutes les grâces que votre ministre vous demande pour lui et pour

nous. M'unissant à vous, je vous fais la même prière pour ceux ou celles pour lesquels je suis obligé de prier, et je vous demande, Seigneur, pour eux et pour moi, tous les secours que vous savez nous être nécessaires, afin d'obtenir la vie éternelle, au nom de Jésus-Christ notre Seigneur.

ÉPÎTAPHE.

Mon Dieu, vous m'avez appelé à la connaissance de votre sainte loi, préférablement à tant de peuples qui vivent dans l'ignorance de vos mystères ; je l'accepte de tout mon cœur cette divine loi, et j'écoute avec respect les sacrés oracles que vous avez prononcés par la bouche de vos prophètes ; je les révère avec toute la soumission due à la parole d'un Dieu, et j'en vois l'accomplissement avec toute la joie de mon âme.

Que n'ai-je pour vous, ô mon Dieu, un cœur semblable à celui des saints de votre Ancien Testament ! Que ne puis-je vous désirer avec l'ardeur de vos patriarches, vous connaître et vous révéler comme les prophètes, vous aimer et m'attacher uniquement à vous comme les apôtres !

ÉVANGILE.

Ce ne sont plus, ô mon Dieu, les prophètes ni les apôtres qui vont m'instruire de mes devoirs, c'est votre Fils unique, c'est sa parole que je vais entendre. Mais, hélas ! que me servira d'avoir cru que c'est votre parole, Seigneur Jésus, si je n'agis pas conformément à ma croyance ? Que me servira, lorsque je paraîtrai devant vous, d'avoir eu la foi, sans le mérite de la charité et des bonnes œuvres ?

Je crois, et je vis comme si je ne croyais pas, ou comme si je croyais un Evangile contraire au vôtre. Ne me jugez pas, ô mon Dieu, sur cette opposition perpétuelle que je mets entre vos maximes et ma conduite. Je crois, mais inspirez-moi le courage et la force de pratiquer ce que je crois. A vous, Seigneur, en reviendra toute la gloire.

CREDO.

Je crois en un seul Dieu, le Père tout puissant, qui a fait le ciel et la terre, toutes les choses visibles et invisibles. Je crois en un seul Seigneur, Jésus-Christ, Fils unique de

Dieu, qui est né du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu ; qui n'a pas été fait, mais engendré, consubstantiel au Père, par qui tout a été fait ; qui est descendu des cieux pour nous autres hommes et pour notre salut ; qui s'est incarné en prenant un corps dans le sein de la Vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit, et QUI S'EST FAIT HOMME ; qui a été crucifié pour nous ; qui a souffert sous Ponce-Pilate, et qui a été mis dans le tombeau ; qui est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures ; qui est monté au ciel, où il est assis à la droite du Père ; qui viendra de nouveau, plein de gloire, juger les vivants et les morts, et dont le règne n'aura point de fin. Je crois au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur, et qui donne la vie ; qui procède du Père et du Fils ; qui est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils ; qui a parlé par les prophètes. Je crois l'Eglise, qui est une, sainte, catholique et apostolique. Je confesse qu'il y a un baptême pour la rémission des péchés. J'attends la résurrection des morts et la vie des siècles à venir. Ainsi soit-il.

OFFERTOIRE.

Père infiniment saint, Dieu tout puissant et éternel, quelque indigne que je sois de paraître devant vous, j'ose vous présenter cette hostie par les mains du prêtre, avec l'intention qu'a eue Jésus-Christ mon Sauveur lorsqu'il institua ce sacrifice, et qu'il a encore au moment qu'il s'immole ici pour moi.

Je vous l'offre pour reconnaître votre souverain domaine sur moi et sur toutes les créatures ; je vous l'offre pour l'expiation de mes péchés et en action de grâces de tous les bienfaits dont vous m'avez comblé.

Je vous l'offre enfin, mon Dieu, cet auguste sacrifice, afin d'obtenir de votre infinie bonté, pour moi, pour mes parents, pour mes bienfaiteurs, mes amis et mes ennemis, ces grâces précieuses de salut, qui ne peuvent nous être accordées qu'en vue des mérites de celui qui est le Juste par excellence, et qui s'est fait victime de propitiation pour tous,

Mais, en vous offrant cette adorable Victime, je vous recommande, ô mon Dieu,

toute l'Eglise catholique, notre saint Père le Pape, notre archevêque, tous les pasteurs des âmes, notre souverain, toute sa famille, les princes chrétiens, et tous les peuples qui croient en vous.

Souvenez-vous aussi, Seigneur, des fidèles trépassés, et, en considération des mérites de votre Fils, donnez-leur un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

N'oubliez pas, mon Dieu, vos ennemis et les miens ; ayez pitié de tous les infidèles, des hérétiques et de tous les pécheurs ; comblez de bénédictions ceux qui me persécutent, et pardonnez-moi mes péchés, comme je leur pardonne tout le mal qu'ils me font ou qu'ils voudraient me faire. Ainsi soit-il.

PRÉFACE.

Voici l'heureux moment où le Roi des anges et des hommes va paraître. Seigneur, remplissez-moi de votre esprit ; que mon cœur, dégagé de la terre, ne pense qu'à vous. Quelle obligation n'ai-je pas de vous bénir en même temps et en tout lieu, Dieu du ciel et de la terre, Maître infiniment grand, Père tout puissant et éternel !

Rien n'est plus juste, rien n'est plus avantageux que de nous unir à Jésus-Christ pour vous adorer continuellement. C'est par lui que tous les esprits bienheureux rendent leurs hommages à votre majesté ; c'est par lui que toutes les Vertus du ciel, saisies d'une frayeur respectueuse, s'unissent pour vous glorifier. Souffrez, Seigneur, que nous joignons nos faibles louanges à celles de ces saintes intelligences, et que, de concert avec elles, nous disions dans un transport de joie et d'admiration :

SANCTUS.

Saint, Saint, Saint, est le Seigneur, le Dieu des armées. Tout l'univers est rempli de sa gloire. Que les bienheureux le bénissent dans le ciel ! Béni soit celui qui nous vient sur la terre, Dieu et Seigneur comme celui qui l'envoie.

LE CANON.

Nous vous conjurons au nom de Jésus-Christ, votre Fils et notre Seigneur, ô Père infiniment miséricordieux, d'avoir pour agréable et de bénir l'offrande que nous vous présentons, afin qu'il vous plaise de conserver,

de défendre et de gouverner votre sainte Eglise catholique, avec tous les membres qui la composent, le Pape, notre archevêque, notre souverain, et généralement tous ceux qui font profession de notre sainte foi.

Nous vous recommandons en particulier, Seigneur, ceux pour qui la justice, la reconnaissance et la charité nous obligent de prier : tous ceux qui sont présents à cet adorable sacrifice, et singulièrement N. et N. Et afin, grand Dieu, que nos hommages vous soient plus agréables, nous nous unissons à la glorieuse Marie toujours vierge, Mère de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, à tous vos apôtres, à tous les bienheureux martyrs, et à tous les saints et saintes du paradis.

Que n'ai-je en ce moment, ô mon Dieu, les désirs enflammés avec lesquels les saints patriarches souhaitaient la venue du Messie ! que n'ai-je leur foi et leur amour ! Venez, Seigneur Jésus, venez, aimable Réparateur du monde, venez accomplir un mystère qui est l'abrégé de toutes vos merveilles. Il vient cet Agneau de Dieu ; voici l'adorable Victime par qui tous les péchés du monde nous sont remis.

ÉLEVATION.

Verbe incarné, divin Jésus, vrai Dieu et vrai homme, je crois que vous êtes ici présent, je vous y adore avec humilité, je vous aime de tout mon cœur ; et, comme vous y venez pour l'amour de moi, je me consacre entièrement à vous.

J'adore ce sang précieux que vous avez répandu pour tous les hommes, et j'espère, ô mon Dieu, que vous ne l'aurez pas versé inutilement pour moi. Faites-moi la grâce de m'en appliquer les mérites. Je vous offre le mien, aimable Jésus, en reconnaissance de cette charité infinie que vous avez eue de donner le vôtre pour l'amour de moi.

SUITE DU CANON.

Quelles seraient donc désormais ma malice et mon ingratitude, si, après avoir vu ce que je vois, je consentais à vous offenser ? Non, mon Dieu, je n'oublierai jamais ce que vous me représentez par cette auguste cérémonie : les souffrances de votre passion, la gloire de votre résurrection, votre corps tout déchiré, votre sang répandu pour nous,

réellement présent à mes yeux sur cet autel.

C'est maintenant, éternelle Majesté, que nous vous offrons de votre grâce véritablement et proprement la Victime pure, sainte et sans tache, qu'il vous a plu de nous donner vous-même, et dont toutes les autres n'étaient que la figure. Oui, grand Dieu, nous osons vous le dire, il y a ici plus que tous les sacrifices d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech, la seule Victime digne de votre autel, notre Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, l'unique objet de vos éternelles complaisances.

Que tous ceux qui participent ici de la bouche ou du cœur à cette sacrée Victime, soient remplis de sa bénédiction.

Que cette bénédiction se répande, ô mon Dieu, sur les âmes des fidèles qui sont morts dans la paix de l'Eglise, et particulièrement sur l'âme de N. et de N. Accordez-leur, Seigneur, en vue de ce sacrifice, la délivrance entière de leurs peines.

Daignez nous accorder aussi un jour cette grâce à nous-mêmes, Père infiniment bon, et faites-nous entrer en société avec les saints

apôtres, les saints martyrs et tous les saints, afin que nous puissions vous aimer et glorifier éternellement avec eux. Ainsi soit-il.

PATER NOSTER.

Que je suis heureux, ô mon Dieu, de vous avoir pour Père ! Que j'ai de joie de songer que le ciel, où vous êtes, doit être un jour ma demeure ! Que votre saint nom soit glorifié par toute la terre. Réglez absolument sur tous les cœurs et sur toutes les volontés. Accordez à vos enfants la nourriture spirituelle et corporelle. Nous pardonnons de bon cœur ; pardonnez-nous, soutenez-nous dans les tentations et dans les maux de cette misérable vie ; mais préservez-nous du péché, le plus grand de tous les maux. Ainsi soit-il.

AGNUS DEI.

Agneau de Dieu, immolé pour moi, ayez pitié de moi. Victime adorable de mon salut, sauvez-moi. Divin Médiateur, obtenez-moi ma grâce auprès de votre Père ; donnez-moi votre paix.

COMMUNION.

Qu'il me serait doux, ô mon aimable Sauveur, d'être du nombre de ces heureux chrétiens à qui la pureté de conscience et une tendre piété permettent d'approcher tous les jours de votre sainte table !

Quel avantage pour moi, si je pouvais en ce moment vous posséder dans mon cœur, vous y rendre mes hommages, vous y exposer mes besoins, et participer aux grâces que vous faites à ceux qui vous reçoivent réellement ! Mais puisque j'en suis très-indigne, supplée, ô mon Dieu, à l'indisposition de mon âme. Pardonnez-moi tous mes péchés ; je les déteste de tout mon cœur, parce qu'ils vous déplaisent. Recevez le désir sincère que j'ai de m'unir à vous. Purifiez-moi d'un seul de vos regards, et mettez-moi en état de vous bien recevoir au plus tôt.

En attendant cet heureux jour, je vous conjure, Seigneur, de me faire participant des fruits que la communion du prêtre doit produire sur tout le peuple fidèle qui est ici

présent. Augmentez ma foi par la vertu de ce divin sacrement ; fortifiez mon espérance ; épurez en moi la charité ; remplissez mon cœur de votre amour, afin qu'il ne respire plus que par vous et qu'il ne vive plus que pour vous.

DERNIÈRES ORAISONS.

Vous venez, ô mon Dieu, de vous immoler pour mon salut ; je veux me sacrifier pour votre gloire. Je suis votre victime, ne m'épargnez point. J'accepte de bon cœur toutes les croix qu'il vous plaira de m'envoyer, et je les bénis ; je les reçois de votre main, et je les unis à la vôtre.

J'ai assisté, ô mon Sauveur, à votre divin sacrifice ; vous m'y avez comblé de vos faveurs. Je fuirai avec horreur les moindres taches du péché, surtout de celui où mon penchant m'entraîne avec plus de violence ; je serai fidèle à votre loi, et je suis résolu de tout perdre et de tout souffrir plutôt que de la violer.

BÉNÉDICTION.

Bénissez, ô mon Dieu, ces saintes résolutions ; bénissez-nous tous par la main de

vosre ministre, et que les effets de vosre bénédiction demeurent éternellement sur nous. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DERNIER ÉVANGILE.

Verbe divin, Fils unique du Père, lumière du monde, venue du ciel pour nous en montrer le chemin, ne permettez pas que je ressemble à ce peuple infidèle qui a refusé de vous reconnaître pour le Messie ; ne souffrez pas que je tombe dans le même aveuglement que ces malheureux qui ont mieux aimé devenir esclaves de Satan que d'avoir part à la glorieuse adoption d'enfants de Dieu que vous veniez leur procurer.

Verbe fait chair, je vous adore avec le respect le plus profond ; je mets toute ma confiance en vous seul, espérant fermement que, puisque vous êtes mon Dieu, et un Dieu qui s'est fait homme afin de sauver les hommes, vous m'accorderez les grâces nécessaires pour me sanctifier et vous posséder éternellement dans le ciel.

PRIÈRE APRÈS LA MESSE.

Seigneur, je vous remercie de la grâce que vous m'avez faite en me permettant aujourd'hui d'assister au sacrifice de la sainte Messe, préférablement à tant d'autres qui n'ont pas le même bonheur, et je vous demande pardon de toutes les fautes que j'ai commises par la dissipation et la langueur où je me suis laissé aller en votre présence. Que ce sacrifice, ô mon Dieu, me purifie pour le passé et me fortifie pour l'avenir.

Je vais présentement avec confiance aux occupations où votre volonté m'appelle. Je me souviendrai toute cette journée de la grâce que vous venez de me faire, et je tâcherai de ne laisser échapper aucune parole, aucune action, de ne former aucun désir ni aucune pensée qui me fasse perdre le fruit de la Messe que je viens d'entendre : c'est ce que je me propose avec le secours de votre sainte grâce. Ainsi soit-il.

VÊPRES DU DIMANCHE.

℣. Deus, in adjutorium meum intende.

℟. Domine, ad adjuvandum me festina.

Gloria Patri, etc.

PSAUME 109.

Dixit Dominus Domino meo : * Sede a dextris meis;

Donec ponam inimicos tuos * scabellum pedum tuorum.

Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion : * dominare in medio inimicorum tuorum.

Tecum principium in die virtutis tuæ in splendoribus sanctorum : * ex utero ante luciferum genui te.

Juravit Dominus, et non pœnitebit eum : * Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.

Dominus a dextris tuis, * confregit in die iræ suæ reges.

Judicabit in nationibus, implebit ruinas : * conquassabit capita in terra multorum.

De torrente in via bibet ; * propterea exaltabit caput.

Ant. Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis.

PSAUME 110.

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo : * in concilio justorum et congregatione.

Magna opera Domini : * exquisita in omnes voluntates ejus.

Confessio et magnificentia opus ejus : * et justitia ejus manet in seculum seculi.

Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus : * escam dedit timentibus se.

Memor erit in seculum testamenti sui : * virtutem operum suorum annuntiabit populo suo.

Ut det illis hæreditatem gentium ; * opera manuum ejus, veritas et judicium.

Fidelia omnia mandata ejus, * confirmata in seculum seculi, facta in veritate et æquitate.

Redemptionem misit populo suo : * mandavit in æternum testamentum suum.

Sanctum et terribile nomen ejus : * initium sapientiæ timor Domini.

Intellectus bonus omnibus facientibus eum : * laudatio ejus manet in seculum seculi.

Ant. Fidelia omnia mandata ejus, confirmata in seculum seculi.

PSAUME 111.

Beatus vir qui timet Dominum : * in mandatis ejus volet nimis.

Potens in terra erit semen ejus : * generatio rectorum benedicetur.

Gloria et divitiæ in domo ejus, * et justitia ejus manet in seculum seculi.

Exortum est in tenebris lumen rectis : * misericors, et miserator, et justus.

Jucundus homo qui miseretur et commodat, disponet sermones suos in judicio : * quia in æternum non commovebitur.

In memoria æterna erit justus : * ab auditione mala non timebit.

Paratum cor ejus sperare in Domino, confirmatum est cor ejus : * non commovebitur donec despiciat inimicos suos.

Dispersit, dedit pauperibus : * justitia ejus manet in seculum seculi : cornu ejus exaltabitur in gloria.

Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet : * desiderium peccatorum peribit.

Ant. Qui timet Dominum in mandatis ejus volet nimis.

PSAUME 112.

Laudate, pueri, Dominum : * laudate nomen Domini.

Sit nomen Domini benedictum, * ex hoc nunc et usque in seculum.

A solis ortu usque ad occasum, * laudabile nomen Domini.

Excelsus super omnes gentes Dominus, * et super cœlos gloria ejus.

Quis sicut Dominus Deus noster, qui in altis habitat, * et humilia respicit in cœlo et in terra ?

Suscitans a terra inopem, * et de stercore erigens pauperem,

Ut collocet eum cum principibus, * cum principibus populi sui.

Qui habitare facit sterilem in domo, * matrem filiorum lætantem.

Ant. Sit nomen Domini benedictum in secula.

PSAUME 113.

In exitu Israel de Ægypto, * domus Jacob de populo barbaro ;

Facta est Judæa sanctificatio ejus, * Israel potestas ejus.

Mare vidit, et fugit : * Jordanis conversus est retrorsum.

Montes exultaverunt ut arietes : * et colles sicut agni ovium.

Quid est tibi, mare, quod fugisti ? et tu, Jordanis, quia conversus es retrorsum ?

Montes, exultastis sicut arietes ? * et colles, sicut agni ovium ?

A facie Domini mota est terra, * a facie Dei Jacob,

Qui convertit petram in stagna aquarum, * et rupem in fontes aquarum.

Non nobis, Domine, non nobis, * sed nomini tuo da gloriam, super misericordia tua et veritate tua.

Nequando dicant gentes : * Ubi est Deus eorum ?

Deus autem noster in cœlo : * omnia quæcumque voluit fecit.

Simulacra gentium argentum et aurum, * opera manuum hominum.

Os habent, et non loquentur ; * oculos habent, et non videbunt.

Aures habent, et non audient ; * nares habent, et non odorabunt.

Manus habent, et non palpabunt ; pedes habent, et non ambulabunt ; * non clamabunt in gutture suo.

Similes illis fiant qui faciunt ea : * et omnes qui confidunt in eis.

Domus Israel speravit in Domino : * adjutor eorum, et protector eorum est.

Domus Aaron speravit in Domino : * adjutor eorum, et protector eorum est.

Qui timent Dominum, speraverunt in Domino : * adjutor eorum, et protector eorum est.

Dominus memor fuit nostri, * et benedixit nobis.

Benedixit domui Israel, * benedixit domui Aaron.

Benedixit omnibus qui timent Dominum, * pusillis cum majoribus.

Adjiciat Dominus super vos, * super vos et super filios vestros.

Benedicti vos a Domino, * qui fecit cælum et terram.

Cælum cœli Domino, * terram autem dedit filiis hominum.

Non mortui laudabunt te, Domine, * neque omnes qui descendunt in infernum.

Sed nos, qui vivimus, benedicimus Domino, * ex hoc nunc et usque in seculum.

Ant. Nos, qui vivimus, benedicimus Domino.

CAPITULE.

Benedictus Deus, et Pater Domini nostri Jesu Christi, Pater misericordiarum, et Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione.

℟. Deo gratias.

HYMNE.

**O luce qui mortalibus
Lates inaccessa, Deus,
Præsente, que sancti tremunt
Nubuntque vultus angeli!**

**Hic, ceu profunda conditi
Demergimur caligine;
Æternus at noctem suo
Fulgore depellet dies.**

-Hunc nempe nobis præparas,
Nobis reservas hunc diem,
Quem vix adumbrat splendida
Flammantis astri claritas.

Moraris, heu! nimis diu
Moraris optatus dies;
Ut te fruamur, noxii
Linguenda moles corporis.

His cum soluta vinculis
Mens evolarit, o Deus!
Videre te, laudare te,
Amare te non desinet.

Ad omne nos apta bonum,
Fecunda donis Trinitas :
Fac lucis usuræ brevi
Æterna succedat dies.

Amen.

†. Dirigatur, Domine, oratio mea,
R. Sicut incensum in conspectu tuo.

CANTIQUE DE LA SAINTE VIERGE.

Magnificat * anima mea Dominum.
Et exultavit spiritus meus * in Deo salutari meo.
Quia respexit humilitatem ancillæ suæ : * ecce
enim ex hoc beatam me dicent omnes genera-
tiones.

Quia fecit mihi magna qui potens est : * et sanc-
tum nomen ejus.

Et misericordia ejus a progenie in progenies *
timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio suo : * dispersit superbos mente cordis sui.

Deposuit potentes de sede, * et exaltavit humiles.

Esurientes implevit bonis, * et divites dimisit inanes.

Suscepit Israel puerum suum, * recordatus misericordiæ suæ,

Sicut locutus est ad patres nostros, * Abraham et semini ejus in secula.

A COMPLIES.

Converte nos, Deus, salutaris noster ;

✠. Et averte iram tuam a nobis.

✠. Deus, in adjutorium meum intende.

PSAUME 4.

Cum invocarem exaudivit me, Deus justitiæ meæ : * in tribulatione dilatasti mihi.

Miserere mei, * et exaudi orationem meam.

Filii hominum, usquequo gravi corde? * ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium?

Et scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum : * Dominus exaudiet me, cum clamavero ad eum.

Irascimini, et nolite peccare : * quæ dicitis in cordibus vestris, in cubilibus vestris conpungimini.

Sacrificate sacrificium justitiæ, et sperate in Domino. * Multi dicunt : Quis ostendit nobis bona ?

Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine : * dedisti lætitiā in corde meo.

A fructu frumenti, vini, et olei sui, multiplicati sunt.

In pace in idipsum dormiam, * et requiescam.

Quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.

PSAUME 90.

Qui habitat in adjutorio Altissimi, * in protectione Dei cœli commorabitur.

Dicet Domino : Susceptor meus es tu, et refugium meum : * Deus meus, sperabo in eum.

Quoniam ipse liberavit me de laqueo venantium, * et a verbo aspero.

Scapulis suis obumbrabit tibi, * et sub pennis ejus sperabis.

Scuto circumdabit te veritas ejus : * non timebis a timore nocturno ;

A sagitta volante in die, a negotio perambulante in tenebris ; * ab incursu, et dæmonio meridiano.

Cadent a latere tuo mille, et decem millia a dextris tuis : * ad te autem non appropinquabit.

Verumtamen oculis tuis considerabis, * et retributionem peccatorum videbis.

Quoniam tu es, Domine, spes mea : * Altissimum posuisti refugium tuum.

Non accedet ad te malum ; et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.

Quoniam angelis suis mandavit de te, * ut custodiant te in omnibus viis tuis.

In manibus portabunt te, * ne forte offendas ad lapidem pedem tuum.

Super aspidem et basiliscum ambulabis, * et conculcabis leonem et draconem.

Quoniam in me speravit, liberabo eum : * protegam eum, quoniam cognovit nomen meum.

Clamabit ad me, * et ego exaudiam eum.

Cum ipso sum in tribulatione : * eripiam eum, et glorificabo eum.

Longitudine dierum replebo eum, * et ostendam illi salutare meum.

PSAUME 133.

Ecce nunc benedicite Dominum, * omnes servi Domini,

Qui statis in domo Domini, * in atriis domus Dei nostri.

In noctibus extollite manus vestras in sancta, et benedicite Dominum.

Benedicat te Dominus ex Sion, * qui fecit cœlum et terram.

Ant. Scuto circumdabit te veritas ejus : non timebis a timore nocturno.

HYMNE.

Grates, peracto jam die,
Deus, tibi persolvimus,

Pronoque, dum nox incipit,
Prosternimus vultu preces.

Quod longa peccavit dies,
Amarus expiet dolor,
Sommo gravatis ne nova
Infligat hostis vulnera.

Infestus usque circuit
Quærens leo quem devoret,
Umbra sub alarum tuos
Defende filios, Pater.

O quando lucescet tuus,
Qui nescit occasum, dies !
O quando sancta se dabit,
Quæ nescit hostem, patria !

Deo Patri sit gloria,
Ejusque soli Filio,
Sancto simul cum Spiritu,
Nunc, et per omne seculum.

CAPITULE.

Omnes vos filii lucis estis, et filii diei : non sumus noctis neque tenebrarum. Igitur non dormiamus sicut et ceteri, sed vigilemus et sobrii simus.

✠. Deo gratias.

✠. *bref.* In manus tuas, Domine, * commendo spiritum meum. In manus.

✠. Redemisti nos, Domine, * Deus veritatis. Commendo. Gloria. In manus.

✠. Custodi nos, Domine, ut pupillam oculi.

✠. Sub umbra alarum tuarum protege me.

CANTIQUE DE SAINT SIMÉON.

Nunc dimittis servum tuum, Domine, * secundum verbum tuum in pace :

Quia viderunt oculi mei * salutare tuum,

Quod parasti * ante faciem omnium populorum ;

Lumen ad revelationem gentium, * et gloriam plebis tuæ Israel.

Gloria Patri, etc.

Ant. In pace in idipsum dormiam et requiescam.

OREMUS.

Deus qui illuminas noctem, et lucem post tenebras facis, concede nobis ut hanc noctem sine impedimento Satanæ transeamus; atque matutinis horis ad altare tuum recurrentes, tibi Domino Deo gratias et laudes referamus : per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum, qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus sancti Deus, per omnia secula seculorum. Amen.

✠. Dominus vobiscum.

✠. Benedicamus Domino.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

MÉDITATIONS.

Le malheureux état d'une âme tiède.	15
Le bienfait des exercices.	18
La fin dernière	23
Les moyens qui nous conduisent à notre dernière fin.	34
L'indifférence dans l'usage des moyens . . .	37
Le péché mortel.	52
Le péché véniel.	62
Les péchés particuliers	65
La mort.	80
Les sentiments que nous aurons au moment de la mort.	90
La nécessité de se préparer à la mort . . .	93
Le jugement particulier	109
Le jugement universel	120
L'enfer	123
L'imitation de Jésus-Christ	140
L'incarnation du Verbe	152
La naissance de Jésus-Christ.	156
La vie privée de Jésus-Christ.	172
La vie intérieure de Jésus-Christ	184
La conversion de sainte Madeleine	187
L'institution du très-saint Sacrement . . .	205
L'agonie de Jésus-Christ dans le jardin . .	218

La passion de Jésus-Christ devant les tribunaux	221
La flagellation de Jésus-Christ.	239
Jésus-Christ couronné d'épines	251
Jésus crucifié	255
La résurrection de Jésus-Christ.	270
La gloire du paradis.	283
Le choix des deux éternités.	286
Les motifs d'aimer Dieu.	304
Les motifs d'aimer notre Seigneur Jésus-Christ.	317
Les motifs d'aimer la bienheureuse Vierge Marie.	321
La fidélité à maintenir le fruit des exercices.	338
Les motifs de persévérer dans le fruit de la retraite.	341

MAXIMES POUR LA LECTURE SPIRITUELLE.

Se rappeler la fin pour laquelle nous sommes entrés dans la religion	31
Ne se conduire que d'après les maximes éternelles.	46
Veiller sur les ruses de l'amour-propre	58
Travailler à vaincre la passion dominante	68
Ne pas s'attacher aux vanités	87
Aspirer à la perfection.	96
Se comporter en religieux.	117
Se garder par dessus tout de l'hypocrisie.	127
Faire attention à soi-même.	147
Etre maître de sa langue	159
Observer parfaitement ses vœux.	180
Ne pas être l'esclave du genre humain	191
Etre ponctuel dans l'observance régulière	213
Etre homme d'oraison	225
Faire le plus de bien qu'on peut.	247

TABLE DES MATIÈRES.**389**

Etre un homme d'intérieur	258
Ne pas avoir un zèle indiscret.	279
Ne jamais se troubler pour rien	289
Faire profession d'être sincère.	315
Fuir l'empressement et la négligence. . . .	324

EXAMENS.

La vertu de religion par rapport au culte de Dieu	26
La vertu d'humilité	55
La charité envers le prochain	83, 100
Le vœu de pauvreté	112
Le vœu de chasteté	143
Le vœu d'obéissance.	175, 195
L'observance régulière	208
L'observance des trois constitutions	230, 242
Les trois vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité	262
Les deux premières vertus cardinales , la prudence et la force.	274
Les deux autres vertus cardinales, la justice et la tempérance	294
La vertu de modestie	308
Quelques autres vertus nécessaires au religieux.	329
Les causes du relâchement pour s'en préserver en y portant le remède.	345
PRIÈRES POUR LA MESSE.	357
VÊPRES DU DIMANCHE	375

TABLE

POUR UNE RETRAITE DE TROIS JOURS.

PREMIER JOUR.

MÉDITATION	sur la fin dernière.	23
—	sur le péché mortel	52
—	sur la mort	80
—	sur les sentiments que nous au- rons au moment de la mort. .	90
MAXIMES.	Ne se conduire que d'après les maximes éternelles.	68
	Travailler à vaincre la passion do- minante	68
EXAMEN	sur la vertu de religion par rapport au culte de Dieu	26
—	sur la vertu d'humilité.	55
PRATIQUE DE SENTIMENTS		47

DEUXIÈME JOUR.

MÉDITATION	sur le jugement particulier . .	109
—	sur le jugement universel . . .	120
—	sur l'enfer	123
—	sur la gloire du paradis	283
MAXIMES.	Se garder par dessus tout de l'hypo- crisie	127
	Faire attention à soi-même	147

392 TABLE POUR UNE RETRAITE DE TROIS JOURS.

EXAMEN sur la charité envers le prochain . .	83
— sur les trois vertus théologiques, la <i>foi, l'espérance et la charité.</i> . .	262
PRATIQUE DE SENTIMENTS	404

TROISIÈME JOUR.

MÉDITATION sur l'agonie de Jésus-Christ dans le jardin	218
— sur la flagellation de Jésus- Christ.	239
— sur Jésus couronné d'épines. .	251
— sur Jésus crucifié	255
MAXIMES. Etre maître de sa langue	459
Ne pas être l'esclave du respect hu- main	491
EXAMEN sur les deux premières vertus car- dinales, la <i>prudence</i> et la <i>force.</i> .	274
— sur les deux autres vertus cardi- nales, la <i>justice</i> et la <i>tempé- rance</i>	294
PRATIQUE DE SENTIMENTS.	201

TABLE

POUR UNE RETRAITE DE HUIT JOURS.

Pour le jour qui précède les exercices.

MÉDITATION sur le malheureux état d'une	
âme tiède	13
— sur le bienfait des exercices . .	18

PREMIER JOUR.

MÉDITATION sur la fin dernière	23
— sur les moyens qui nous conduisent à notre dernière fin.	34
— sur l'indifférence dans l'usage des moyens	37
— sur le péché mortel.	52
MAXIMES. Ne se conduire que d'après les maximes éternelles.	40
Veiller sur les ruses de l'amour-propre	58
EXAMEN sur la vertu de religion par rapport au culte de Dieu	26
PRATIQUE DE SENTIMENTS.	47

DEUXIÈME JOUR.

MÉDITATION	sur le péché véniel.	62
—	sur les péchés particuliers . . .	65
—	sur la mort.	80
—	sur les sentiments que nous au- rons au moment de la mort. .	90
MAXIMES.	Travailler à vaincre la passion do- minante	68
	Ne pas s'attacher aux vanités . . .	87
EXAMEN	sur la vertu d'humilité.	55
PRATIQUE DE SENTIMENTS.	75

TROISIÈME JOUR.

MÉDITATION	sur la nécessité de se préparer à la mort	93
—	sur le jugement particulier. . .	109
—	sur le jugement universel . . .	120
—	sur l'enfer.	123
MAXIMES.	Se garder par dessus tout de l'hy- pocrisie	127
	Faire attention à soi-même. . . .	147
EXAMEN	sur la charité à l'égard du prochain	100
PRATIQUE DE SENTIMENTS.	104

QUATRIÈME JOUR.

MÉDITATION	sur l'imitation de Jésus-Christ .	140
—	sur l'incarnation du Verbe. . .	152
—	sur la naissance de Jésus-Christ	156
—	sur la vie privée de Jésus-Christ	172
MAXIMES.	Etre maître de sa langue.	159
	Ne pas être l'esclave du respect hu- main	194

DE HUIT JOURS. 393

EXAMEN sur les trois vertus théologiques , la <i>foi, l'espérance et la charité. . . .</i>	262
PRATIQUE DE SENTIMENTS	133

CINQUIÈME JOUR.

MÉDITATION sur la vie intérieure de Jésus- Christ	184
— sur la conversion de sainte Ma- deleine	187
— sur l'institution du très-saint Sacrement.	205
— sur l'agonie de Jésus-Christ dans le jardin.	218
MAXIMES. Etre homme d'oraison.	223
Faire le plus de bien qu'on peut .	247
EXAMEN sur les deux premières vertus cardi- nales , la <i>prudence</i> et la <i>force</i> . .	274
PRATIQUE DE SENTIMENTS	167

SIXIÈME JOUR.

MÉDITATION sur la passion de Jésus-Christ devant les tribunaux.	221
— sur la flagellation de Jésus- Christ.	239
— sur Jésus-Christ couronné d'é- pines	251
— sur Jésus crucifié	253
MAXIMES. Etre un homme d'intérieur	258
Ne pas avoir un zèle indiscret. . .	279
EXAMEN sur les deux autres vertus cardinales, la <i>justice</i> et la <i>tempérance</i>	294
PRATIQUE DE SENTIMENTS.	201

SEPTIÈME JOUR.

MÉDITATION sur la résurrection de Jésus-Christ.	270
— sur la gloire du paradis.	283
— sur le choix des deux éternités.	286
— sur les motifs d'aimer Dieu.	304
MAXIMES. Ne jamais être troublé pour rien.	289
Faire profession d'être sincère.	313
EXAMEN sur la vertu de modestie	308
PRATIQUE DE SENTIMENTS	234

HUITIÈME JOUR.

MÉDITATION sur les motifs d'aimer notre Seigneur Jésus-Christ.	317
— sur les motifs d'aimer la bienheureuse Vierge Marie.	321
— sur la fidélité à maintenir le fruit des exercices	338
— sur les motifs de persévérer dans le fruit de la retraite.	341
MAXIME. Fuir l'empressement et la négligence	324
CONSIDÉRATION PRATIQUE sur les causes de relâchement pour s'en préserver en y apportant le remède	345
Récapitulation des examens.	

FIN.

Même Librairie :

BIBLIOTHÈQUE DES ÂMES INTÉRIEURES

Par le P. A.-M. HUGUET, Mariste.

Gloires et Vertus de saint Joseph, modèle des âmes intérieures, ou Méditations pour le mois de mars et tous les mercredis de l'année, suivies d'un petit office et de belles prières en l'honneur de saint Joseph. 2^{me} édition revue avec soin. 1 beau vol. in-18 de 450 pages. 1 fr. 50 c.

Guide de la vraie piété au milieu du monde, ou Règles de conduite propres à diriger les personnes pieuses dans leur rapport avec Dieu, avec les pauvres, avec la famille et la société. 1 beau vol. in-18 de 420 pages. 1 fr. 50 c.

Le Livre de Messe des âmes pieuses, contenant l'explication des offices et des principales cérémonies de l'Eglise, avec des exercices pour entendre la Messe chaque jour de la semaine, etc. 1 beau vol. in-18 de 436 pages. 1 fr. 50 c.

Les Délices de l'oraison, ou Instructions pratiques sur la prière. 2^{me} édition notablement améliorée. 1 beau vol. in-18 de 468 pages. 1 fr. 50 c.

Le Bouclier des enfants de Marie, ou Instructions sur les quatre Scapulaires, précédées des motifs de la confiance en la sainte Vierge, avec un choix de prières et d'indulgences en son honneur. 1 beau vol. in-18 de 400 pages. 1 fr. 50 c.

Élévations sur l'Eucharistie, contenant trente et une considérations affectueuses pour les associés de l'Adoration perpétuelle, avec des prières pour la Messe, la sainte Communion et la visite au saint Sacrement. 2^{me} édition améliorée et augmentée. 1 beau vol. in-18 de 432 pages. 1 fr. 50 c.

L'Eucharistie méditée, ou Jésus mon amour et ma vie, méditations pour se préparer à la sainte Communion, suivies d'actions de grâces; par l'Auteur du *Trésor des Associés du Sacré-Cœur de Jésus*. Approuvé par Mgr l'Evêque d'Autun. 1 beau vol. in-18 de 500 pages. 1 fr. 50 c.

Trésor des Associés du Sacré-Cœur de Jésus, ou le premier vendredi de chaque mois sanctifié par la méditation et la communion, ouvrage approuvé par Mgr l'Evêque d'Autun. 1 beau vol. in-18 de 444 pages. 1 fr. 50 c.

Lyon. Impr. GIRARD et JOSSERAND, rue St-Dominique, 13.